

**SAS [039] –
L'ordre regne à
Siantago**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L'ORDRE REGNE A SANTIAGO

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



39

L'ORDRE RÈGNE À SANTIAGO

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

Photo couverture : Miltos Toscas

© Librairie Plon, 1975

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2004

ISBN 2-84267-298-4

CHAPITRE I

Le break gris « 404 » sans plaque d'immatriculation descendait rapidement l'avenue Miguel Claro, venant du sud. Ses phares éclairaient la chaussée vide encore noyée de brume. Il était tout juste cinq heures du matin et le couvre-feu n'était levé que depuis quelques minutes. Prudents, les habitants de Santiago ne se hasardaient dans les rues de la ville qu'à partir de cinq heures et demie, ne tenant pas à se retrouver à Ritoque, le camp de concentration créé par la Junte, aux environs de la ville. Les « carabineros » et les policiers de la D. I. N. A. (1), la Gestapo du régime ne plaisantaient pas. De une heure à cinq heures, Santiago était une ville morte.

Le véhicule fit un appel de phares au croisement de l'avenue Clemente Fabris, ralentit et vint se serrer contre le trottoir, face à la grille entourant le parc de l'ambassade d'Italie, une des plus belles propriétés du quartier cossu de Bilbao. Aussitôt, un carabinero frigorifié, engoncé dans sa tenue olive, s'avança vers la « 404 », mitraillette pointée. Les autres, espacés de cent mètres en cent mètres, le long de l'ambassade s'ébrouèrent nerveusement. Un chien-loup tenu en laisse aboya. L'ambassade d'Italie, comme toutes les autres enclaves diplomatiques de Santiago, était cernée jour et nuit par la police. Toute personne tentant d'en franchir les grilles courait le risque d'être abattue à vue. À l'intérieur de chaque ambassade s'entassaient déjà des dizaines de réfugiés politiques qui avaient fui la répression féroce de la Junte du général Pinochet et attendaient de pouvoir sortir du pays avec un sauf-conduit. Certains croupissaient là depuis un an... Après la pagaille des premiers jours la D. I. N. A. avait bouclé hermétiquement les ambassades et plus personne n'arrivait à s'y réfugier. Mieux, les « carabineros » avaient envahi l'ambassade de Colombie pour s'emparer des fugitifs s'y cachant... Cela avait déclenché un tel tollé qu'ils n'avaient pas osé recommencer... mais leur repentir n'avait pas été jusqu'à rendre les gens qu'ils avaient enlevés...

La portière de la « 404 » qui venait de s'arrêter devant l'ambassade d'Italie s'ouvrit et il en jaillit une silhouette titubante et insolite.

Un homme trapu et minuscule, presque un nain, un curieux chapeau blanc enfoncé profondément sur le front, boudiné dans un costume sombre trop serré. Ses petits yeux injectés de sang fixèrent avec insolence le canon de la mitraillette, il éructa un hoquet, plongea la main dans une de ses poches et en sortit une carte qu'il mit sous le nez du carabinier. Aussitôt, ce dernier baissa son arme, esquissa un sourire vaguement servile.

— Esta bien, Señor.

Le moteur de la « 404 » tournait toujours. C'était le seul bruit qui rompait le silence de l'aube.

L'homme au chapeau blanc rempocha sa carte, eut un nouveau hoquet et s'approcha des grilles d'une démarche mal assurée. Le carabinier se détourna. Il puait l'alcool à vingt mètres. Fixant le bâtiment gris d'un étage qui se dressait au milieu du parc, l'homme au chapeau blanc cracha violemment, marmonnant une insulte. Puis il revint à la « 404 », ouvrit le hayon arrière, interpellant l'homme qui se tenait au volant. Celui-ci descendit aussitôt, le rejoignit. Le carabiniero, toujours planté sur le trottoir, entendit le chauffeur proférer quelques mots de reproche d'un ton respectueux, rembarré par une bordée d'injures. Déjà, l'homme au chapeau blanc se penchait à l'intérieur du véhicule. Aidé du chauffeur, il tira à l'extérieur un sac de jute marron posé sur le plancher. Lorsqu'il tomba sur l'asphalte, l'homme au chapeau blanc eut un rire gras, se retourna et héla le carabinier d'une voix avinée. Celui-ci sentit son cœur lui remonter dans la gorge : à sa forme, il était facile de voir que le sac contenait un corps humain.

Le carabiniero s'approcha d'un pas d'automate.

— Señor ?

Sa voix était mal assurée et il s'efforçait de ne pas regarder le sac.

— Ferme ta gueule et aide-nous, jeta l'homme au chapeau blanc.

Donnant l'exemple, il empoigna le sac par un bout. À trois, ils transportèrent le sac de toile maculé de taches sombres jusqu'à la grille. Au moment où ils l'atteignaient, une fenêtre s'éclaira au rez-de-chaussée de l'ambassade.

* *

*

Debout derrière les rideaux de la salle à manger de l'ambassade d'Italie, un jeune homme barbu observait intensément le manège de la « 404 ». On avait repoussé tous les meubles contre les murs pour laisser la place à une vingtaine de paillasses improvisées. L'odeur était effroyable. Les réfugiés vivaient les uns sur les autres depuis des mois. Chaque parti politique avait sa pièce. Le parti communiste s'était installé dans le grand salon, le M. I. R.(2) avait pris la salle à manger, laissant le sous-sol au M. A. P. U... Toutes les nuits, on désignait un guetteur pour éviter les surprises de la D. I. N. A. Tous les coups se faisaient pendant le couvre-feu, façon d'éviter les témoins.

Le jeune barbu ne quittait pas la « 404 » des yeux. De plus en plus nerveux. La D. I. N. A. utilisait presque toujours des « 404 » sans plaque. Que voulaient-ils ? Abandonnant la fenêtre, il se faufila jusqu'à un homme roulé en boule dans une couverture sous une pancarte proclamant : « Ne jetez pas les ordures par terre, la propreté

est révolutionnaire ! ».

Il le secoua doucement, pour ne pas réveiller les autres.

— Carlos !

Le dormeur se réveilla en une fraction de seconde, se dressa, les yeux encore pleins de sommeil, mais déjà sur ses gardes. En dépit de ses traits amaigris, il était beau, avec une mâchoire volontaire, des cheveux noirs rejetés en arrière, une bouche sensuelle. L'air un peu d'un séducteur des années trente. Seule la bouche, large et bien dessinée, adoucissait le visage pas rasé.

— Qu'est-ce...

— Ils sont dehors ! souffla le jeune barbu.

Carlos bondit à la fenêtre, le cœur cognant dans la poitrine. La D. I. N. A. avait mis sa tête à prix pour 4 200 dollars. Une somme énorme dans un pays ravagé par une inflation de 375 %.

Il vit la voiture, le sac, ne comprit pas tout de suite.

— Réveille les autres, jeta-t-il au jeune barbu.

Surtout ne pas se laisser égorger comme des moutons.

Le barbu commença à secouer les dormeurs. L'homme qu'il avait appelé Carlos regardait de tous ses yeux l'étrange manège. Tout à coup, il comprit et une vague de haine et d'horreur le submergea. Derrière lui, les réfugiés se dressaient, paniqués, s'interpellant avec des voix angoissées. Oubliant toute prudence, Carlos ouvrit la fenêtre violemment et se pencha à l'extérieur.

* *

*

— Vamos ! Vamos ! grogna l'homme au chapeau blanc.

Il était tellement ivre que le sac lui échappa deux fois avant qu'il parvienne à le hisser le long de la grille. Silencieusement, le carabiniero et le chauffeur lui prêtaient main-forte. Le sac resta en équilibre au sommet de la grille quelques instants. Puis l'homme au chapeau blanc, d'un bond maladroit, le fit basculer à l'intérieur du jardin de l'ambassade. Il glissa en retombant et son chapeau roula sur le trottoir.

Le chauffeur le ramassa aussitôt et son propriétaire le remit avec un juron, sans même l'épousseter.

Un cri jaillit de l'ambassade :

— Assassinos !

Une voix d'homme forte et bien timbrée. L'homme au chapeau blanc tendit le poing et fit demi-tour, suivi du chauffeur.

Ils remontèrent dans la « 404 » qui démarra, vira sur la chaussée déserte et repartit vers le sud. Le carabinier passa sa langue sur ses lèvres sèches. Il regarda l'ambassade. Les unes après les autres, les fenêtres s'allumaient. Une clameur, faite cette fois de dizaines de voix, en jaillit, lui glaçant le sang :

La voix de Carlos avait brisé le silence irréel, réveillant les dormeurs de la pièce voisine.

Il vit les deux hommes rentrer précipitamment dans la « 404 », qui démarra en trombe. Les clameurs de haine la poursuivirent jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Un brouhaha grandissant montait de l'ambassade. Carlos abandonna la fenêtre, se précipita à travers la pièce, bousculant les boîtes de conserve vides qui servaient de gamelles, allant droit vers le hall d'entrée. Le barbu s'accrocha à lui.

— Carlos ! C'est trop dangereux, n'y va pas ! ils peuvent tirer sur toi...

La D. I. N. A. ignorait en principe que Carlos Geranios, un des chefs du M. I. R., parti d'extrême gauche, se cachait à l'ambassade d'Italie sous un faux nom.

Quatre employés de l'ambassade traversaient déjà la pelouse en courant. Ils ramassèrent le sac et l'emportèrent vers le bâtiment où tout le monde était maintenant réveillé. Le soleil apparut d'un coup, baignant la pelouse, déchirant la brume matinale. On était à la fin de l'été austral, mais mars était encore très chaud. En silence, massés sur le perron de l'ambassade, les séquestrés volontaires regardèrent les employés se rapprocher portant le sac.

Ils le posèrent doucement sur le parquet de marqueterie de l'entrée. Il était fermé par une grosse ficelle. Les hommes qui l'avaient porté se redressèrent, fuyant le regard des reclus.

— Ouvrez-le ! cria quelqu'un.

Personne ne bougea.

Puis le barbu écarta le premier rang, s'accroupit, un couteau à la main. Il coupa la ficelle, écarta le jute. Carlos Geranios le rejoignit.

Un pied apparut. Un pied de femme très blanc. Un murmure horrifié gronda dans le hall. Blême, Carlos Geranios dégagea le second pied. Puis un vieil homme avec des lunettes tira le sac de l'autre côté, dégageant lentement le corps. Le murmure redoubla, fit frémir le premier rang. Une femme éclata en sanglots. Celui qui avait tiré le sac se redressa, froissant machinalement le jute grossier dans ses bras, les yeux pleins de larmes, incapable de parler. Ce n'était pas la pudeur qui lui faisait détourner les yeux du corps nu, mais l'épouvante.

Carlos Geranios, les yeux secs, les pupilles agrandies, agenouillé près du corps, posa la main sur l'épaule nue, l'effleurant à peine. La chair était encore tiède.

Baissant les yeux, il se força à regarder l'abominable spectacle. La peau était marbrée de taches bleues. Des coups. Avec les chancres noirâtres des brûlures de cigare. Le sein droit en était constellé. Le

visage n'était plus qu'une masse sanglante, informe, écrasée de coups. Gonflée, méconnaissable. Toutes les incisives avaient été arrachées par les tortionnaires de la D. I. N. A., ce qui donnait à la bouche un aspect insolite de vieillesse.

Carlos Geranios avança doucement la main et écarta la lèvre inférieure éclatée, découvrant un bridge d'or qui emprisonnait trois dents.

Il eut l'impression qu'une main invisible lui enserrait la poitrine, qu'il allait se mettre à hurler. Il se surprit lui-même de pouvoir être si calme, de ne pas trembler, de ne pas pleurer. Il n'entendait plus le bruissement des exclamations horrifiées derrière lui. Son regard descendit jusqu'à la pancarte de carton accrochée au cou de la morte par une ficelle. On y avait écrit au stylo-feutre :

« Traîtresse au M. J. R. Exécutée par les patriotes. »

Les traits figés dans un rictus involontaire, il essaya de se vider le cerveau. De ne pas penser à ce que Magali avait ressenti quand on lui avait arraché les dents avec des tenailles, quand on avait brûlé la chair délicate de ses seins avec des cigarettes, quand on lui avait écrasé le visage à coups de crosse...

Son regard descendit encore et ce qu'il vit lui donna envie de vomir. Les mains de la morte étaient liées derrière son dos, mais pas ses jambes. Son bas-ventre avait été lacéré, déchiré à coups de baïonnette, jusqu'à l'os. Puis les tortionnaires y avaient enfoncé un cactus dont le vert était maintenant imprégné de sang et d'humeur. Très probablement, alors qu'elle était encore vivante. Carlos Geranios savait ce qui avait précédé cet ultime outrage.

Le colonel Manuel Chonio, surnommé le « Boucher de Los Angeles » à cause des atrocités qu'il avait commises dans cette ville du sud du Chili, maintenant chargé de traquer les « miristes » à Santiago, utilisait une méthode particulière d'interrogatoire. Tenant un rat dans un gant de cuir, il l'enfonçait dans le vagin de la suspecte, le museau en premier. Jusqu'à ce qu'elle parle ou devienne folle.

Quelqu'un tira en arrière Carlos Geranios et il se laissa faire. Il croisa le regard terrifié de l'ambassadeur du Venezuela, drapé dans une robe de chambre, dépassé. On jeta une couverture sur le corps martyrisé. Mais l'abominable image persistait sur toutes les rétines.

Carlos sortit du hall, suivi du jeune barbu. Il s'arrêta près des fenêtres du salon, regardant le parc et les uniformes sur le trottoir. Avec une haine impuissante.

— Tu savais qu'ils l'avaient prise ? demanda doucement son compagnon.

Carlos Geranios inclina la tête sans répondre.

Il savait que Magali était entre les mains de la D. I. N. A. depuis deux semaines. Une des seules personnes à savoir où il se cachait. Il

avait espéré contre toute logique. Se disant que Magali était jeune, belle, pleine de sang-froid. Qu'on la battrait, qu'on la violerait sûrement, mais que les autres ignominies lui seraient épargnées...

Il avait sous-estimé leur désir de le retrouver. Ils l'avaient fait parler. Ensuite, elle était morte ou ils l'avaient achevée. De toute façon, elle n'était plus « montrable ». Depuis quelques semaines, la Junte commençait à avoir un léger souci de respectabilité. On retrouvait dans les terrains vagues de Santiago des cadavres torturés prétendument exécutés par le M. I. R. ou les communistes...

Une seule chose étonnait Carlos Geranios. Pourquoi être venu déposer le cadavre là où il se trouvait ? Comme pour le défier...

Maintenant, il savait qu'ils ne reculeraient devant rien pour l'avoir.

Il se tourna vers le jeune barbu :

— Ils vont venir, dit-il à voix basse.

Une Mitraillette sur le ventre, l'ambassadeur ne se transformerait pas en héros pour lui. Il émettrait une énergique protestation diplomatique. Qui n'arracherait pas Carlos Geranios à la torture et à la mort. La D. I. N. A. avait pour objectif avoué de broyer impitoyablement tout ce qui pouvait encore s'opposer à la Junte. Quand l'opposition serait au cimetière, on redeviendrait gentil... En attendant, l'épuration était féroce. Dès le couvre-feu, les fourgons Chevrolet blancs et noirs de la D. I. N. A. parcouraient les rues de Santiago, embarquant les suspects dans le silence de la nuit. La plupart disparaissaient sans laisser de traces. Seul, le général Pinochet, chef de l'État, avait le pouvoir de contrer la D. I. N. A.

Il en usait rarement. La D. I. N. A. était sa création.

Le barbu se rapprocha encore de Carlos Geranios :

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Carlos secoua la tête.

— Je ne sais pas. Pas encore.

La veille il s'était endormi en rêvant à l'avenir. Deux jours plus tard, il devait partir du Chili, dans un lot d'expulsés, pour le Venezuela.

Magali finirait bien par être relâchée. Ils se retrouveraient au Mexique. Ou à Cuba, ou ailleurs. Ils feraient l'amour sur une plage au soleil. Ses yeux se remplirent de larmes. Il reverrait toute sa vie le cactus qui la violait odieusement, même morte.

— Campaño, dit le barbu, la Révolution finira par triompher. Courage.

Carlos secoua la tête sans répondre. Il s'en foutait bien de la Révolution, en cet instant.

Il n'y aurait jamais de triomphe pour Magali, morte à vingt-trois ans. Après des jours d'enfer. Brutalement, la détermination chassa son désespoir. Il ne donnerait pas à ses ennemis la joie de le torturer à son tour. Il tourna vers le barbu des yeux encore brillants de larmes.

— Tu as raison, Luis, dit-il, nous triompherons.

Il n'allait pas attendre les assassins. Il allait combattre et se venger.

Traversant le salon, il regagna la salle à manger, s'accroupit près de sa couverture et prit une sacoche de cuir marron bourrée de documents. Ce qui lui restait maintenant de plus précieux.

* *

*

— Imbécile ! Traître ! Crétin !

La gifle formidable résonna douloureusement dans la tête de Juan Planas, achevant de le dessaouler. Son beau chapeau blanc gisait sur le sol du bureau, piétiné par les bottes du colonel Chonio. Ce dernier, violet de rage, les yeux hors de la tête, tournait autour du petit policier, au garde-à-vous au milieu de la pièce, le giflant, l'injuriant, le bourrant de coups de pied. Les 1 m 55 de Juan Planas oscillaient docilement. Le policier encaissait les coups sans mot dire, la tête baissée. Au début, il avait tenté de dire à son supérieur qu'il ne faisait pas un métier amusant, que torturer une femme pendant des heures c'était éprouvant pour les nerfs, que, sans le whisky confisqué, il ne tiendrait pas... Mais il s'était contenté de murmurer de plates excuses pour sa petite plaisanterie de l'ambassade d'Italie. Trop conscient des conséquences qu'elle pouvait avoir. Dégrisé, il commençait à mesurer son imprudence et aurait presque remercié le colonel pour ses gifles. Ce dernier s'approcha de lui et postillonna dans sa moustache.

— Écoute bien, cloaque ! Si ce type nous file entre les doigts, tu iras te balader dans le détroit de Magellan au bout d'une corde, jusqu'à ce que tu gèles vivant... Maintenant, fous le camp et mets-toi au travail.

Juan Planas ramassa son chapeau et commença à le décabosser. Dans l'extrême Sud, les militaires de la Junte s'amusaient à plonger les suspects dans l'océan glacial, suspendus au bout d'une corde accrochée à un hélicoptère. Jusqu'à ce qu'ils meurent de froid.

Il n'avait pas la moindre envie de subir ce traitement. Même s'il devait encore passer quelques nuits blanches à interroger des suspects.

Une jeune femme surgit de l'escalier traversant le club et s'arrêta un instant, examinant ceux qui se trouvaient sur la terrasse.

Style hippie de luxe, des galoches au talon interminable, la besace de toile pendue à l'épaule, une Seïko sport au poignet. Le jean délavé moulant des hanches étroites et une croupe cambrée. Les cheveux noués en chignon, le nez retroussé et impertinent et le chemisier de soie étaient là pour rappeler sa véritable appartenance sociale. Passant près de Malko, elle lui adressa un long regard curieux, presque provocant, dépassa une demi-douzaine de vieux messieurs respectables et croulants, de ceux que les Chiliens appellent des « momias », et s'installa seule à une table... Malko éprouva un petit frisson agréable dans la colonne vertébrale. Depuis son arrivée à Santiago, la veille, il avait noté l'effronterie avec laquelle les femmes dévisageaient les hommes. Bien différentes des autres pays d'Amérique latine. Ses yeux dorés, son élégance discrète, son allure fauve, à mi-chemin entre la nonchalance et la tension, n'expliquaient pas tout. Il détourna la tête à regret. N'étant, hélas ! pas venu au bout du monde pour courir la gueuse.

— Elle est ravissante, non ? remarqua John Villa.

— Adorable, approuva Malko.

La ravissante inconnue s'intégrait parfaitement à l'atmosphère luxueuse et un peu surannée du club « Los Leones », joyau du Barrio Alto, le quartier résidentiel de Santiago. Les salons étaient dignes d'un club anglais, le service impeccable et, au pied de la terrasse, s'étalait un parcours de golf, somptueusement entretenu. Ilot de luxe dans cette ville de misère. À un kilomètre de là, à vol d'oiseau, les pauvres des « poblaciones » vendaient leurs dernières hardes pour pouvoir acheter un peu de pain rassis, tentant sans espoir de rattraper l'inflation galopante. Comme l'avait déclaré la veille, sans aucun humour, un porte-parole de la Junte, la situation économique était en progrès sensible de 500 %, l'inflation était passée à seulement 375 %.

Un garçon s'approcha, discret et craintif. Seuls les privilégiés du nouveau régime fréquentaient « Los Leones ».

— Pisco-sour ? demanda John Villavera.

L'apéritif type du Chili. Sorte d'alcool blanc, servi glacé. Malko acquiesça.

La lourde mâchoire chevaline qui déséquilibrait le visage anguleux du chef de station de la C. I. A. à Santiago semblait déjà mastiquer. Avec ses grosses lunettes d'écaille et son allure un peu gauche, il avait l'air d'un professeur en rupture de banc. Parlant parfaitement

espagnol, il semblait connaître tout Santiago. Il se levait pour chaque nouvel arrivant, échangeait des abrazos ou des poignées de main. À l'aéroport, son nom avait fait des miracles... Une limousine attendait Malko pour le conduire directement au vieux Sheraton-Carrera, en plein centre de la ville, en face du palais de la Moneda où Allende avait trouvé la mort, maculé des traces de bombes et désormais inhabité. Un engin étonnant : une Lincoln Continental noire qui extérieurement était semblable à n'importe quelle autre voiture. Mais celle-là avait été spécialement commandée à Ford par la Central Intelligence Agency au prix spécial de 45 000 dollars. Les glaces avaient trois centimètres d'épaisseur et pouvaient résister à des rafales de mitraillette tirées à bout portant. Un bouton, sous le volant, permettait en quelques secondes d'inonder le véhicule de neige carbonique. Mais le plus étonnant était l'arrière. Le toit était fixé par quatre rivets explosifs. En pressant sur un des accoudoirs, on le faisait sauter et la banquette arrière s'éjectait automatiquement... Cela, au cas où la voiture aurait les portières bloquées. Avec cela, le chef de station de la C. I. A. pouvait se promener tranquille...

John Villavera avait immédiatement reçu Malko dans son bureau de l'ambassade américaine, qui se cachait bizarrement en ville du seizième au vingtième étage d'un immeuble hideux en face du Sheraton-Carrera. Une superbe plaque de cuivre ornait la porte « Wild Life Fund ». Officiellement, John Villavera se trouvait au Chili pour étudier la protection des espèces en voie de disparition...

Il était également attaché culturel de l'ambassade.

Sa cordialité envers Malko avait été exemplaire. Michael Burrough, patron de la Western Hemisphere Division, l'avait averti que le C. O. S.⁽³⁾ de Santiago lui révélerait sur place l'objet de sa mission. John Villavera s'était montré très évasif, la veille, assurant Malko que rien ne pressait, qu'on verrait le lendemain.

Santiago était une ville d'une laideur prodigieuse. Un mélange de Detroit et de Buenos Aires, avec des rues tristes et bruyantes, des boutiques vides, un ciel bas et gris, des immeubles massifs et noirâtres. Le contraste était saisissant entre l'animation de la journée et le calme pesant de la nuit.

Pris d'insomnie à cause du décalage horaire, Malko, de sa fenêtre, en pleine nuit, avait observé la place de la Moneda, déserte et silencieuse, les rues vides, l'immense tour inachevée de la télévision, qui brillait de mille lumières rouges.

C'était Pompéi.

Une peur diffuse recouvrait Santiago d'une chape de plomb dès que la circulation cessait, après le couvre-feu. Le jour, les restaurants étaient vides.

Comme si les riches avaient honte de leur victoire sur Allende... Le

« Los Leones » était le premier endroit agréable que Malko voyait. Dès que le garçon se fut éloigné, il demanda :

— Vous étiez là lorsque Allende...

John Villavera secoua vivement la tête.

Non, non, je suis arrivé il y a huit mois. Toute l'équipe a été changée.

Malko se permit un sourire :

— Cela a coûté cher ? demanda-t-il.

John Villavera leva des yeux innocents.

— Quoi ?

— Le renversement d'Allende ?

L'Américain prit l'air profondément choqué.

— Vous savez, fit-il, tout ce qu'on raconte n'est pas très vrai. La « company » n'a pas joué un rôle très important. Nous avons seulement aidé à la « déstabilisation » d'un régime qui lésait gravement les intérêts américains et qui menait le pays à la faillite. Tout manquait. Un de mes amis, qui séjournait à Santiago à l'époque, était obligé de mettre son dentifrice dans le coffre-fort de l'hôtel lorsqu'il sortait ! C'était devenu une denrée aussi précieuse que l'or. Quant à l'équipe au pouvoir actuellement, ils ne sont pas les monstres que l'on décrit. Des militaires de carrière un peu dépassés par les événements... Mais honnêtes, profondément honnêtes.

Un ange passa, voletant de travers. Déstabilisé. Malko se souvint de tout ce qu'il avait lu sur le Chili.

— On a quand même un peu déstabilisé à titre définitif remarqua-t-il.

— Il y a eu quelques bavures, reconnut John Villavera. Mais on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Le tout, c'était de ne pas être la mauvaise coquille.

— D'ailleurs, ajouta l'Américain, il est certain que les exécutions qui ont eu lieu ont réduit les chances de guerre civile...

C'était un point de vue... Le garçon déposa devant Malko un bol rempli d'un liquide incolore où flottaient de grosses choses jaunâtres ressemblant à des limaces...

— Qu'est-ce que c'est ? fit Malko, inquiet.

— Des oursins. Ici, ils sont énormes ! On les mange en soupe.

Malko goûta. C'était délicieux.

Il tourna la tête, rencontra le regard de la jeune hippie. Posé sur lui.

— Vous connaissez cette fille ? demanda Malko.

John Villavera eut un sourire complice, baissa la voix.

— De vue seulement. Elle s'appelle Oliveira Chunio. C'est la fille d'un colonel. Elle est divorcée, je crois.

Malko se demanda s'il n'allait pas lui faire porter quelques oursins.

Mais il fallait d'abord se mettre au travail.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il. En dehors de séduire cette ravissante créature ?

John Villavera redressa sa courte taille, jeta un coup d'œil autour de lui. Mais il n'y avait que les « momies »...

— C'est une mission très délicate, commença-t-il. C'est moi qui ai demandé à Langley quelqu'un ayant du tact et du métier pour la mener à bien...

Malko se raidit imperceptiblement. Le flatteur vit toujours aux dépens du flatté.

— Mais encore ?

— Durant les mois qui ont précédé la chute d'Allende, continua l'Américain, un Chilien nous a rendu de très grands services. Un membre du M. I. R. qui s'opposait à la politique d'Allende. Il a accepté de distribuer aux camionneurs en grève les fonds dont ils avaient besoin pour continuer leur mouvement. Inutile de vous dire qu'ils en ignoraient la provenance...

— Évidemment..., fit Malko. J'espère que vous avez récompensé cette aide comme elle le méritait.

— Malheureusement, nous n'avons pas été à même de le récompenser, soupira Villavera. Cet homme se trouvait sur les listes de la D. I. N. A., la police politique de la Junte, en raison de son appartenance au M. I. R., mouvement d'extrême gauche. On l'accuse d'avoir participé à l'élaboration du plan « Djakarta », qui prévoyait l'assassinat de tous les officiers de droite. La Junte a mis sa tête à prix...

Malko fronça les sourcils, sceptique :

— Vous devez avoir votre mot à dire...

John Villavera hocha douloureusement la tête.

— Les Chiliens sont très susceptibles, cependant nous avons réussi à faire réfugier ce Carlos Geranios à l'ambassade d'Italie et même à lui faire obtenir un laissez-passer de la Junte pour qu'il puisse gagner le Venezuela, ce qui arrangeait tout le monde.

— Sûrement, dit Malko, sans se compromettre. Et alors ? Il n'a pas voulu partir ?

— Il s'est passé quelque chose d'imprévu, dit John Villavera, un incident regrettable... Des policiers, pris de boisson, sont venus jeter dans le jardin le corps d'une jeune femme qu'il connaissait. Il a pris peur et, la veille de son départ, il s'est enfui de l'ambassade sans qu'on sache même comment. Probablement caché dans une voiture...

— Eh bien, c'est parfait, remarqua Malko, il va bien se débrouiller pour sortir du Chili.

L'Américain secoua la tête.

— J'ai peur que non. La D. I. N. A. est terriblement efficace. Ils

voit sûrement le retrouver et il risque de gros ennuis...

John Villavera était le roi de la litote...

— Aussi je voudrais que vous le retrouviez afin de le mettre à l'abri, suggéra l'Américain. Je sais que ce n'est pas facile, mais je vous aiderai de tous mes moyens. Il faut faire vite. Il peut être arrêté à chaque seconde. Ensuite, il sera trop tard... Souvenez-vous, en Bolivie, la « Company » ne voulait pas que les Boliviens exécutent Che Guevara. Ils l'ont liquidé quand même.

Malko connaissait l'histoire et savait qu'elle était vraie. L'agent américain de la C. I. A. qui avait aidé à l'arrestation du « Che » s'était ensuite battu pour qu'il ait la vie sauve. En vain. Les Boliviens l'avaient exécuté et ensuite enterré dans un endroit secret. Ils avaient même liquidé l'officier qui connaissait l'emplacement de sa tombe, pour plus de sûreté. Côté férocité, les Sud-Américains de droite ou de gauche étaient de beaux candidats pour la médaille d'or de la cruauté.

— Pourquoi ne vous en occupez-vous pas vous-même ? demanda Malko.

John Villavera eut un sourire crispé.

— Trop risqué. Je ne veux pas avoir l'air de contrer ouvertement les gens de la Junte avec qui j'ai de bons rapports. Ils sont très susceptibles sur le chapitre de la politique intérieure. S'il y avait des « frictions » au sujet de ce Geranios, ma position ne serait pas aussi inconfortable, après que vous auriez pris l'affaire en main, puisque je ne m'en occupe pas officiellement.

On ne pouvait être plus prudent...

Malko fixa la grande carte épinglée au mur :

— Mais où diable voulez-vous que j'aille chercher ce Geranios ? S'il est aussi recherché que vous le dites, il doit se cacher soigneusement. En admettant qu'il soit encore à Santiago.

— Évidemment, admit Villavera, mais j'ai un contact à vous donner. Un Chilien qui sait peut-être où il se trouve. Il faut lui faire savoir que vous voulez l'aider, le faire sortir du pays. Une fois qu'on l'aura retrouvé, ce sera facile. Je m'en charge. Je vais vous donner le nom et l'adresse de « Chalo » Goulart, un vieux monsieur charmant. Du temps d'Allende, il a accepté de transporter des fonds pour les camionneurs. Bien entendu, ne mentionnez pas mon nom. Dites que vous venez directement de Washington. Les gens, ici, sont...

L'Américain se tut brusquement. Malko tourna la tête, suivant la direction de son regard.

Trois hommes venaient d'apparaître sur la terrasse. Deux étaient des militaires en impeccable uniforme kaki, avec de hautes bottes vernies, une casquette plate, une mitraillette Beretta serrée contre eux, le visage inexpressif. Ils encadraient un civil beaucoup plus petit qu'eux, vêtu d'un costume clair, le bras droit replié contre sa poitrine,

comme s'il était blessé. Il adressa un sourire joyeux à John Villavera et vint vers eux. Malko se dit qu'il ressemblait étrangement à l'acteur Peter Lorre, qui avait jadis incarné le fou meurtrier dans « M. Le Maudit » de Fritz Lang, avec ses cheveux noirs rejetés en arrière, ses yeux globuleux, son sourire un peu trop forcé et vaguement abject, sa bouche molle aux lèvres trop pâles.

John Villavera se leva, présenta Malko.

— Son Excellence le colonel Federico O'Higgins. Le Chilien tendit sa main gauche. Malko s'aperçut que la droite était recouverte d'un gant de laine noire en dépit de la chaleur, et qu'il serrait entre ses doigts quelque chose qui ressemblait à un transistor. Étrange...

Le colonel attira une chaise à lui et s'assit, tandis que ses deux gardes du corps restaient debout, fixant le golf d'un air absent. Il sourit à Malko et demanda, en très bon anglais :

— Nouveau venu à Santiago ?

John Villavera dit aussitôt :

— Le prince Malko a été envoyé de Washington par le State Department afin de rédiger une note d'information sur la situation à Santiago. Pour une commission du Congrès.

Le colonel Federico hocha la tête, d'un air entendu. Ses joues flasques tremblotèrent légèrement.

— Ce n'est pas si mauvais que cela, dit-il. Nous avons encore de nombreuses difficultés, mais avec l'aide de Dieu, cela s'arrangera. C'est tout à fait calme maintenant.

— Vous avez pourtant maintenu le couvre-feu ? Remarqua Malko.

Les yeux globuleux se posèrent sur lui avec une expression de bonté presque angélique.

— Nous voulions le lever, affirma le colonel O'Higgins. Mais lorsque la nouvelle a été annoncée, nous avons reçu des centaines de lettres de femmes nous demandant de le maintenir ! Expliquant que, grâce au couvre-feu, leurs maris restent enfin à la maison, ne passent pas leurs nuits à boire ou à courir les filles. Alors, nous avons cédé à la demande populaire...

Malko en resta sans voix. C'est la première fois qu'il envisageait le couvre-feu comme une mesure de caractère social. L'officier chilien eut un sourire encourageant.

— Venez me voir à l'Edificio Diego Portales. Je serais heureux que vous me communiquiez vos impressions sur le Chili.

Il se leva et s'éloigna vers l'autre bout de la terrasse, escorté de ses deux cerbères bottés. Malko le suivit des yeux. Quelque chose d'indéfinissablement dangereux se dégageait de son insolite silhouette tirée à quatre épingles. Il s'arrêta près de la table où déjeunait la fausse hippie qui se leva et lui serra la main.

— Qui est-ce ? demanda Malko.

John Villavera eut un sourire un peu embarrassé.

— Le chef de la D. I. N. A. Un homme charmant, très proaméricain.

— En effet, fit Malko, il ne porte pas un nom très chilien.

Le patron de la C. I. A. acquiesça.

— Oh ! ici, c'est courant, il y a eu beaucoup d'immigrés européens.

Tous les noms ne sont pas hispaniques...

— Qu'a-t-il à la main ?

— Il a été blessé, il y a longtemps. On a dû lui retirer l'artère du bras droit. Depuis, il souffre le martyre, sa main est complètement nécrosée. Il doit tenir sans cesse une bouillotte pour la réchauffer un peu... C'est pour cela qu'il la protège par un gant de laine. Un jour, il faudra l'amputer. Il a fait venir du Japon une mini-bouillotte à piles qu'il ne quitte jamais. Il est très courageux, il ne se plaint pas...

Le garçon apporta des churrascos qui ressemblaient furieusement à de la semelle. Le colonel O'Higgins s'inclina devant la jolie blonde et continua son chemin. Presque aussitôt, la hippie se leva, prit sa besace, passa devant leur table, décochant de nouveau un coup d'œil insistant à Malko et disparut.

John Villavera se pencha aussitôt sur Malko.

— Vous lui avez tapé dans l'œil. C'est une des plus jolies filles de Santiago. Un caractère de cochon. Elle a voulu être chanteuse. Elle faisait un numéro au cabaret du Sheraton. Son père a été si furieux qu'il a fait fermer la salle pour une semaine. À dix-sept ans, elle s'était mariée avec un gros propriétaire du Sud qui lui a fait deux enfants sans même retirer ses bottes. Ensuite, elle est retournée vivre chez son père.

Malko pensa soudain à un fait bizarre.

— Vous n'avez pas eu de réfugiés à l'ambassade américaine ? demanda-t-il.

John Villavera secoua la tête lentement.

— Non.

— Comment cela se fait-il ?

L'Américain haussa les sourcils en une mimique d'incompréhension.

— Je... La politique de notre gouvernement est très stricte, n'est-ce pas... Nous ne pouvons pas accueillir de réfugiés politiques hors quota. Les gens devaient le savoir...

Malko retint un sourire incrédule.

— Donnez-moi l'adresse de ce Chalo, dit-il. Je vais aller le voir.

* *

*

La hippie bronzée était là, besace à l'épaule, appuyée à une voiture en stationnement, à l'entrée de la rue qui filait vers le centre. En

voyant la Datsun de Malko, elle s'avança légèrement sur la chaussée et leva le pouce, du geste bien connu des auto-stoppeurs !

Malko freina. Plus qu'agréablement surpris. Elle était bien partie depuis vingt minutes.

Elle ouvrit la portière, pencha son visage bronzé, inexpressif, demanda en anglais :

— Pouvez-vous me déposer à Providencia ?

Malko l'aurait volontiers emmenée jusqu'en Terre de Feu. Providencia, c'était les Champs-Élysées de Santiago, la grande avenue qui montait du centre de la ville jusqu'au cœur du Barrio Alto.

— Avec plaisir, dit-il sincèrement.

Elle se laissa tomber à côté, exhalant un léger parfum, très à l'aise, comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

— Vous faites souvent du stop ? demanda Malko.

— Oh oui. Ici, c'est courant. Il n'y a pas assez de bus. Ma voiture est cassée en ce moment...

Son regard examina Malko. Aigu. Sûr de lui.

— Vous n'habitez pas Santiago ?

— Exact, fit Malko. Comment le savez-vous ?

La jeune femme effleura d'un doigt léger son blazer de velours noir.

— À ça ; ici, au Chili, nous n'en avons pas.

Il remarqua qu'elle avait les ongles coupés très court, presque rongés. Son regard glissa jusqu'à la petite poitrine qui se dessinait sous le chandail, remonta au visage volontaire, bronzé, fin et sensuel. Déjà, il tournait dans Providencia.

En descendant la large avenue, il aperçut des grappes de filles très jeunes, en chaussettes blanches et jupes plissées, mais le visage précocement provocant et maquillé, qui levaient le pouce au bout du trottoir. La passagère de Malko eut un sourire en coin.

Si vous voulez lever une « lola ».

— Qu'est-ce que c'est qu'une « lola » ? demanda Malko, amusé.

— Une minette. Il y en a des dizaines sur Providencia.

— Le silence retomba. Cinq minutes plus tard, la hippie se tourna vers Malko.

— Vous m'arrêtez là, s'il vous plaît. Juste avant le prochain feu rouge.

Il obéit, stoppa près du trottoir. Sa passagère sourit, montrant des dents éblouissantes, tendit le bras vers une boutique de mode.

— Je travaille là. Chez Palta. Si vous avez une petite amie, il faut venir lui acheter des choses. C'est la meilleure boutique de Santiago.

— Je n'ai pas de petite amie, dit Malko. Je suis arrivé hier.

La main sur la poignée de la portière, elle sembla hésiter. Malko croisa son regard. Elle avait des prunelles étonnantes. D'un bleu très sombre sur le pourtour. Elles devenaient très claires en allant vers le

centre, presque blanches. On aurait dit des yeux d'oiseau de nuit.

— Si vous voulez, dit-elle soudain, je donne un dîner ce soir.

Malko ne put s'empêcher de sourire.

— Vous invitez souvent des inconnus ?

Elle haussa les épaules, très décontractée.

— Vous étiez au club, non ?

Sous-entendu, déjeunant au Los Leones, vous ne pouvez pas être un voyou.

— J'accepte avec plaisir, dit Malko, mais malheureusement je n'ai pas de cavalière.

— Aucune importance, dit-elle d'une voix égale. Il y aura beaucoup de jolies filles.

Elle tira un carnet et un stylo de sa besace, griffonna sur une feuille qu'elle tendit à Malko. Il y avait un nom, Oliveira Chunio et une adresse 120 Amerigo Vespucci.

— Ce soir à huit heures. C'est dans Vitacura, pas loin du club. À propos, comment vous appelez-vous ?

— Malko. Prince Malko Linge. Je suis autrichien.

De nouveau, son sourire éclaira son visage bronzé. D'un geste naturel, elle se pencha et l'embrassa sur la joue, si maladroitement qu'elle frôla la commissure de ses lèvres.

— À ce soir.

Elle sauta hors de la Datsun, fit claquer la portière et s'éloigna de sa démarche dansante. Malko redémarra. Heureux.

* *

*

Les sourcils très noirs contrastaient étrangement avec les cheveux d'un blanc presque neigeux. Malko se dit que « Chalo » Goulart n'avait pas loin de soixante-dix ans...

Debout sur le perron de sa petite maison, un embonpoint discret maintenu par un gilet à l'ancienne mode, il examinait Malko avec sympathie.

L'air cossu et honnête.

— Señor ?

— Êtes-vous Chalo Goulart ? demanda Malko.

Un sourire accueillant éclaira le visage du Chilien.

— C'est moi. À qui ai-je...

— Prince Malko Linge. Je ne pense pas que vous me connaissiez, se hâta de dire Malko. J'ai eu votre nom par un haut fonctionnaire du State Department à Washington. J'aimerais vous entretenir d'une affaire confidentielle.

— Entrez, fit-il. Sans hésiter.

Malko pénétra dans un intérieur qui sentait un peu le moisi, un petit salon sans fantaisie. Les murs disparaissaient sous de curieux

tableaux surréalistes, un peu dans le style Dali. Des femmes étranges dans des décors aux couleurs bariolées.

« Chalo » Goulart disparut, revint avec une bouteille de cognac de Lagrange... et deux verres. Avec des gestes mesurés, il versa l'alcool puis s'assit en face de Malko.

— Que puis-je pour vous, Señor ?

— Je cherche à entrer en contact avec un certain Carlos Geranios, dit Malko. Je crois que vous l'avez bien connu.

Le vieux monsieur resta le verre en l'air. Sincèrement surpris.

— Carlos Geranios, mais il s'est réfugié à l'ambassade d'Italie.

— Il n'y est plus, corrigea Malko.

Il raconta l'histoire du militant du M. I. R. Le vieux monsieur l'écoutait pensivement. Il hocha la tête, et laissa tomber avec tristesse :

— Les gens de la D. I. N. A. sont très brutaux. Parfois, je me demande si nous avons eu raison de faire ce que nous avons fait. On raconte des histoires horribles.

Il semblait dépassé, plein de doute.

— Pouvez-vous m'aider ? demanda Malko.

Chalo Goulart but une gorgée de son cognac.

— Je voudrais bien aider Geranios, dit-il, mais je ne sais pas où il se trouve. Mais je connais une personne qui peut-être, le sait. Si c'est pour son bien, elle nous aidera. Il faudrait que vous reveniez me voir demain... Elle est à Viña Del Mar jusqu'à ce soir. Mais je dois dîner avec elle...

Malko regardait les tableaux.

— C'est vous qui peignez ? J'aime beaucoup.

« Chalo » Goulart rit :

— Oh non ! C'est une amie. Je lui dirai, cela lui fera plaisir !

Malko changea de conversation :

— Vous avez participé au renversement d'Allende, je crois ?

Un sourire presque enfantin éclaira le visage ridé.

— Oh, bien peu ! J'allais au Brésil chercher des fonds que je remettais ensuite à Carlos Geranios. Il les distribuait aux grévistes. C'était toujours des sommes importantes. Plusieurs dizaines de milliers de dollars, en billets. (Il eut un petit rire.) Heureusement que je suis honnête ! On ne comptait pas.

— Vous n'avez jamais été arrêté ?

Le vieil homme secoua la tête.

— Oh, non, ils étaient très désorganisés.

Malko ne comprenait pas.

— Le M. I. R. est un mouvement d'extrême gauche, n'est-ce pas ? Pourquoi Geranios travaillait-il avec la C. I. A. ?

« Chalo » Goulart eut un bon sourire.

— Il voulait forcer Allende à faire une politique plus à gauche. Il me disait que les Américains gaspillaient leur argent, que le M. I. R. finirait par gagner. Et, comme j'aidais la cause de la Révolution, qu'il me protégerait parce que j'étais un bourgeois. (Il rit.) Maintenant c'est moi qui vais le protéger. Il s'était trompé.

Malko se leva.

— Je suis au Sheraton-Carrera, dit-il. Pouvez-vous m'appeler demain ? Dès que vous aurez pu contacter cette personne ?

— Il vaut mieux que vous veniez, proposa « Chalo ». Vers la même heure. Nous dînerons ici. Mon amie fera la cuisine. Elle adore cela.

Il raccompagna Malko jusque dans la rue calme et ce dernier remonta dans sa Datsun de location. Avant de rentrer, Chalo lui dit à voix basse :

— Soyez très discret.

Malko promit.

Il redescendit vers le centre, suivant la rivière à sec qui serpentait le long de Providencia. Les rues du centre se coupaient à angle droit, à l'américaine, animées et tristes, bordées d'immeubles vieillots. Souvent on voyait encore la trace de plaque de cuivre hâtivement dévissée lors du changement de régime. Malko se perdit et échoua dans les embouteillages de l'avenida Alameda, défoncée par les travaux du futur métro.

Le parking devant la Moneda était bourré comme d'habitude.

Il se gara dans une rue transversale au risque de faire enlever sa voiture par la police. Il avait juste le temps de se changer avant son rendez-vous. Deux petites cireuses, qui pullulaient dans les rues de Santiago, le poursuivirent jusque dans le hall à colonnes du Sheraton.

* *

*

— Champagne-framboise ?

Malko prit l'énorme verre ballon des mains d'Oliveira. Tout le fond était tapissé de framboises fraîches. Il croisa le regard bleu plein d'intensité de son hôtesse. Elle avait troqué sa tenue hippie pour une robe gitane de soie imprimée sous laquelle elle ne portait pratiquement rien. Ses petits seins jouaient sous la soie, provocants et pleins d'arrogance. Elle avait changé sa Seiko sport contre une plus petite, or et acier.

La maison bâtie dans le style colonial était entourée d'un grand jardin. Près d'une cinquantaine de personnes buvaient, discutaient ou dansaient dans les deux salons et le patio. La plupart assez jeunes. Des filles en pantalon trop ajusté, au regard effronté et au rire acide dansaient en flirtant ouvertement. Beaucoup portaient malheureusement des dents en or trop visibles. L'odeur de la marijuana flottait discrètement dans les coins. Plusieurs couples

affalés sur des coussins fumaient en silence, bercés par la musique. Des rangées de bouteilles étaient alignées contre un mur, à même le sol. Du Moët et Chandon, des magnums de J and B du cognac Gaston de Lagrange, et même du Perrier, importés de France. Au cours de l'escudo, il y en avait pour une fortune. Tout le monde buvait beaucoup. Oliveira ne quittait guère Malko.

— Toutes les « lolas » de Santiago sont ici, ce soir ! remarqua-t-elle.

Les disques venaient des U. S. A., comme le whisky, luxe inouï, dans un pays où la bouteille de J and B coûtait 50 000 escudos. Le salaire mensuel d'une bonne.

Malko posa son verre et entraîna Oliveira sur le plancher dégagé. Ils dansèrent plusieurs slows. La jeune femme se tenait mieux que la plupart des autres filles. Pourtant, Malko avait l'impression qu'elle ne se refusait pas. Qu'elle attendait seulement quelque chose.

— Combien de temps restez-vous au Chili ? demanda-t-elle.

— Je l'ignore, dit Malko sincèrement, cela dépend de mes affaires.

— Que faites-vous ?

— Je travaille pour le gouvernement américain. Une sorte de mission d'études.

Oliveira le regarda en riant.

— Vous êtes venu voir les méchants colonels ?

Le disque s'arrêta et ils allèrent s'asseoir. Malko mourait de soif. Il but tout son champagne. Oliveira lui prit son verre.

— Je vais vous en chercher d'autre.

Elle plongea dans la foule. Malko avait la tête qui tournait un peu. Les effluves de la marijuana commençaient à épaissir.

Malko vit un moustachu mince au costume gris trop cintré prendre le bras d'Oliveira avec un sourire de requin, et l'entraîner danser.

Philosophe, il se leva, cherchant une autre proie éventuelle.

Près du buffet, il accrocha le regard d'un homme d'une trentaine d'années qui portait une blessure profonde au visage, à peine cicatrisée. Un coup qui lui avait enfoncé l'arcade sourcilière et déchiré la pommette. Il sourit à Malko. Celui-ci s'approcha et l'autre, qui avait observé la scène, remarqua :

— Oliveira a été récupérée par son « pololo ».

— Son pololo ?

— Son fiancé, expliqua-t-il. C'est le masculin de « lola ». Mais n'ayez pas peur, je sais que le lieutenant Aguirre est de service à minuit. Oliveira vous reviendra. Je crois que vous lui plaisez beaucoup d'ailleurs. Excusez-moi, je ne me suis pas présenté : Jorge Cortez. Je travaille à l'ambassade dominicaine. Je sais votre nom, Oliveira me l'a dit.

Malko posa les yeux sur la blessure à peine cicatrisée.

— Vous avez eu un accident ?

Son interlocuteur eut un sourire en coin.

— Si on veut.

Une fille en pantalon de satin mauve s'approcha de lui, l'embrassa sur la bouche et repartit danser. Il se tourna vers Malko.

— Le lendemain du coup contre Allende, continua-t-il, j'ai été pris par erreur dans une rafle. À cause de mon accent, on a cru que j'étais cubain. On m'a aussitôt livré à la D. I. N. A. Le temps que mon ambassade retrouve ma trace, ils m'avaient abîmé sérieusement...

Il défit un bouton de sa chemise, écartant les pans, Malko aperçut une grande marque brune sur son torse, à peine cicatrisée.

— Ils m'ont brûlé, précisa le diplomate. Avec de l'acide.

— Où cela se passait-il ?

L'autre eut un geste évasif.

— Oh, dans une maison de la calle Londres. Il y en a plein Santiago. La D. I. N. A. fait ce qu'elle veut. Il y a eu d'autres histoires fâcheuses en dehors de la mienne. De vilains bruits courent sur le père d'Oliveira. Les opposants l'ont surnommé le Bourreau de Los Angeles.

Charmant.

— Il n'est pas là ce soir ?

— Il vient très rarement. Jamais quand sa fille reçoit. Ils ont une autre maison en dehors de la ville.

Oliveira émergea de la foule, les yeux brillants, deux énormes verres pleins de champagne-ramboise dans les mains.

— Pedro ne voulait pas me lâcher. Il est furieux d'être obligé de partir.

Malko l'examina, pensant à ce que venait de lui révéler le diplomate dominicain, brusquement gêné par cette fête. En venant chez Oliveira, il s'était égaré et avait longé le polo. De hauts murs verts surmontés de barbelés, en face d'un bidonville installé dans le lit de la rivière à sec. Sûrement le seul polo au monde entouré de barbelés.

Il but de nouveau son champagne. Il se sentait bizarre, comme flottant dans de la ouate. Probablement le décalage horaire. Il se dirigea vers le canapé pour s'y asseoir et il lui sembla qu'il mettait des heures à parcourir cette courte distance.

Peu à peu, la réception se vidait. Malko regarda sa montre : minuit. Oliveira venait de le rejoindre.

— Je vais bientôt vous quitter, dit-il. Je ne voudrais pas coucher en prison. Cela risquerait de me dégoûter du Sheraton.

À part la piscine du dernier étage, l'hôtel était d'une tristesse mortelle. Il y en avait un autre, tout neuf, en face du Barrio Alto, mais très loin du centre, hélas !

Oliveira rit.

— Restez. Avec quelques amis, nous allons faire la fête de « toque à

toque ». Vous partirez à cinq heures du matin. Quand il fera jour.

Malko essaya de lutter contre l'engourdissement qui le gagnait. Il sentait qu'Oliveira avait envie qu'il reste. Il chercha des yeux le diplomate dominicain, le vit en train de danser avec une brune pulpeuse, agrippée à son cou, enroulée autour de lui. Pour se réveiller, il se leva et sortit dans le jardin sombre. Il faisait frais et le ciel était couvert. Santiago, situé dans un cirque de montagne, était souvent noyé de brume. Toute l'avenue était bordée de maisons superbes. On se serait cru à Beverly Hill. Quel contraste avec le centre poussiéreux et chaud. Ici, on ne se préoccupait pas de l'inflation. C'en était presque choquant. En venant, Malko avait vu des queues immenses attendant au milieu de Providencia de problématiques autobus. Sans rechigner. Les gens dans la rue avaient des regards éteints, des mots prudents. Un ancien député avait passé trois mois en prison pour avoir osé chanter dans un endroit public une chanson du M. I. R...

— Qu'est-ce que vous faites ?

Malko se retourna brusquement. Oliveira l'observait, l'air interrogateur. Il lui prit le bras et elle s'appuya contre lui.

— Je regardais les étoiles.

— Mais il n'y a pas d'étoiles... Venez, il fait froid.

Malko la suivit à l'intérieur. On avait baissé les lumières. Quelques couples étaient vautrés sur les divans. La musique continuait. Oliveira tendit à Malko un verre de pisco-sour. Il but le liquide glacé qui se transforma en lave brûlante dans son estomac.

De nouveau, il éprouva une sensation bizarre. Les jambes coupées, il s'enfonça dans le canapé. Sentant le regard de la jeune femme posé sur lui, il se força à sourire.

— Je devrais rentrer, dit-il. Je suis fatigué.

— Cela ira mieux tout à l'heure.

La voix lui parvint faiblement. Tout à coup, il se dit qu'il n'y avait plus de musique. Pourtant, des gens continuaient à danser.

Bizarre.

Il eut peur, brusquement, d'être tombé dans un piège. Il essaya de se lever, vit les yeux immenses, presque blancs, d'Oliveira qui se rapprochaient et puis plus rien.

CHAPITRE III

Le cri modulé, rauque, prolongé mit longtemps à parvenir au cerveau de Malko. Les vibrations de ses tympanes le réveillèrent d'un coup. Il se dressa si brutalement que sa tête heurta violemment une lampe. Le cri de femme continuait. La bouche pâteuse, ne sachant plus où il se trouvait, Malko essaya de reprendre contact avec le monde extérieur.

Ses yeux s'accoutumèrent à la pénombre. Il se trouvait toujours sur le canapé du living-room d'Oliveira. Là où il avait sombré dans son étrange torpeur. Le cri sortait de la gorge d'une fille qui se trouvait au bout du canapé, à trois mètres de lui. Une brune potelée, entièrement nue à l'exception de ses chaussures rouges. Elle chevauchait un homme assis sur le canapé, habillé, lui, et s'empalée sur lui, les mains accrochées à ses épaules, montant et descendant au rythme de son plaisir, la tête renversée en arrière. Hurlant un orgasme qui n'en finissait plus.

Malko voyait les muscles de ses cuisses jouer sous la peau mate, chaque fois qu'elle se soulevait pour s'empaler de nouveau.

Enfin, le cri mourut. Foudroyée, elle s'affala contre son partenaire qui grognait de plaisir. Malko eut l'impression qu'une grenade venait d'exploser dans son ventre. Il tourna son regard vers Oliveira, allongée, contre lui. Son maquillage avait disparu, mais ses yeux ressemblaient à deux boules de cobalt en fusion. Elle avait dû observer la fille depuis plus longtemps que Malko. Les pointes de ses petits seins tendaient la soie de sa robe. Elle se pencha sur Malko, effleura sa bouche de ses lèvres et demanda d'une voix égale :

— Tu quieres !⁽⁴⁾

Sans attendre la réponse, elle se leva d'un bond, le prit par la main et l'entraîna à travers le living. Ils poussèrent une porte. Oliveira s'arrêta avec une exclamation dépitée. Malko eut le temps d'apercevoir un couple emmêlé sur un lit. En ressortant, il heurta de plein fouet le corps tiède d'Oliveira. Ce fut comme un court-circuit. Collés l'un à l'autre, le sang tapant dans les tempes, ils oscillèrent en s'étreignant furieusement. Malko n'était plus groggy. Il se sentait au contraire merveilleusement lucide, détaché, les nerfs à fleur de peau.

Il la repoussa dans le living, cherchant un autre lit. Tout à coup, elle se détacha de lui et eut un geste inouï. De la main gauche, elle souleva sa robe jusqu'à la hanche. Rapidement, elle arracha un petit slip blanc qu'elle jeta sur le plancher. Puis elle se laissa tomber sur la moquette entraînant Malko avec elle.

Au milieu du living-room ! Près de la rangée de bouteilles. Sans

aucune gêne, elle remonta sa robe longue jusqu'aux hanches découvrant un ventre bombé, puis attira Malko. Sa peau nue était brûlante. En quelques secondes, il perdit toute retenue. Roulant l'un sur l'autre, entrechoquant leurs dents, luttant avec le costume d'alpaga, ils atteignirent un degré d'excitation incroyable. Déchaînée, Oliveira lui administra une fellation si furieuse qu'elle faillit mettre un terme à son désir. Mais il s'arracha d'elle, la renversa sur le dos et la prit à même le sol, comme un soudard.

Elle gémit.

Furieusement arc-bouté sur elle, sans souci du sol dur sous les reins d'Oliveira qui nouait ses jambes dans son dos. Elle jouit avec de longs feulements, se tordant, se détendant, puis finalement resta allongée de tout de son long sur la moquette, les jambes de part et d'autre de Malko, le souffle régulier, les bras serrés autour de lui.

Il regarda la glace fumée qui descendait jusqu'au sol renvoyant leurs silhouettes enlacées. La robe de soie était descendue, découvrant un de ses seins. Malko se pencha et frotta ses lèvres sur la pointe. La jeune femme frémit, appuya sa tête contre la chair élastique.

— C'était si bon, murmura-t-elle. Je n'aime pas faire l'amour dans un lit. C'est bourgeois. Mon ex-mari n'a jamais voulu le faire autrement.

Malko regarda autour de lui. En dehors du couple encore écroulé sur le canapé, il en distingua un autre enfoncé dans des coussins, emmêlé. Immobile. La fille nue se leva, traversa tranquillement la pièce, les enjamba pour se servir un verre et revint se lover contre l'homme qui l'avait fait jouir. Elle avait des traits grossiers, réguliers, vulgaires. Un peu gêné, Malko demanda, mi-figue, mi-raisin :

— Vous accueillez toujours ainsi vos invités ?

Elle eut un sourire carnassier.

— Je n'avais rien prémédité. J'aimais seulement vos yeux quand je vous ai vu, au club. Mais je crois que quelqu'un a mis de la drogue dans le champagne. Parce que je me suis sentie bizarre. Ça doit être Mercedes. C'est une Mapoucha, une Indienne. Si elle ne prend rien, elle n'arrive pas.

Malko s'expliquait ses sensations bizarres !

Ils se turent. Sur le canapé, cela recommençait. Cette fois, l'indienne s'était allongée, la tête dans les coussins. Malko se redressa, se rajusta et tendit la main à Oliveira. La jeune femme se mit debout, ramassa son slip d'un geste parfaitement naturel, attrapa une bouteille de Pepsi-Cola, la vida d'un trait au goulot, soupira d'aise et demanda :

— Vous voulez prendre une douche ?

Malko regarda sa montre : quatre heures. Encore une heure avant la fin du couvre-feu.

— Volontiers, dit-il.

— Suivez-moi.

En arrivant devant la salle de bains, elle se retourna et se colla de nouveau contre lui.

— Samedi, nous irons à Viña Del Mar. J'ai une maison là-bas.

Malko se dit que beaucoup de choses pouvaient se passer d'ici là.

* *

*

Malko avala son troisième comprimé d'aspirine. Son cerveau bouillait. Une rame entière de métro tournait en rond sous sa calotte crânienne. La bouche pâteuse, il avala une pleine bouteille de Perrier, se sentant à peine mieux. Les murs verdâtres de sa chambre tournaient autour de lui. Un soleil radieux brillait sur Santiago. Il n'avait dormi que six heures. Avant de le quitter, Oliveira l'avait encore entraîné dans une prestation improvisée sous le porche de la maison.

Le vacarme de la circulation, treize étages plus bas, ajoutait encore à sa migraine. Maintenant, il se retrouvait plongé dans un autre monde. Le sien. Un marécage dangereux, perfide, traître, où chaque pas dissimulait une chausse-trape. Il trouva un message téléphonique glissé sous sa porte : le colonel Federico O'Higgins l'avait appelé pendant qu'il était sorti déjeuner et demandait qu'il le rappelle à l'Edificio Diego Portales. Malko hésita. En ne rappelant pas, il risquait de se mettre à dos le chef de la D. I. N. A. Mais il avait son rendez-vous avec « Chalo ». Il décida de rappeler plus tard. Il sortit de sa chambre et prit l'ascenseur. La Datsun, au milieu du parking de la Moneda, était une vraie fournaise. Il s'y glissa avec précaution, et prit la direction du quartier de Bilbao.

* *

*

Chalo Goulart était en retard. Après avoir sonné trois fois, Malko redescendit le perron et s'installa dans la Datsun. Il ne passait personne dans cette petite avenue calme. Il se mit à réfléchir aux gens qu'il avait rencontrés. À ce mélange de danger et de charme il attirait les deux. En pensant au colonel O'Higgins il éprouvait un dégoût instinctif. Oliveira était un étrange petit animal. Il se demanda ce qu'elle savait réellement des méthodes de la Junte.

Brusquement, il réalisa qu'il attendait depuis trois quarts d'heure. La villa ne donnait toujours aucun signe de vie. C'était étonnant. Le vieux Chalo semblait un monsieur sérieux. Et s'il y avait eu un contretemps, il aurait laissé un message à l'hôtel.

Malko ressortit de la voiture, alla résonner, sans plus de résultats, puis fit le tour de la petite maison isolée dans un jardin. Derrière il y avait une porte vitrée donnant sur une sorte d'appentis. Il essaya la poignée et la porte s'ouvrit. Il y avait quelques plantes tropicales, une odeur lourde et entêtante. Une seconde porte donnait dans la cuisine.

Malko l'ouvrit, appela :

— Señor Goulart.

Pas de réponse. Tout à coup, une odeur nouvelle frappa ses narines : le gaz. Il s'immobilisa, regrettant de ne pas avoir pris son pistolet extra-plat. Certain qu'il y avait quelque chose d'anormal. Il appela de nouveau, puis poussa une porte donnant dans une pièce sombre. Il n'osait pas allumer à cause du gaz, de peur de provoquer une explosion. Il se guida à tâtons, devina une chambre, un corps étendu sur un lit. L'odeur était de plus en plus forte. Il retint sa respiration, trouva la fenêtre, ouvrit les volets, puis la fenêtre en grand. Se retourna.

Chalo Goulart était étendu sur le lit vêtu d'un pantalon, d'une chemise ouverte et de son gilet. Le visage calme, les yeux fermés. Une bouteille de butane posée près de lui dont le tuyau était posé sur sa poitrine. Un léger chuintement indiquait que le gaz s'échappait. Malko se précipita et tourna frénétiquement la vanne d'arrivée du gaz. En dépit de la fenêtre ouverte l'atmosphère était encore étouffante. Il dut se pencher à l'extérieur pour reprendre son souffle, au bord de la nausée. Puis il alla dans la cuisine, humecta un torchon et revint, le linge sur le visage.

Avec l'intention de tirer le vieil homme de la pièce. Mais en se penchant sur lui, il réalisa immédiatement que c'était inutile. Chalo Goulart était mort depuis plusieurs heures déjà. Ses lèvres, ses pommettes, ses oreilles avaient une terrifiante couleur bleuâtre. Il souleva une de ses mains : les ongles étaient cyanosés, eux aussi, symptôme évident d'une anoxémie. Les yeux étaient fermés.

Malko se laissa tomber sur une chaise, contemplant le corps. Tout semblait faire croire à un suicide. C'était pourtant une coïncidence bien curieuse. La veille, le vieillard paraissait très gai, très heureux. Que s'était-il passé ? Malko inspecta rapidement toute la maison, sans rien trouver de suspect. C'était l'intérieur d'un vieux garçon maniaque et aisé. Le réfrigérateur était bien rempli. Sur la table, il aperçut une bouteille de cognac Gaston de Lagrange et s'en versa une rasade. Pour effacer l'odeur du gaz.

L'alcool lui fit du bien.

Surmontant sa répugnance, il fouilla les poches du mort sans rien trouver. Le corps était à peine raide, ce qui signifiait que Chalo Goulart était mort depuis moins de six heures.

Pourquoi ?

Il y avait quelque chose de troublant, un élément qui lui échappait. Au moment où il allait sortir de la pièce, le téléphone se mit à sonner dans une pièce voisine. Malko se précipita puis resta quelques secondes en arrêt devant l'appareil.

Enfin, il décrocha.

— Chalo ?

C'était une voix de femme. Rauque, énervée, inquiète.

— Ce n'est pas Chalo, dit Malko.

Il n'eut pas le temps de continuer. L'inconnue avait raccroché. Sans qu'il ait aucune preuve de cela, il fut immédiatement persuadé qu'il s'agissait de la personne mystérieuse qui devait le conduire à Carlos Geranios. Sa réaction prouvait qu'elle avait peur.

De qui ou de quoi ?

Il s'approcha des tableaux, chercha la signature. Elle était très lisible : Tania. Était-ce avec elle que Chalo Goulart devait dîner la veille ?

Était-ce elle, la voix au téléphone ?

Brutalement l'atmosphère de cette maison de la mort lui fut insupportable. Il retraversa le rez-de-chaussée et fila par la porte de derrière. La Datsun n'avait pas bougé. Il remonta dedans et démarra aussitôt.

Tout en conduisant, il cherchait comment retrouver cette Tania. La seule personne susceptible de l'aider semblait être John Villavera. Il pensa aussi à Oliveira, mais repoussa cette idée : la jeune femme était trop impliquée dans le système. Entre son père et son fiancé, cela risquait d'être dangereux... Se souvenant des consignes de sécurité de l'homme de la C. I. A., il se dirigea vers le triste Sheraton-Carrera. Décidé à ne plus sortir sans son pistolet extra-plat.

Il avait hâte d'être au lendemain pour interroger John Villavera.

CHAPITRE IV

L'entrée de l'ambassade U. S. ne payait pas de mine. Seul le drapeau étoilé flottant sur la façade du building gris dans l'étroite calle Augustinas signalait son existence. Les quatre derniers étages du 6^e au 9^e étaient séparés par une grille de cuivre et gardés par deux marines. John Villavera vint chercher Malko au pool des secrétaires, l'air important, émergeant de la salle de projection qui se trouvait à droite de l'entrée.

— Je fais une conférence, expliqua-t-il. Il y a quelque chose d'important ?

— Oui, fit laconiquement Malko.

Le C. O. S.(5) de la C. I. A. l'emmena aussitôt dans son bureau, et l'écouta attentivement, jouant avec un crayon, sa lourde mâchoire parcourue de frémissements imperceptibles.

— C'est étrange, soupira-t-il. Vraiment étrange. Malko venait de lui relater le « suicide » de Chalo Goulart.

John Villavera ôta ses lunettes, visiblement très affecté. Il avait des yeux gris de myope, doux et un peu flous.

— Nous n'avons plus de pistes, dans ce cas.

— Non, avoua Malko.

Il pensa soudain aux tableaux.

— Lors de ma visite, Chalo Goulart m'a parlé d'une personne très proche de lui, avec qui nous devons dîner. C'est peut-être la même.

— Je peux essayer de me renseigner, proposa l'Américain.

— Cela risque d'être dangereux, objecta Malko, vous m'avez dit que la D. I. N. A. est sur les dents et efficace.

— C'est vrai, reconnut Villavera, mais j'ai aussi des amis sûrs qui connaissent tout le monde à Santiago et n'appartiennent pas à la D. I. N. A.

— Ce suicide est vraiment fâcheux, soupira John Villavera.

— Surtout pour Chalo Goulart, remarqua Malko.

Il voulait aller voir Federico O'Higgins. Ne pas donner au chef de la D. I. N. A. l'impression qu'il le fuyait.

L'énorme Edificio Diego Portales se composait d'une tour de 23 étages ultramoderne se dressant au-dessus d'un large bâtiment occupant tout un bloc d'immeubles. Il avait été prévu pour des congrès, mais la Junte s'y était installée après le coup d'État. La piste d'hélicoptères du toit permettait de se déplacer facilement et cela donnait une image moderne du gouvernement...

Le bas était entouré de barbelés et toutes les issues en avaient été condamnées à l'exception de celle donnant sur une petite rue derrière

l'avenue Alameda. Dans les halls déserts, dans les jardins, sur les escaliers extérieurs des bâtiments, des soldats montaient la garde, impeccables avec leurs hautes bottes noires, mitraillettes Beretta en bandoulière. Malko leva la tête vers la tour qui abritait le gouvernement chilien. On lui avait pris – échangé – son passeport contre un laissez-passer et, durant le parcours du poste de garde à l'entrée de la tour, il avait été contrôlé trois fois... L'immeuble grouillait de militaires et de civils portant tous un badge au revers du veston. Cela avait un vague air de national-socialisme, à cause des mines farouches et des uniformes.

Il s'engouffra dans un des quatre ascenseurs ultramodernes et appuya sur le bouton du 17^e. L'étage du colonel Federico O'Higgins. Les quatre généraux constituant la Junte s'étaient réservé les deux derniers étages et la piste pour hélicoptères sur le toit, bordée d'une large bande rouge, qui était la particularité du building. Ils ne se déplaçaient jamais en voiture. Trop dangereux... Malko sortit sur le palier du 17^e et fut aussitôt happé par un policier en civil qui lui prit son laissez-passer et le mena dans une antichambre. Plusieurs soldats armés gardaient chaque étage. Sans badge, on ne faisait pas trois mètres...

Des secrétaires élégantes et décolletées tapaient comme des fourmis dans tous les coins. On se serait cru dans une grande société multinationale, s'il n'y avait pas eu les portraits omniprésents des quatre généraux, accrochés dans chaque bureau.

Alors que Malko attendait, une secrétaire sortit d'une des toilettes et Malko aperçut le portrait du général Pinochet suspendu au-dessus des sièges des W.C. Le colonel O'Higgins surgit d'un bureau, en civil, serrant sa petite bouillotte dans son gant de laine noire. Malko le suivit dans son bureau également ultramoderne. Un immense portrait du général Pinochet ornait le mur. Les parois vitrées descendaient jusqu'au sol. Chaleureusement, le colonel fit asseoir Malko sur un canapé et prit place à côté de lui.

— Alors, comment trouvez-vous Santiago ? interrogea-t-il aussitôt.

Malko se perdit en quelques banalités de bon aloi, observé par l'œil inquisiteur du Chilien, se demandant pourquoi il avait tellement tenu à le voir. Comme s'il avait deviné ses pensées, Federico O'Higgins dit soudain.

— Voilà la terrible D. I. N. A. ! Regardez autour de vous. Est-ce qu'il y a des taches de sang, des cris de gens torturés ?

Les yeux saillants avaient pris une expression indignée et douloureuse. Devant le silence de Malko, O'Higgins hocha tristement la tête.

— On nous a beaucoup calomniés... Encore récemment des miristes ont assassiné un agent double, une femme, et on fait croire qu'il

s'agissait de nous. Comme si nous avions le temps de nous livrer à des excès pareils ! Le général Pinochet nous a demandé d'être fermes, certes, mais humains, avant tout très humains. Comme lui.

Il se leva et montra à Malko un choix de photos où Pinochet n'arrivait pas à avoir l'air d'autre chose que d'un militaire borné, en dépit de ses efforts pour s'extirper un sourire crispé.

— Il est très humain, n'est-ce pas ? demanda avec une anxiété touchante le colonel O'Higgins.

Malko approuva avec mollesse. Ne sachant toujours pas où son interlocuteur voulait en venir. Posant les photos, le colonel changea brusquement de conversation.

— Il paraît que vous avez participé à une agréable soirée, avant-hier. Oliveira Chonio est charmante. Vous êtes resté de « toque à toque », j'espère ?

Subitement, Malko se rendit compte qu'il subissait un interrogatoire, que l'homme en face de lui était un professionnel dangereux. Qu'il le sondait. O'Higgins montra à Malko un épais dossier rose posé sur son bureau.

— Ce sont les grâces... Tout passe par mes mains. Le général Pinochet m'a demandé d'être très généreux. Il est très humain. Nous relâchons beaucoup de gens compromis avec Allende, ou nous les laissons partir à l'étranger. Il n'y a que les marxistes très dangereux que nous traquons. Ceux qui se sont rendus coupables de crimes inexpiables... *(Il se pencha vers Malko comme si on pouvait l'entendre en dépit de la porte fermée.)* Ils voulaient assassiner tous les officiers non communistes lorsque le général a décidé de réagir. Le M. I. R...

Un téléphone se mit à sonner. Federico O'Higgins répondit par monosyllabes, son visage gélatineux soudain figé de respect. Il raccrocha et se leva.

— Señor, je vais vous prier de m'excuser, le général Pinochet me demande.

Malko ne se fit pas prier. Cette entrevue commençait à lui peser sérieusement. Avant d'atteindre la porte, il s'offrit la joie de lancer une flèche du Parthe.

— Tous les bureaux de la D. I. N. A. se trouvent dans ce building ?

Federico O'Higgins ne se troubla pas, jouant avec sa bouillotte machinalement.

— Au début, nous n'avions pas de locaux, expliqua-t-il onctueusement. Aussi, nous avons été obligés de nous installer un peu partout, mais maintenant, nous fermons ces locaux petit à petit.

Il raccompagna Malko jusque sur le palier. Au moment de le quitter, il dit d'une voix douce, fixant les yeux dorés de Malko :

— Vous risquez de rencontrer beaucoup de gens durant votre enquête sur le Chili. Revenez me voir. Nous bavarderons...

C'était un appel à la délation. Probablement le vrai motif de l'insistance avec laquelle il voulait voir Malko. Ce dernier reprit l'ascenseur. Dégoûté et perplexe. Visiblement, le colonel O'Higgins s'était efforcé de le convaincre que la D. I. N. A. n'était qu'une aimable association de boy-scouts un peu trop zélés parfois... Quelque chose de trouble dans son regard inquiétait. Il se demanda comment il était arrivé à la tête de la D. I. N. A... Une question qu'il poserait à John Villavera. Il se remit à penser à Carlos Geranios, l'homme qu'il était venu sauver. Chalo Goulart mort, où allait-il le chercher ?

Il repassa tous les barrages en sens inverse, récupéra son passeport au poste de garde contre le laissez-passer signé par Federico O'Higgins et se retrouva dans la rue, soulagé.

Sans rien à faire de précis... Il pensa soudain à Oliveira. Par elle, il pourrait peut-être apprendre quelque chose sur la mystérieuse compagne de Chalo Goulart. Il marcha jusqu'à la Datsun contournant le bloc de l'Edificio Diego Portales. Les petites rues derrière étaient bordées de boutiques d'artisans, contrastant étrangement avec l'énorme tour de verre et de béton qui abritait la Junte.

* *

*

Une demi-douzaine de « lolas » à moitié nues, en train d'essayer des chemisiers, dévisagèrent Malko effrontément en échangeant des rires chatouillés. Dès qu'elle l'aperçut, Oliveira, moulée dans une salopette de velours côtelé, lâcha sa cliente et fonça sur Malko. La fermeture éclair qui allait de l'entrejambe au cou était descendue presque jusqu'au nombril, ce qui permettait de se rendre compte qu'elle ne portait rien en dessous. Elle baisa Malko sur la bouche. Sans gêne.

— C'est gentil de venir me voir, murmura-t-elle en riant. Toutes les « lolas » vont être jalouses.

Le Palta grouillait de minettes croulant sous les vêtements, se battant pour les cabines, ou essayant au milieu du magasin. L'une d'elles, vint droit sur eux, en pantalon et soutien-gorge blanc, demander le prix du tee-shirt. La poitrine tellement gonflée qu'elle pouvait à peine parler, avec un regard gourmand pour les yeux dorés de Malko. Oliveira la renseigna avec une pointe d'agacement.

— Allons au *Coppelia*, suggéra la jeune femme. Ici on ne peut pas être tranquille.

Il la suivit dehors. Le *Coppelia* était un salon de thé, à deux immeubles de là. Malko et Oliveira prirent deux énormes glaces et s'installèrent dans un coin.

Malko se pencha vers elle.

— Est-ce que tu connais un certain Chalo Goulart ?

Elle leva les yeux avec surprise.

— « Chalo » bien sûr ! mais il est très vieux. Qu'est ce que tu fais

avec lui ?

— Rien, dit Malko, il s'est suicidé hier soir...

Il lui raconta le dîner raté. Oliveira hocha la tête.

— C'est dommage, il était très gentil. Il appartient à une des plus vieilles familles d'ici, tu sais...

Malko eut soudain une inspiration.

— Il y a des tableaux étonnants chez lui. Surréalistes. Il m'avait dit qu'il me présenterait au peintre. C'est idiot.

Oliveira pouffa dans sa glace.

— C'est pas un peintre, c'est une femme. Tania. Une Roumaine. C'est la maîtresse de Chalo depuis longtemps. Il l'a protégée quand Allende a été renversé. Parce qu'il a beaucoup aidé le nouveau régime.

— Tu sais où la trouver ?

Oliveira lui griffa légèrement le dessus de la main.

— Tu veux la sauter ?

Aussitôt, elle se reprit et éclata de rire.

— Si c'est Tania, je veux bien te donner son adresse. Elle pourrait être ma mère.

— Tu la connais ?

Elle hocha la tête.

— Bien sûr, ajouta perfidement Oliveira. Il paraît qu'elle a été très belle...

On ne pouvait être plus vache. Malko réprima un sourire.

— Que fait-elle en dehors de la peinture ?

— Je ne sais pas, elle est venue d'Europe, elle a couché avec beaucoup de gens, avant d'être avec Chalo. Elle ne sort jamais. Je vais t'expliquer où elle habite. C'est facile : juste en face du polo, à droite quand tu viens de la rivière dans la calle Carrera. Une petite maison peinte en jaune.

Rapidement, elle lui dessina un plan grossier sur un bout de papier, signa avec un cœur. Puis elle leva sur lui des yeux bleus et rieurs.

— Je te vois ce soir ?

— Avec joie, dit Malko.

Oliveira gonfla la poitrine, ce qui eut pour effet de faire descendre un peu plus la fermeture éclair.

— Je viendrai te chercher à ton hôtel. C'est plus simple. Nous irons dîner hors de Santiago, je connais un restaurant où il y a de l'ambiance. En ville c'est sinistre. Ensuite, on ira boire un verre chez moi.

Encore un coup à oublier le couvre-feu ! Malko la raccompagna jusqu'à l'entrée de la boutique, sous l'œil avide d'un paquet de « lolas » en train de sucer des glaces sur le trottoir. Il remonta dans la Datsun. Au moment où il allait démarrer, une apparition extraordinaire se matérialisa à côté de lui. Une vieille femme juchée

sur une moto, affublée comme un personnage d'*Orange mécanique*. Des bottes de plastique blanc, des lunettes noires enveloppantes, des boucles d'oreilles de gitane, une jupe-culotte et un blouson. Impavide, elle essayait de faire démarrer sa machine sans un sourire devant les quolibets des « lolas ». L'une cria très fort :

— Holà, Rotal !⁽⁶⁾

Lorsqu'il démarra, elle était toujours en train de se battre avec son kick...

Malko remonta Providencia jusqu'en haut, passant devant l'ambassade d'Union soviétique, fermée par le nouveau gouvernement, puis tourna à gauche dans Vitacura, pour gagner le Barrio Alto. Le soleil avait percé les nuages et il faisait chaud. Il vérifia machinalement que son pistolet extra-plat était glissé sous son siège. Le *Mercurio* mentionnait la mort de Chalo Goulart. Sans commentaires, dans la notice nécrologique. Malko longea la rivière à sec et tourna devant l'entrée du polo dans la calle Carrera. Deux cents mètres après, il aperçut la petite maison jaune décrite par Oliveira. Il gara la Datsun un peu plus loin et revint sur ses pas à pied, traversa le petit jardin qui entourait la minuscule maisonnette. Il appuya sur la sonnette.

* *

*

Les yeux saillants reflétaient la peur, Malko photographia mentalement le nez camus, la bouche sensuelle et molle, le chignon, le menton en fuite et les traits tirés par une angoisse diffuse. Un haut ajusté moulait la lourde poitrine un peu tombante, la jupe longue boutonnée devant était ouverte jusqu'à mi-cuisses. Seuls, les quelques kilos de trop et les rides légères sous les yeux disaient que les quarante ans n'étaient pas loin.

Malko eut un sourire encourageant, ôta ses lunettes noires et demanda :

— Vous êtes bien Tania ?

À un mouvement imperceptible, il crut qu'elle allait refermer la porte sans même lui répondre. La tête un peu penchée sur l'épaule, elle l'observait. Puis elle se détendit un peu.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je voudrais voir vos peintures, dit-il, on m'a dit que vous aviez beaucoup de talent.

Le regard de Tania s'adoucit d'un coup, mais elle restait sur ses gardes.

— Qui vous a dit cela ? demanda-t-elle.

— Chalo Goulart.

Un cercle blanc apparut autour de la bouche de Tania. Elle fit d'une voix sans timbre :

— Mais Chalo est...

— Mort, dit Malko, je sais. C'est horrible. Je ne comprends pas ce qui s'est passé.

Elle se décida d'un coup et ouvrit la porte. Il la dévisagea, pensant qu'Oliveira avait tort. Tania avait encore beaucoup de charme pour une femme de quarante ans.

Ils traversèrent une entrée minuscule pour pénétrer dans un petit salon. Elle s'assit en face de Malko, ramenant les pans de sa jupe ouverte pour cacher ses deux genoux ronds. Penchée vers lui, tendue, elle l'observait, sur ses gardes. Des tableaux surréalistes étaient accrochés partout. Les mêmes que chez Chalo Goulart. Un chevalet était posé dans un coin.

— Je ne vous ai jamais vu à Santiago, demanda-t-elle. Comment connaissez-vous Chalo ? Comment avez-vous eu mon adresse ?

— Grâce à Chalo, dit Malko. Il m'avait parlé de vous la dernière fois que je l'ai vu... Je n'habite pas le Chili, mais nous avons des amis communs.

Elle l'observait, tandis qu'il parlait, avec une intensité presque gênante. Sa poitrine se soulevait comme si elle avait du mal à respirer.

Les jointures de ses doigts étaient blanches tant elle se crispait.

Il fut aussitôt certain d'être sur la bonne piste. Tania était terrorisée. Cela avait sûrement un rapport avec la mort de Chalo Goulart. Soudain, elle se força à sourire. Un sourire forcé, figé, nerveux.

— Excusez-moi, dit-elle de vous recevoir ainsi, mais nous avons eu des moments très difficiles, tous ces derniers mois. La vie n'est pas facile à Santiago... Et la mort de Chalo Goulart a été un choc très dur. C'était un ami très sûr et très cher...

Elle se tut, la voix brisée par les larmes. Malko respecta son chagrin quelques minutes avant de demander :

— Vous qui le connaissiez bien, savez-vous pourquoi il s'est suicidé ?

Elle ne répondit pas, de nouveau tendue, décroisant les jambes nerveusement, laissa enfin échapper :

— Je ne sais pas.

Il était sûr qu'elle mentait. Tout à coup, elle se força à sourire et se leva.

— Excusez-moi, je vous reçois très mal. Puisque vous êtes un ami de Chalo. Je vais vous offrir à boire. Ensuite, nous pourrions regarder mes peintures, si cela vous intéresse.

Il avait l'impression qu'elle se contraignait pour ne pas le jeter dehors.

Elle disparut dans la cuisine. Il s'attendait à ce qu'elle reparaisse avec l'éternel « pisco-sour », mais elle revint avec une carafe pleine d'un liquide rougeâtre ou flottaient des morceaux de fruits.

— Bourgoignia, annonça Tania. Un peu comme la sangria espagnole.

Elle remplit leurs verres et ils burent. Les yeux de Tania s'étaient animés tandis qu'elle examinait Malko attentivement. Leurs regards se croisèrent et il demanda :

— Vous vivez seule ?

— Oui.

Nouveau silence. L'ombre de Chalo Goulart était présente entre eux. Malko se jeta à l'eau.

— Chalo Goulart ne vous avait pas parlé de moi ?

— Maintenant, je crois que si, fit-elle enfin. Vous arrivez des États-Unis, n'est-ce pas ?

— Oui.

De nouveau le silence. Elle n'avait visiblement pas envie de s'étendre... Il y eut la pétarade d'une motocyclette dans la rue déserte. Malko attendit que le bruit eût décru et demanda :

— Comment êtes-vous arrivée au Chili ? C'est loin de la Roumanie.

Elle eut un sourire triste.

— J'ai fui quand les communistes ont pris le pouvoir juste après la guerre. À Rome, j'ai rencontré un peintre chilien qui m'a emmenée jusque-là. Puis, nous nous sommes séparés, après qu'il m'ait donné goût à la peinture. Mais je suis restée. C'est très loin ici. Je ne sais même plus à quoi ressemble l'Europe... je me suis fait des amis merveilleux comme Chalo.

Dès qu'elle parlait, elle avait le charme exubérant des Roumains, ses traits s'animaient, ses longues mains décrivaient des arabesques, ses yeux brillaient. Sa jupe s'était écartée, découvrant deux cuisses longues et lourdes, fuselées, encore très appétissantes. C'était curieux qu'elle ait poursuivi une liaison avec Chalo qui n'était pas précisément un Don Juan. Cela ne cadrait pas avec son personnage. Il avait l'impression qu'elle ne livrait qu'une toute petite partie d'elle-même.

Elle revint à ce qui l'intéressait.

— Comment avez-vous su que Chalo était mort ? Chalo Goulart qu'il n'avait vu qu'une seule fois dans sa vie devenait étrangement présent entre eux. Comme s'il l'avait toujours connu.

— Je devais dîner avec lui, dit doucement Tania. Il n'est pas venu. Comme il était toujours très exact, je me suis inquiétée. À neuf heures, j'ai téléphoné, j'ai cru qu'il avait eu un malaise et j'ai été voir. J'ai dû appeler la police pour entrer. Il était étendu sur son lit. Avec le tuyau du gaz...

Malko revit la scène. Se doutait-elle qu'il avait été le premier à découvrir Chalo ?

— Vous n'avez pas été surprise de ce suicide ? insista-t-il.

Elle secoua la tête.

— Si, bien sûr ! Mais on ne connaît jamais complètement les gens. Chalo était souvent déprimé. Il se plaignait de sa santé. Peut-être a-t-il...

Elle laissa sa phrase en suspens. Malko but une gorgée de son mélange, avant de se jeter à l'eau. Tania attendait. En apparence, indifférente.

— Savez-vous pourquoi je suis venu vous voir ? demanda-t-il soudain.

La jeune femme soutint son regard.

— Oui, pour mes tableaux, vous m'avez dit. Mais ceux que je préfère sont chez Chalo.

Son innocence semblait un peu forcée. Ou Malko se trompait, totalement, ou c'était une comédienne consommée...

— Je ne vous ai pas dit la vérité, annonça-t-il. Je suis venu pour quelque chose de plus important. Oui, peut-être en rapport avec la mort de Chalo.

Tania eut une mine incrédule.

— Que... comment cela ?

— Chalo ne s'est peut-être pas suicidé.

Tania pâlit, puis baissa les yeux très vite.

— Mais, c'est impossible. Voyons. Il était sur le lit, avec le gaz. Je l'ai vu.

Malko chercha son regard.

— Vous qui le connaissiez, ce suicide ne vous a pas étonné ?

Elle garda le silence avant de répondre d'une voix embarrassée :

— Si, mais...

— On ne se suicide pas lorsqu'on s'apprête à dîner avec une jolie femme, dit Malko. Je pense que Chalo est mort pour une raison très précise. En rapport avec la visite que je vous rends aujourd'hui.

Tania releva brusquement la tête.

— Que voulez-vous dire ?

Son menton tremblait légèrement.

Malko observa les traits brusquement tendus de la jeune femme et dit lentement :

— Je suis venu au Chili pour essayer de sauver un ami de Chalo, Carlos Geranios. Je crains qu'on ait voulu m'en empêcher. En tuant Chalo. Je ne sais pas encore pourquoi.

Tania demeura silencieuse, jouant distraitemment avec son verre, le regard totalement impénétrable. Puis elle demanda d'une voix froide, contrastant avec l'émotion qu'elle avait montrée jusqu'alors :

— Je ne comprends pas ce que vous dites. Chalo n'a pas été assassiné, il s'est suicidé. Je l'ai vu. Et je ne sais pas pourquoi vous me mêlez à tout cela. C'est extrêmement déplaisant.

Son indignation était véhémence, mais manquait totalement de sincérité. Malko ne se laissa pas démonter.

— Chalo devait me présenter à quelqu'un qui sait où se trouve un certain Carlos Geranios, dit-il. J'ai toutes les raisons de croire que c'était vous.

Tania se leva, comme prête à le mettre dehors.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi cherchez-vous la personne dont vous avez dit le nom ?

De nouveau, il eut l'impression d'avoir à faire à une femme de tête parfaitement maîtresse d'elle-même. Il décida de dire la vérité. C'était encore la meilleure solution.

— Je suis un agent de la Central Intelligence Agency, avoua-t-il. On m'a demandé de faire sortir du pays Geranios qui a rendu de grands services au gouvernement américain durant la grève des camionneurs. Il paraît que la D. I. N. A. le recherche, qu'il est en danger de mort. Et que vous êtes une des seules personnes capables de me mener à lui... C'est pour cela que je suis ici. Puisque Chalo est mort.

Il se tut. Tania l'observait avec une intensité incroyable sans dire un mot. Une lueur dans le regard qui lui parut être un mélange de haine et d'incrédulité. De nouveau sa poitrine se soulevait de façon désordonnée. Comme si elle avait du mal à se maîtriser. Il eut l'intuition fulgurante qu'elle allait parler, lui apprendre quelque chose, se dégeler. Mais elle dit seulement d'une voix égale :

— Je crois que vous faite complètement fausse route. Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Je ne connais même pas le nom de Geranios. Malko insista ;

— Écoutez, je ne vous mens pas. Le chef de poste de la C. I. A. à Santiago m'a demandé de faire l'impossible pour faire sortir Geranios du pays. Afin qu'il échappe à la D. I. N. A.

Elle secoua la tête.

— Je suis désolée. Je ne suis pas au courant de tout cela. Maintenant, j'ai des courses à faire.

C'était une façon polie de le mettre à la porte. Il y eut tout à coup un coup de sonnette. Tania frémit comme si le courant électrique l'avait traversée. De nouveau, la peur affleura son visage. Elle eut un bref coup d'œil sur Malko, se reprit et dit :

— Excusez-moi.

Elle sortit du salon, refermant soigneusement la porte derrière elle. Malko attendit. Pas plus de cinq minutes. Elle revint, le visage impénétrable.

— Je dois aller en ville, dit-elle. Vous êtes en voiture ?

— Certainement, dit Malko. Je peux vous déposer où vous voulez.

Elle inclina la tête et le précéda dans le petit hall puis le fit sortir le premier. La calle Carrera était toujours aussi calme. Tania regarda autour d'elle comme si elle s'attendait à quelque chose puis s'installa dans la Datsun.

— Où allez-vous ? demanda Malko.

— Vers Providencia.

Ils roulèrent à travers les allées calmes de Vitacura sans dire un mot. En arrivant sur Providencia, Tania demanda soudain :

— Je voudrais donner un coup de fil. Là, à la brasserie munichoise. Vous m'attendez une seconde ?

Elle paraissait beaucoup plus détendue. Comme si Malko était redevenu un être inoffensif. Il attendit très peu de temps. Lorsqu'elle revint s'asseoir, à son expression, il comprit immédiatement qu'il y avait du nouveau. Elle se tourna vers lui, avec un regard qui le transperça.

— Vous voulez vraiment aider Carlos Geranios ?

— Bien sûr, fit Malko. Surpris de ce revirement.

— À qui avez-vous dit que vous veniez me voir ?

— À personne, assura-t-il.

Oliveira ne comptait pas. Maintenant, les battements de son cœur s'étaient accélérés.

— Vous...

Elle l'interrompit d'une voix pressante.

— Il faut me pardonner pour tout à l'heure... Mais nous sommes obligés d'être très prudents. Je voulais vérifier quelque chose. Je ne pouvais pas le faire de chez moi. La D. I. N. A. écoute toutes les communications.

Le bruit de la circulation dans Providencia étouffait leur conversation.

— Et alors ? demanda Malko, essayant de ne pas montrer son excitation.

— Vous allez faire ce que je vous dit, ordonna Tania. Remontez jusqu'à Amerigo Vespucci. Vous prendrez à gauche, comme pour aller vers Vitacura. Ensuite, vous prendrez Presidente Kennedy, vers la sortie de la ville.

Elle avait tout débité d'un trait. Malko fit demi-tour, suivit ponctuellement l'itinéraire indiqué. Ils passèrent près d'un poste de carabineros ou se trouvait la carcasse rouillée d'une Fiat 600 criblée de balles. La nuit, il valait mieux stopper à la première sommation... Tania ne disait plus rien.

L'avenue Presidente Kennedy était une sorte d'autoroute qui filait vers le nord-ouest, au milieu d'un désert de pierraille, bordée de quelques « poblaciones ». Des feux de bois brûlaient devant des baraques en bois. Cela sentait la misère et la peur.

— Tournez à droite, ordonna soudain Tania.

Une sorte de piste filait perpendiculairement à l'avenue Presidente Kennedy. Malko s'y engagea. Le terrain était plat comme la main. On ne pouvait les suivre sans se faire immanquablement repérer. Plusieurs fois, Tania se retourna mais aucun véhicule n'était derrière eux. Un kilomètre plus loin, ils retrouvèrent le haut du quartier de Vitacura. Tania guidait Malko à travers un dédale de petites rues calmes et élégantes. Ils descendaient vers le centre de la ville et la circulation était de plus en plus dense.

Arrivés à l'avenue Santa-Rosa, une des grandes artères nord-sud, Tania ordonna à Malko :

— Suivez tout droit. C'est très loin, dans le quartier San Miguel.

La circulation devint démentielle, avec des dizaines d'autobus bondés pare-chocs contre pare-chocs. Ils étaient sortis depuis longtemps des quartiers élégants. Ce n'étaient plus que des entrepôts, des usines, des petites maisons. Malko demanda :

— Où allons-nous ?

— Vous verrez, dit sèchement Tania. Vous voulez retrouver Carlos Geranios, n'est-ce pas ?

Il n'insista pas, mettant son agacement sur le compte de la tension nerveuse. Comme si elle sentait qu'elle avait été trop loin, elle se détendit, croisant les jambes, laissant une longue cuisse fuselée apparaître dans l'échancrure de sa jupe.

— Nous allons bientôt arriver, annonça-t-elle.

Ils atteignaient la limite sud de la ville. Le quartier San Miguel. Il réalisa que Tania ne lui avait même pas demandé son nom. L'avenue Santo Rosa se rétrécit brusquement et ils durent patienter près de vingt minutes dans les fumées du gas-oil d'autobus en loques.

— À gauche, ordonna soudain Tania.

Quittant l'artère animée, ils s'engagèrent dans une rue beaucoup plus calme, est-ouest, bordée de petites maisons sans grâce, avec

quelques boutiques. Ils passèrent devant une caserne gardée par des soldats. Tout à coup, Malko se rendit compte que Tania le faisait tourner en rond. Cela faisait quatre fois qu'ils passaient devant la même « Viñera » verte au coin d'une petite rue. Il déchiffra le nom de la rue calle Santa Fé.

— Pourquoi tournons-nous ? demanda-t-il.

Tania fronça les sourcils.

— Faites ce que je vous dis. Sinon, je ne vous conduirai pas où vous voulez aller.

Malko se le tint pour dit. Il serait toujours temps de discuter avec Carlos Geranios. Enfin, Tania indiqua une maison blanche sans étage, encadrée de deux portails métalliques.

— Arrêtez-vous là.

Malko obéit.

— Coupez le moteur.

Tania tendit le bras vers la porte de bois. Les fenêtres étaient fermées, protégées par des barreaux peints.

— C'est ici.

Il regarda la petite maison blanche qui semblait inhabitée.

— Vous venez ?

Elle secoua la tête.

— Non.

— Mais comment allez-vous revenir ?

— Je prendrai l'autobus. Ne vous tracassez pas...

— Geranios est ici ? demanda-t-il.

— Oui. On vous attend.

Malko comprit qu'il n'en tirerait rien de plus. Il descendit, alla jusqu'à la porte et appuya sur le bouton de la sonnette. En se retournant, il aperçut Tania qui s'éloignait en marchant d'un pas rapide.

La porte s'ouvrit dans son dos. Il se retourna, aperçut le visage mat d'une très jolie fille brune au type hispanique prononcé vêtue d'un chemisier blanc et d'un pantalon jaune. Curieusement, elle portait des faux cils longs comme des balayettes. Elle s'effaça pour laisser entrer Malko, sans prononcer un mot.

Il fit un pas en avant, eut le temps d'apercevoir une silhouette collée au mur. Un choc terrifiant lui donna l'impression que son crâne éclatait.

Ses jambes se déroberent sous lui et la porte claqua dans son dos.

* *

*

Tania descendit du taxi et son cœur s'arrêta de battre brutalement. Ils étaient là. Quatre hommes dans une 404 sans numéro arrêtée juste en face de chez elle. Elle hésita, faillit dire au taxi de repartir, mais

c'était idiot. Ils la rattraperaient facilement. Depuis la mort de Chalo, elle s'attendait à cela à chaque seconde... Elle paya et s'avança vers sa maison comme si elle ne voyait rien. Chaque minute gagnée était une victoire. Elle savait ce qui l'attendait. Mais, Dieu merci, elle n'aurait pas besoin de résister longtemps...

Une des portières de la 404 s'ouvrit sur un homme tout petit coiffé d'un chapeau blanc, qui vint vers elle avec un mauvais sourire. Il souleva son couvre-chef avec une politesse exagérée.

— Señora Tania Popescu ?

Comme s'il ne le savait pas.

— C'est moi, dit Tania.

— Nous voudrions vous poser quelques questions. Si vous voulez venir avec nous...

Elle n'essaya même pas de discuter. La rue s'était vidée. Il fallait qu'ils soient bien pressés pour ne pas attendre le couvre-feu. Avec des gestes d'automate, elle monta à l'arrière de la 404. Entre les deux policiers qui sentaient la sueur et le tabac. La voiture se mit à rouler doucement vers le centre de la ville. Personne ne parlait. Déjà, les passants, la vie extérieure paraissaient irréels à Tania. La voiture descendit Alameda, suivant sagement les embouteillages, puis passa devant une vieille église dans une petite rue qui tournait et s'arrêta devant une sorte d'hôtel particulier décrépis aux volets clos. Galamment, le policier au chapeau aida Tania à sortir de la voiture en souriant. Déjà, elle était glacée d'horreur. Après le couloir, il y eut une pièce pleine d'hommes qui la regardèrent avidement. Ils étaient en bras de chemise, beaucoup avaient des armes à la ceinture, ils plaisantaient... Le policier au chapeau blanc fit signe à Tania de s'asseoir sur une chaise.

— Il y en a seulement pour quelques minutes, dit-il. Nous voudrions savoir où se trouve quelqu'un que vous connaissez bien.

— Qui ? demanda Tania d'une voix blanche.

— Carlos Geranios.

Intérieurement, elle se recroquevilla.

Tout à coup, le policier se rua sur elle en hurlant :

— Tu vas répondre, salope !

Tout se déchaîna d'un coup : on l'attrapa, on la palpa, on la déshabilla. Elle hurlait comme une bête prise d'une panique viscérale. Elle avait eu beau se préparer psychologiquement, elle n'aurait jamais pensé que ce serait ainsi. Les gifles, les coups pleuvaient. Chacun semblait vouloir arracher un morceau de ses vêtements. Elle tomba par terre, on la traîna par les cheveux dans une autre pièce. On la piétina. Puis ils l'installèrent sur une table médicale, les bras entravés par des courroies, les jambes ouvertes. Sous une lumière aveuglante.

Le premier, le policier au chapeau blanc, ôta sa veste, se détacha

du groupe, la prit aux hanches et la viola posément, sans se presser. Tous les autres se succédèrent avec des lazzis, des insultes. Le ventre fouillé, déchiré, Tania aurait voulu hurler, mais elle ne pouvait pas. Aucun son n'arrivait à sortir de sa bouche, les cris restaient en elle. Elle se mit à vomir, on la frappa, on lui jeta un seau d'eau froide. Enfin, on la ramena dans la pièce voisine. Sur la chaise, le policier au chapeau blanc se planta en face d'elle.

— C'était seulement pour te donner une idée de ce qui t'attend si tu ne nous dis pas où est ce cochon de Geranios ? fit-il. Maintenant, on va s'occuper sérieusement de toi !

Tania ferma les yeux. Elle n'avait plus sa montre. Elle se dit qu'il fallait qu'elle tienne encore une heure au moins. Pour avoir une marge de sécurité. Deux, si possible.

— Je ne sais pas, fit-elle.

— Garce ! hurla le policier au chapeau blanc.

Il se rua sur elle, les poings en avant.

CHAPITRE VI

— Mata lo !⁽⁷⁾

La voix de femme excitée parvint à Malko à travers un brouillard ouaté. Il sentait qu'on le relevait, ouvrit les yeux, vit une ampoule nue, des faux cils, des ongles rouges qui menaçaient son visage, un chemisier transparent bien rempli.

Plusieurs hommes se pressaient dans le petit vestibule. L'un d'eux lui assena un coup de poing en plein plexus solaire. Titubant, il fut cueilli à la volée par un autre adversaire qui l'expédia contre le mur d'un coup de coude qui lui fendit l'arcade sourcilière. Aveuglé par le sang, le souffle coupé, la tête bourdonnante, il essaya de parer les coups les plus dangereux. Trois hommes se jetèrent sur lui en même temps, se bousculant pour le frapper, encouragés par la voix aiguë de la fille au chemisier blanc qui désirait de toute évidence le mettre en morceaux. Une douleur atroce au bas-ventre lui arracha un jappement involontaire. Il eut un éblouissement et retomba par terre, essayant de protéger son visage et son ventre. Les trois adversaires se ruèrent aussitôt sur lui. La dernière chose qu'il vit avant de s'évanouir fut les pieds aux ongles soigneusement teintés de la jeune femme qui lui avait ouvert, contemplant le massacre d'un air gourmand. Le bout d'un escarpin s'avança pour le frapper, mais il ne sentit pas le coup.

* *

*

Malko eut d'abord l'impression qu'il se tenait sur un manège de chevaux de bois, tant les murs de la pièce tournaient. Il lui fallut plusieurs secondes pour réaliser qu'il était étendu par terre dans une pièce carrelée, presque sans meubles. Le brouhaha de voix lui faisait mal à la tête. Il n'arrivait pas à ouvrir son œil droit, ce qui le paniqua. Ses mains étaient liées derrière son dos, on lui avait ôté sa veste. Il essaya de se redresser, mais le seul fait de bouger lui arracha un cri de douleur. Il sentait une masse dure à la place de son œil droit : le sang coagulé qui avait coulé de son arcade sourcilière fendue bloquait la paupière. Il parvint à bouger son globe oculaire sous la croûte et cela le rassura un peu, sans lui faire comprendre les raisons de cet accueil d'une brutalité inouïe.

— Le salaud se réveille, dit en espagnol une voix venant d'une pièce voisine.

Aussitôt deux hommes se précipitèrent et le prirent par les aisselles pour le laisser retomber sur une chaise de fer. Ce qui lui arracha un grognement de douleur. Son bas-ventre était horriblement douloureux et il se demanda si on ne lui avait pas causé un dommage

irréversible. Sur une table, il aperçut son pistolet extra-plat posé près d'une mitraillette Beretta et de plusieurs pistolets automatiques. Il y avait aussi quelque chose qui ressemblait à des pains d'explosifs... Il n'eut pas le loisir de se poser beaucoup de questions. Un barbu s'approcha de lui et demanda en anglais :

— Vous vouliez voir Carlos Geranios, n'est-ce pas ? Malko passa la langue sur ses lèvres gonflées de coups.

Oui, dit-il. Mais...

— Je suis Carlos Geranios.

Malko l'examina de son œil valide. Il portait un blue-jean et un chandail. En dépit de ses cheveux longs et de la barbe, il était beau, avec un haut front, des traits réguliers et énergiques. Quatre autres hommes, tous très bruns, l'air farouche, entouraient Malko. Sans compter la fille aux faux cils. Il regarda autour de lui. Il y avait des caisses partout, des boîtes de conserve, des vêtements épars, un gros poste de radio avec une antenne déployée, une machine à ronéotyper et des piles de tracts dans tous les coins.

Carlos Geranios se pencha vers lui et dit d'un ton menaçant.

— Tu as entendu maricon ?(8)

Malko releva la tête.

— Pourquoi m'avoir accueilli de cette façon ? demanda-t-il. Je ne suis pas votre ennemi.

Carlos Geranios se redressa avec un rire se retourna vers les autres.

— Vous entendez ? Il demande pourquoi on l'a un peu bousculé.

— Laisse-moi lui crever les yeux à ce salaud ! cria la fille d'une voix hystérique.

Malko en eut froid dans le dos. Elle pensait vraiment ce qu'elle disait. Carlos Geranios à toute volée le gifla. Si fort qu'il faillit tomber de sa chaise. Le choc fit sauter la croûte de son œil blessé et il eut un éblouissement atrocement douloureux.

— Chanco !(9) Qu'est-ce que tu croyais ? Qu'on allait t'offrir un pisco ! On va bien s'amuser et les copains de Diego Portales ne vont pas te trouver. Tu vas crever lentement, comme tu le mérites. Comme Chalo.

— Chalo ! protesta Malko. Mais il s'est suicidé !

Il crut que Geranios allait encore le frapper.

— Suicide ! siffla le Chilien. Tu sais ce qu'ils lui ont fait ? Ils sont venus à plusieurs. Ils l'ont attaché avec des bas de femmes parce que cela ne laisse pas de traces. Puis ils lui ont fait respirer le gaz jusqu'à ce qu'il crève. Ce n'est pas le premier et tu le sais bien.

Malko était atterré. Il n'eut pas le temps de poser des questions. Un autre barbu le prit à la gorge. Un grand maigre, mais costaud, qui hurla :

— Maricon ! cloaque ! Tu sais ce qu'ils ont fait à mon copain Luis-

Miguel ceux de la Division aéroportée ?

Malko ne savait pas... D'ailleurs, l'autre ne lui laissa pas le temps de répondre. Brûlant de haine, il lui cracha :

— Ils l'ont suspendu au bout d'une corde accrochée à un hélicoptère dans le détroit de Magellan. Là où l'eau est presque de la glace. Ils l'ont laissé des heures, pendant qu'il gelait vivant, qu'il hurlait, qu'il demandait grâce. Et ensuite, ils lui ont arraché les couilles avec des tenailles. Ils l'ont laissé saigner jusqu'à ce qu'il crève ! Tu entends, fumier, jusqu'à ce qu'il crève...

Brusquement, le barbu se pencha et empoigna les parties sexuelles de Malko, les serrant brutalement. Ce dernier poussa un hurlement sous la douleur inhumaine. Geranios, heureusement, écarta son tourmenteur.

— Attends, Miguel, nous devons l'interroger avant !

Miguel lâcha Malko avec un grognement menaçant :

— Tu ne perds rien pour attendre, salaud. Là où on va t'emmener, on aura tout le temps de s'amuser avec toi...

Geranios l'interrompt.

— Va voir si on peut charger la voiture. Si Luis a fini.

Malko en profita pour respirer un peu. Miguel revint aussitôt avec un autre garçon aux mains couvertes de cambouis, l'air soucieux.

— On ne pourra pas partir avant trois heures au moins, fit-il. Il a fallu que je démonte le pont arrière...

Carlos Geranios jura entre ses dents.

— Tu peux pas faire plus vite ?

— Impossible. Tu te rends compte...

C'étaient des Fiat montées au Chili qui tombaient en panne sans arrêt. Pourtant, il avait hâte de quitter cette maison où il se trouvait déjà depuis trop longtemps. Dans la vie clandestine, si on voulait rester en vie, il fallait être très prudent... Il se tourna vers Malko.

— Puisque on a du temps, on va commencer tout de suite, salaud.

La rage rendit à Malko un peu de forces.

— Mais enfin, vous êtes fous ! cria-t-il. Je suis venu vous emmener hors du pays. Pour vous protéger de la D. I. N. A.

Carlos Geranios eut un sourire venimeux.

— Tu veux m'emmener hors du Chili, hein ? fit-il.

— Je suis venu spécialement au Chili pour cela.

Le sourire ironique du Chilien s'accroissait.

— Pourquoi ? La D. I. N. A. n'y arrivait pas.

— Depuis que vous avez fui de l'ambassade, on ne trouvait plus votre trace, dit Malko.

Il tint le coup quelques minutes puis s'évanouit de nouveau.

Quand il reprit connaissance, Carlos Geranios était planté devant Malko.

— Qui t’a envoyé ? demanda-t-il.

— Il faut lui faire payer pour Magali ! cria le plus jeune qui avait des yeux bleus et un nez busqué. Il brandissait un poignard de parachutiste.

Malko commençait à se demander s’il allait sortir vivant de cette maison de fous. L’atmosphère de haine palpable avait de quoi faire perdre son sang-froid à n’importe qui. S’il ne faisait pas quelque chose rapidement, il allait être tué, sans même avoir eu le temps de s’expliquer. Les cinq hommes tournaient autour de sa chaise comme des mouches agressives.

— Écoutez, plaida-t-il, je ne suis pas ce que vous croyez. Si vous en doutez, contactez John Villavera, il vous confirmera ce que je fais ici. Et les instructions qu’il m’a données.

Carlos Geranios secoua la tête avec agacement.

— Tu nous prends vraiment pour des débiles, gringo.

Dans la pièce voisine, il entendit soudain un bruit de robinets coulant à pleine force. Malko n’osa pas penser à ce qui l’attendait. Carlos Geranios avait un colt 45 passé dans la ceinture. Il se planta devant Malko.

— Déjà, hier, j’avais donné l’ordre qu’on te tue. On t’a raté. Puisque tu es ici, au moins, tu vas nous apprendre certaines choses. Ensuite, on te liquidera comme tu le mérites.

* *

*

La tête ballottée de droite à gauche, au rythme des coups, Tania essayait de ne pas devenir folle.

Une seule idée la mobilisait : NE RIEN DIRE. Les mots glissaient sur elle, les policiers criaient tous ensemble, l’injuriaient.

— Putain, salope de communiste, tu vas parler.

L’homme au chapeau blanc lui hurlait en plein visage, haineux, déchaîné, les manches retroussées.

Puis cela recommença. De plus en plus atroce. Tania comprit qu’elle était à bout de résistance. Ça n’avait plus d’importance maintenant, ils trouveraient une maison vide. Bien sûr, ensuite, ils recommenceraient. Mais, entre-temps, elle pourrait reprendre des forces, peut-être parvenir à se suicider.

Dès qu’il y eut une accalmie, elle murmura :

— Il m’a dit. Ils sont...

— Où ? Où ? crièrent-ils tous ensemble.

* *

*

— Mais enfin, protesta violemment Malko, vous êtes fou de vouloir me tuer.

Carlos Geranios le fixa comme s’il avait dit une obscénité.

— Dis-moi, gringo, tes amis de la D. I. N. A. t'ont-ils dit que les miristes étaient des imbéciles ?

Le rebelle aux yeux bleus passa la tête par la porte et cria avec une joie féroce :

— Le bain du « maricon » est prêt. Aussitôt, Carlos Geranios et un autre miriste saisirent Malko par ses bras entravés et l'entraînèrent en dépit de sa résistance. Il eut le temps d'apercevoir une petite salle de bains avec une baignoire sabot, la fille au chemisier blanc, les mains sur les hanches, et la surface de l'eau savonneuse. De toutes ses forces, il s'arc-bouta au plancher. En vain.

— Vamos por el scaphandria !⁽¹⁰⁾ cria la fille.

Quand le ventre de Malko arriva à la hauteur du rebord de la baignoire, les deux hommes poussèrent violemment sur ses épaules pour le faire basculer en avant. Il eut la présence d'esprit de fermer la bouche et de retenir son souffle au moment où son visage atteignait la surface de l'eau.

Elle était glacée. Il eut l'impression qu'on l'enfermait dans un bloc de glace. Il plongea la tête la première et le sommet de son crâne heurta le fond de la baignoire. Le choc se répercuta douloureusement dans son cerveau. Quatre bras le maintenaient au fond de l'eau. Les secondes passaient. Il laissa échapper quelques bulles pour soulager la pression dans ses poumons. Puis encore d'autres. La douleur devenait intenable. Une veine battait follement dans sa tempe. D'un seul coup, n'en pouvant plus, il lâcha presque tout l'air sans arriver à refermer sa bouche.

Le liquide savonneux s'engouffra dans sa gorge, le brûlant, l'asphyxiant. Il eut un spasme terrible pour tenter de se dégager, ne réussit qu'à avaler un peu plus d'eau...

Puis, pendant un temps qui lui sembla infiniment long, il sentit l'eau envahir ses poumons, il se dit qu'il allait mourir sans même savoir pourquoi on le tuait. Il ne se souvint plus quand il avait perdu vraiment connaissance... Il était penché sur un lavabo et il vomissait à grands spasmes des gorgées d'eau savonneuse. Incapable de parler. Les yeux rouges, haletant, la poitrine en feu. Derrière lui, les deux hommes le tenaient solidement tout en l'injuriant. Il les voyait à peine. Le sang avait recommencé à couler de son arcade sourcilière, l'aveuglant. Son cœur cognait dans sa poitrine à 120 pulsations minutes. La fille aux longs cils lui tendit une tasse émaillée. Il but, recracha avec un hoquet.

C'était du café salé !

Elle eut une grimace haineuse, lui jetant le contenu de la tasse au visage.

— Les salauds ont fait cela à ma sœur, dit-elle. Toute la nuit. Jusqu'à ce qu'elle accepte de les sucer tous...

On l'entraîna de nouveau vers la baignoire. Carlos Geranios l'observait, les mains sur les hanches. Goguenard.

— Tu as encore envie de jouer au scaphandrier ! Gringo...

— Vous êtes fou ! dit Malko, je ne sais rien de ce que vous me demandez. Je vous en prie, appelez John Villavera.

— Qui t'a fait venir ici ?

— Mais c'est Chalo Goulart, dit Malko avec désespoir.

Carlos secoua la tête, agacé.

— menteur. Qui t'a dit d'aller voir Chalo ? Attends. Tu vas parler.

Malko fut de nouveau précipité dans l'eau savonneuse. Cette fois, il ne commit pas l'erreur de retenir son souffle jusqu'au bout. Autant en finir tout de suite. Il avait compris que ses bourreaux voulaient vraiment le faire parler. Ils ne le tueraient qu'ensuite. Il fallait donc gagner du temps.

Bien qu'il ne voie pas ce qu'il pouvait espérer.

Qui allait venir le chercher au fond de cette maison tranquille ? Seule Tania savait où il se trouvait. Ce n'est pas elle qui l'aiderait. John Villavera ignorait où il se trouvait et même sa visite à Tania. Quant à Oliveira, elle avait dû l'attendre en vain.

De nouveau tout explosa dans ses poumons et il perdit connaissance. On le sortit de la baignoire pour le traîner devant le lavabo et la même comédie recommença.

Pendant que Malko s'ébrouait, crachait, à demi inconscient, le miriste aux yeux bleus se glissa contre lui et lui saisit les parties sexuelles. Serrant de toutes ses forces.

Il ricana :

— Tu tienes muy chico gringo !⁽¹¹⁾

Malko fut presque soulagé d'être précipité à nouveau dans la baignoire d'eau savonneuse.

La litanie de l'horreur se continua. Plongée, étouffement, dégorgeement, coups, menaces, interrogatoires, vomissements. Il avait totalement perdu la notion du temps. Ses bourreaux se relayaient, la plupart du temps encouragés par la fille au chemisier blanc qui contemplait goulûment la torture. Malko se demandait combien de temps son cœur allait tenir. Déjà, ses dernières syncopes étaient beaucoup plus longues. Le sang de sa blessure avait teinté l'eau de la baignoire. Il arrivait encore à penser clairement, par intermittence, mais pouvait à peine parler. Et encore moins répondre aux questions de Carlos Geranios.

On le lâcha et il tomba sur le carrelage trempé. Le contact frais lui fit presque du bien. Il demeura là, grelottant de tous ses membres, la joue contre le sol, se demandant ce qu'on allait encore lui faire.

Luis, le mécano, fit irruption et cria :

— La voiture est prête.

— On mange quelque chose rapidement, fit Geranios, et on y va.

La fille s'approcha de Malko et lui envoya un coup de pied dans le bas-ventre.

Heureusement, la pointe de sa chaussure glissa et heurta seulement l'intérieur de sa cuisse. Déçue de ne pas l'entendre hurler, elle s'accroupit près de Malko. Elle se pencha à son oreille et murmura ce qu'elle lui ferait par la suite.

Il était trop épuisé pour réagir. Ce n'était qu'un répit. Ils le tortureraient jusqu'à ce qu'il meure ou qu'il parle. Et comme il n'avait rien à dire... Maintenant, le froid le faisait claquer des dents et trembler nerveusement.

Ils s'étaient attablés dans la pièce voisine, surveillant Malko par la porte ouverte. Ils n'avaient même pas pris la peine de l'attacher, mais tous avaient des armes à portée de main.

Il les écouta manger, discuter entre eux, à voix basse, comme si Malko n'avait pas été là. Ils parlaient sans se gêner, comme s'il était déjà mort. Leur acharnement était incompréhensible. Vaguement, il saisit le nom de Tania sans comprendre ce qu'ils disaient d'elle.

Un coup de sonnette bref stoppa la conversation. Malko eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre. Cela ne pouvait être qu'une bonne chose. Il se raidit, prêt à tout.

Carlos Geranios avait bondi silencieusement de sa chaise et arraché son colt de sa ceinture.

Enfonçant le canon dans le cou de Malko, il le força à se lever, lui détacha rapidement les mains.

— C'est toi, qui vas aller ouvrir, gringo, souffla-t-il. Si tu dis un mot, je te vide mon chargeur dans le dos.

Le canon du colt dans le dos, Malko traversa le living, aboutit dans la petite entrée. Il s'arrêta en face de la porte qui donnait sur la rue. Aucun bruit ne filtrait au travers. Le blond au nez busqué apparut derrière lui, une mitraillette au creux du coude.

— Ça doit être Tania, chuchota-t-il à Carlos Geranios.

Dans le dos de Malko, l'arme se fit plus pressante.

— Ouvre, gringo.

Le ton de Carlos Geranios était sans réplique. Malko s'avança, mit la main sur le bouton de la porte. Au moment où il commençait à le tourner, il entendit, de l'autre côté du battant, un bruit métallique.

Instinctivement, il se rejeta le long du mur. Bien lui en prit. Une série de détonations claquèrent à l'extérieur. Le bois de la porte se troua soudain sous le choc de multiples impacts. Derrière Malko, le blond poussa un cri. Le colt 45 tonna.

Une fraction de seconde plus tard, la porte vola en éclats sous un choc violent. Malko eut le temps d'apercevoir des uniformes, les flammes jaunes d'armes automatiques avant de plonger à plat ventre.

Le jeune blond qui avait glissé le long de la cloison, une balle dans les reins, riposta en vidant le chargeur de sa mitraillette sur les uniformes qui se ruaient dans le vestibule. Deux s'effondrèrent, mais le feu violent de plusieurs armes automatiques coupa pratiquement le blond en deux. À l'extérieur aussi on tirait. Malko entendit des balles ricocher sur la porte de fer à côté de la maison, des appels.

La voix de Carlos Geranios cria quelque chose derrière lui. Allongé contre le mur, il faisait le mort. Les appels, les coups de feu, tout indiquait que la maison était cernée, par la D. I. N. A. ou l'armée. Le vestibule demeura vide pendant quelques secondes, puis, du coin de l'œil, Malko aperçut une meute de civils qui se ruaient à l'intérieur, tirant au jugé, criblant les murs. Plusieurs balles le frôlèrent, s'enfonçant dans le mur, faisant tomber du plâtre sur lui. Secoué par les projectiles, le cadavre du blond bascula sur le côté. Heureusement, Malko était allongé à côté de la porte et ceux qui entraient ne le voyaient pas tout de suite. Mais dès que la pièce fut pleine, on s'aperçut de sa présence.

Avec un cri féroce, un des « carabineros » se précipita et tira une rafale de Beretta à dix centimètres de sa tête. Les balles firent éclater le mur et les détonations l'assourdirent. Il cria pour expliquer qui il était, mais personne ne l'écouta. Deux civils se ruèrent sur lui, pistolet au poing, le frappèrent en l'injuriant. Comme il se débattait, l'un d'eux se laissa tomber à califourchon sur son dos et se mit à lui marteler le crâne à coups de crosse de pistolet.

— Achève ce salaud de communiste ! hurla son compagnon.

Un coup plus violent ébranla le crâne de Malko. Il se dit qu'il allait être tué sur place. Cette fois par la D. I. N. A. Tout à coup, un civil minuscule, un colt aussi grand que lui au poing, surgit, coiffé d'un curieux chapeau blanc. Il vit Malko le visage couvert de sang et l'homme qui le frappait.

— Arrête, Diego ! hurla-t-il, il faut qu'il parle.

Il se précipita et arracha l'homme qui frappait Malko. Ce dernier essaya de parler, mais du sang pénétra dans sa trachée-artère et il eut une violente quinte de toux. Au même moment, la fusillade reprit à l'arrière de la maison. Il sentit vaguement qu'on le traînait, dit « Je suis américain », mais réalisa que les mots n'avaient jamais franchi sa bouche...

* *

*

Le barbu vidait chargeur sur chargeur, accroupi à l'angle de la porte de la cuisine, pour tenter de contenir les assaillants, massés dans le salon. La fille qui avait perdu un de ses faux cils était déjà au volant de la Fiat 126 garée dans la petite cour. Le moteur ronflait. Par les trous de la porte de fer, on apercevait les véhicules de la police et les

projecteurs. Les policiers prenaient leur temps, certains que personne ne pourrait s'échapper.

Carlos Geranios, les traits crispés, les lèvres rentrées, serrait contre lui quelque chose qui ressemblait à un pistolet lance-fusées un M. 79. Une arme qui lançait des grenades détruisant tout dans un rayon de dix mètres... Décidé à ne pas se laisser prendre vivant.

— Luis, cria-t-il, ouvre la grille !

— Mais, ils vont nous tuer ! protesta le barbu.

Heureusement, l'obscurité les protégeait. La police ne savait pas combien ils étaient.

— Vas-y, Luis, répéta Geranios.

Luis abandonna la cuisine après une dernière rafale, bondit jusqu'à la grille et rabattit vers l'intérieur un des battants. Plusieurs silhouettes s'écartèrent précipitamment, Carlos Geranios, tapi dans l'ombre, épaula son M. 79. La grenade partit avec une explosion sèche. Il y eut une lueur éblouissante dans la rue, une explosion sourde et tout ce qui vivait devant la grille se volatilisa.

Carlos Geranios se retourna vers la voiture.

— Vamos !⁽¹²⁾ Isabella-Margarita.

La Fiat fit un bond en avant. Une grêle de balles jaillit du côté de la maison, pointillant le capot, brisant les phares. La jeune femme stoppa brutalement. Aussitôt, Luis se faufila le long de la Fiat, collé au mur. Il surgit face aux policiers en position le long du mur extérieur de la maison. Tous tirèrent en même temps. La mitraillette de Luis déchiqueta les trois hommes groupés comme une cible de foire. Un morceau de cervelle s'aplatit contre une fenêtre. Ils eurent le temps de riposter et Luis s'effondra en arrière, les bras en croix sur le capot de la Fiat.

Carlos Geranios se jeta dans la voiture qui fit un bond en avant. Le corps de Luis fut balayé, tomba par terre, une rafale jaillit derrière eux, pulvérisant la lunette arrière, pointillant le coffre. Isabella-Margarita évita un fourgon Chevrolet stoppé en travers de la calle Santa Fé, vit soudain l'obscurité devant elle. Il n'y avait plus de barrage ! Elle tourna aussitôt à gauche, filant vers le sud, zigzaguant. Les deux pneus arrière étaient crevés.

Geranios pleurait silencieusement, la tête dans ses mains.

— Luis, murmura-t-il, Miguel, ils vont les torturer.

— Ils sont morts, dit Isabella-Margarita. J'espère que l'autre cloaque est mort aussi.

— Tais-toi, salaud !

Malko venait de protester en anglais, essayant de se relever. Un carabinier lui expédia aussitôt un coup de crosse dans les reins. Il était allongé sur le ventre, les mains menottées derrière le dos, à même le plancher de l'ambulance qui roulait à toute vitesse dans les rues désertées par le couvre-feu, précédée et suivie de plusieurs voitures de police. À côté de lui, il y avait le cadavre de Luis, les yeux fixes, la tête éclatée baignant dans une mare de sang. L'autre ambulance emmenait cinq blessés de la police, une autre encore d'autres morts, miristes et policiers. Cela avait été un vrai massacre.

Il n'y avait qu'un survivant parmi les assiégés Malko. Sa tête lui faisait un mal horrible, des élancements fulgurants, il saignait. De temps en temps, les carabineros lui envoyaient des coups de pied pour s'assurer qu'il était encore vivant ou lui promettaient aimablement de le sodomiser à coups de baïonnette...

L'ambulance stoppa. Les carabineros sautèrent à terre et tirèrent Malko dehors. Comme il ne tenait pas debout, ils le rouèrent de coups de crosse pour lui faire franchir les trois mètres qui le séparaient d'une petite porte. Il eut le temps d'apercevoir une rue étroite, un bâtiment de pierres noires, aux fenêtres occultées, et on le fit entrer dans un couloir sale, où il s'effondra sur un banc. À cause de son œil blessé, il y voyait à peine.

Un civil vint vers lui et, sans préavis, le frappa sur son arcade sourcilière fendue. Malko poussa un hurlement, eut la force de crier en espagnol :

— Je suis américain !

— Tu es un cochon de communiste ! ricana le policier. Mais ici, à la Casa de los carinios(13), tu vas changer d'idées...

Il comprit instantanément qu'il avait fait une gaffe, il aurait dû continuer à parler anglais. Cela lui donnait une meilleure chance. Deux carabineros vinrent l'empoigner et le poussèrent le long du couloir. Il aperçut, par une porte ouverte, un petit bureau avec une femme en larmes assise sur un tabouret, les mains attachées avec des menottes derrière le dos, encadrée de deux civils armés de nerfs de bœuf. Un troisième, l'air las, en manches de chemise, tapait sur une machine à écrire.

Des cris montèrent d'une autre pièce, accompagnés du bruit mat des coups. On le poussa dans une cellule nue, aux fenêtres fermées, qui sentait le moisi et la sueur. Il n'y resta que cinq minutes. Pas même le temps de récupérer. Deux civils surgirent, le tirèrent dehors

en le bourrant de coups et en l'injuriant, le jetèrent dans un escalier. On ouvrit une porte étroite qui débouchait dans un couloir souterrain éclairé par une ampoule nue. D'abord, il ne vit qu'un magma de corps des deux sexes serrés, debout, comme des sardines dans une pièce de trois mètres sur quatre environ. Des visages gonflés de coups se tournèrent vers lui. Un des civils glapit :

— Poussez-vous, huevos(14), vous avez un nouveau copain.

C'étaient des paysans, menottes aux mains, enchaînés les uns aux autres par une longue corde. Un garçon à lunettes, au premier rang, esquissa un geste de défense devant les menaces des civils. Ses lunettes tombèrent. Il tenta de les ramasser. Un des civils se précipita, lui martela le visage à coups de poing et, d'un coup de pied, brisa les lunettes par terre. Le garçon se mit à pleurer. Ses compagnons regardaient la scène, dans un silence suffoquant.

— Reculez, cochons ! cria un des civils.

Il y eut une faible ondulation dans les corps entassés. Malko calcula qu'il devait y avoir vingt personnes dans ces douze mètres carrés. Des femmes, même, dont il apercevait les longs cheveux.

La porte claqua aussitôt sur lui et il crut périr asphyxié. Ceux de derrière se détendaient brutalement. Laminé entre le battant et les corps sentant la sueur, le sang caillé, l'urine, il faillit se trouver mal. Son corps meurtri lui faisait affreusement mal, le sang s'était remis à couler sur son visage. Un vieil homme qui se trouvait comprimé contre lui, pas racé, have, demanda :

— Ils viennent de t'arrêter ?

Malko répondit en espagnol.

— Oui, il y a une heure, à peine.

L'autre soupira.

— C'est très dur ici. On ne peut même pas se coucher. Pour pisser, il faut faire debout comme les animaux. Ils ne nous laissent pas sortir. Ils nous jettent des galettes et un peu d'eau une fois par jour. Et puis, il y a le nain...

— Quel nain ? demanda Malko.

Près de lui, l'adolescent aux lunettes brisées sanglotait silencieusement, le visage ensanglanté.

— Tu verras bien assez tôt, fit le vieux. S'ils t'appellent, c'est pour lui. C'est un démon. On dit qu'il était des nôtres et qu'il se rachète.

— Depuis combien de temps êtes-vous là ? demanda Malko.

Le vieux compta lentement sur ses doigts.

— Onze jours !

— Onze jours ! Malko se demanda combien de temps il allait rester dans cette cave horrible. Il avait déjà des crampes. Il mourait de soif, à cause de l'eau savonneuse, sa tête était broyée dans un étau, tous ses muscles étaient douloureux. Il pensa à Carlos Geranios. Sa mission

était terminée. Le miriste était mort. Ainsi que la belle fille au chemisier blanc. Il ne comprenait toujours pas comment la D. I. N. A. avait fait irruption si vite. Certain de ne pas avoir été suivi avec Tania. La porte s'ouvrit si brutalement qu'il faillit tomber à l'extérieur, du fait de la décompression. Deux carabinieri examinaient le magma humain. L'un d'eux pointa le doigt vers Malko.

— Le voilà, ce salaud de communiste américain.

Il le tira brutalement à l'extérieur, de façon à ce que les menottes s'enfoncent dans la chair de ses poignets. Malgré la douleur Malko fut soulagé. Il allait pouvoir s'expliquer, se faire connaître, échapper à cet enfer.

L'autre carabinier claqua la porte et la verrouilla, puis rejoignit Malko.

— On va te fusiller, salaud !

De nouveau, ce fut le petit escalier. Dans le couloir du rez-de-chaussée, il y avait encore une civière avec un mort. Et un groupe sanglant juste ramassé. Les hommes ne disaient rien, les yeux morts, assommés, ahuris. Un officier passa, avec des bottes rutilantes. Les deux carabinieri poussèrent Malko dans une pièce nue et sale.

— Déshabille-toi, cochon, ordonna l'un des deux.

Comme Malko n'obéissait pas assez vite, il reçut un coup de crosse en plein tibia ! Alors, le plus lentement possible, il ôta tous ses vêtements, ne gardant que son slip. Le carabiniero pointa le canon de sa mitraillette sur son ventre.

— Alors, tu ne veux pas montrer tes couilles de communiste ? Dépêche-toi, sinon je te les fais rentrer dans le ventre à coups de pompe.

Devant un tel langage, il n'y avait qu'à s'incliner. Ce que Malko fit. Le scénario était bien ajusté pour décontenancer le prisonnier, lui faire perdre toute dignité. Un des carabiniers détacha les menottes de Malko, le tira brutalement vers un radiateur et entrava les poignets autour d'un tuyau, de façon à ce qu'il ne puisse même pas s'asseoir par terre. Avant de sortir, il lui jeta.

— C'est ta dernière nuit, cochon ! Mais avant on va te donner le traitement spécial...

La porte claqua. Malko resta seul, essayant de récupérer un peu. Pourquoi l'avait-on arraché à la cellule commune ? Cela ne présageait rien de bon... Tout à coup un vacarme effroyable lui parvint à travers la cloison. On torturait un homme qui hurlait. Les vociférations des tortionnaires se mêlaient aux cris du torturé, sans éveiller d'écho dans ce monde sourd et aveugle glacé par la peur. Malko réalisa que cette petite maison noire, bien qu'au cœur de Santiago, était dans une autre dimension. Il eut peur brusquement. C'était une machine aveugle à broyer les êtres humains. La rage l'étouffait autant que la douleur. Il

se remémora le visage doux et les propos lénifiants du colonel O'Higgins. La D. I. N. A., si douce et si gentille. Si correcte. Il essaya de trouver la position la moins inconfortable possible. Finalement, il dut se mettre à genoux. C'était ce qui tirait le moins sur ses poignets. Il entendait des gens passer dans le couloir, s'interpeller, parfois un rire ou au contraire un gémissement. Dans la pièce voisine, les cris avaient cessé.

Sa fatigue était si forte qu'il finit par s'assoupir à moitié. Il sursauta quand la porte s'ouvrit. Le nain trapu au chapeau blanc qu'il avait aperçu lors de l'assaut de la maison de la calle Santa Fé l'observait en balançant un nerf de bœuf dans la main droite. Son costume noir le boudinait d'une façon ridicule. Il s'approcha de Malko, demanda en espagnol :

— Alors, tu as été bien traité jusqu'ici ?

Malko réussit à ne pas lui cracher au visage. En anglais il répondit de la voix la plus calme possible.

— Vous savez très bien de quelle façon on m'a traité. Je suis un citoyen américain en mission officielle dans votre pays. J'ai été arrêté par erreur et je vous prie de me faire relâcher immédiatement. Prévenez le colonel Federico O'Higgins. Il me connaît.

Au fur et à mesure qu'il parlait, les yeux du nain se rétrécissaient. Finalement, il sourit, montrant des dents gâtées.

— Bien sûr que tu es américain, huevo ! Mais nous en avons arrêté plusieurs des comme toi, déjà. Et tu sais où ils sont ?

Il se pencha et dit d'un ton confidentiel : « On leur a offert une balade en hélicoptère. Sans billet de retour ».

— Je ne suis pas communiste, dit Malko et j'ai été arrêté par erreur.

Avec un mauvais sourire le nain tapota la jambe de son pantalon avec le nerf de bœuf.

Puis, brusquement, il se pencha, saisit les cheveux blonds de Malko à pleine main et tira de toutes ses forces, le forçant à lever le visage vers lui.

— Où est ce cochon de Carlos Geranios ?

La stupéfaction fit oublier sa douleur à Malko. Ainsi Geranios avait échappé !

— Je n'en sais rien, dit-il. Je veux voir le colonel Federico O'Higgins.

L'autre le lâcha aussi soudainement qu'il l'avait pris, fit claquer sa langue et dit d'un ton conciliant :

— Écoute, tu as l'air d'un communiste intelligent. Tu n'es pas comme ces jeunes connards qui, dès qu'on les relâche, vont hurler partout qu'on est des sauvages, qu'on leur a fait des trucs horribles. (Il se rapprocha de Malko, véhément.) Et pourquoi ? Hein ? Pour une

trempe, quelques dents, une couille à la rigueur. (Il leva l'index.) Jamais deux... On n'est pas des brutes. Je suis sûr qu'on peut s'entendre tous les deux. Tu comprends, je suis fatigué, moi, ça m'ennuie de te taper dessus. Il faudrait mieux qu'on fume une cigarette ensemble, non ?

Comme Malko, partagé entre le dégoût et une sorte d'hilarité nerveuse ne répondait pas, le policier soupira.

— Décidément, vous êtes tous les mêmes. On veut être chouette avec vous et ça ne sert à rien.

Il alla chercher dans un coin un nerf de bœuf et méthodiquement commença à frapper Malko. Ce dernier crut qu'il allait craquer durant les premiers coups. Il avait l'impression que ses chairs se décollaient. Les coups pleuvaient sur les fesses, les reins, le visage, les bras. La mâchoire serrée, le policier cherchait les endroits sensibles. Malko essaya de se refermer sur lui-même pour échapper à la douleur, à l'humiliation, pour tenir tête à l'homme qui le torturait. Il le haït, il le méprisait, oubliant les coups. Au bout de quelques minutes, sa haine était si forte que la douleur n'avait presque plus prise sur lui. Si peu, qu'il se dit que l'autre pourrait le tuer sans le faire plier...

Le policier s'arrêta brusquement essoufflé. Il posa le nerf de bœuf et examina Malko en soufflant.

— Tu es un dur, hein ? fit-il. C'est à Cuba qu'ils t'ont formé ? Tiens, avant de continuer sérieusement, je vais te montrer quelque chose qui va peut-être te faire parler, avant qu'il soit trop tard pour toi...

Il sortit de la cellule, laissant Malko seul. Dix minutes plus tard, il réapparut suivi de deux carabineros aux visages indifférents, gris de fatigue, qui entrèrent portant une civière où un corps était dissimulé sous un drap couvert de sang. Ils posèrent la civière à terre et ressortirent, sans un regard pour Malko. Celui-ci se demanda quelle nouvelle horreur il allait affronter. Le nain au chapeau blanc se pencha et tira lentement le drap, découvrant le corps nu d'une femme.

— Regarde ton amie, fit Juan Planas d'un ton bonhomme.

Malko se força à baisser les yeux. D'abord, il crut que le policier bluffait. Puis un déclic se fit dans sa tête et l'horreur le submergea. La pauvre chose torturée qui reposait sur la civière, c'était Tania.

Ou plutôt ce qui avait été Tania.

La jeune femme avait été littéralement massacrée. Son corps était semé de petites blessures rondes et purulentes, là où l'on avait brûlée. Sa main droite n'était plus qu'une bouillie sanguinolente, aux os et à la chair broyée, comme si on l'avait écrasée à coups de marteau. Son visage était méconnaissable, boursoufflé d'ecchymoses. Plusieurs dents manquaient. Elle était nue, attachée à la civière par des courroies de cuir. Malko vit ses seins lourds et un peu tombant se soulever lentement. La tête sur le côté, les yeux fermés, elle respirait

faiblement. Son bas-ventre n'était plus qu'une plaie. Le goulot brisé d'une bouteille de soda émergeait entre ses cuisses, maculées de sang. Témoin de ce qu'elle avait dû endurer.

Le nain secoua la tête ; avec une commisération affectée, il expliqua :

— Tu vois, elle a parlé, mais trop tard, on s'était un peu énervé avant, c'est idiot, hein ?

Malko ne répondit pas, submergé de dégoût. Le nain secoua Tania par l'épaule. Elle ouvrit les yeux avec un gémissement. Ses paupières étaient si gonflées qu'on ne voyait qu'un trait. Pourtant Malko aperçut distinctement l'éclair de stupéfaction lorsqu'elle vit son visage ensanglanté et son corps marbré de coups. Le nain saisit aussi son changement d'expression.

— Ça lui fait plaisir de te revoir, remarqua-t-il du même ton bonhomme.

— J'ai vu cette femme une fois dans ma vie, dit Malko. Ce que vous lui avez fait est ignoble.

Le nain secoua la tête.

— C'est une femme très dangereuse. Une bonne amie du señor Allende et de ce cochon de Fidel Castro...

Il prit l'air malin.

— Elle est très intelligente, tu sais. Jusqu'ici, elle était protégée, on ne pouvait pas y toucher. Parce qu'elle se faisait baiser par une « momia ». Un ami personnel de Son Excellence le général Pinochet. (*Il soupira.*) Et puis la « momia » est morte. Alors, j'ai pu bavarder avec la señora Tania. C'est grâce à elle que tu es ici. Mais elle sait encore beaucoup de choses. Où est Carlos Geranios maintenant, par exemple... Mais elle n'a pas encore voulu nous le dire. Alors, il faut qu'un de vous deux se décide...

Tania avait refermé les yeux. Malko était au bord de la nausée. Comment avait-elle échoué là ? Est-ce que son arrestation avait un lien avec sa visite à « Chalo » Goulart. Le nain vint se planter devant lui.

— Maintenant, dis-moi où se trouve Carlos Geranios.

— Je n'en sais rien, dit Malko. Je vous répète que je travaille pour le gouvernement américain et que mon ambassade doit déjà être en train de me rechercher...

Juan Planas secoua la tête.

— Les Américains sont mes amis... (Il écarta sa veste, découvrant un colt « Python » accroché à sa ceinture, dans un holster de cuir.) C'est eux qui m'ont donné ça. Pour que je puisse tuer beaucoup de communistes. (*Il soupira.*) Puisque tu ne veux pas parler, je vais demander à ton amie Tania. Le nain se pencha et prit sur la civière une énorme seringue, du modèle utilisé pour faire des piqûres aux

chevaux. Malko se demanda quelle atrocité il allait encore commettre.

Menotté comme il l'était, il était totalement impuissant.

Juan Planas ramena lentement le piston en arrière, fit basculer son chapeau blanc et s'accroupit près de la civière, la seringue à la main.

— Il y a des filles qui paieraient pour qu'on leur arrange la poitrine, fit-il avec jovialité.

De la main gauche, il prit entre deux doigts l'extrémité du sein gauche en le tirant vers le haut pour tendre la peau puis, d'un geste précis, il enfonça la seringue à la base du sein, horizontalement, le long des côtes. De trois bons centimètres. Malko en eut la chair de poule et hurla :

— Salaud !

Tania ouvrit les yeux, poussa un jappement aigu. Lentement Juan Planas commença à appuyer sur le piston de la seringue, introduisant de l'air entre la cage thoracique et la chair du sein. Devant les yeux horrifiés de Malko, le sein se mit à augmenter de volume. D'abord Tania gémit, puis un hurlement strident sortit de ses lèvres, se transforma en un cri inhumain, abominable. Le corps tendu en arc de cercle, elle essayait d'échapper à la douleur atroce qui lui déchirait la poitrine. La pression de l'air décollait le derme. Le sein gauche était maintenant presque le double du droit, et la seringue était à fond. Le nain la retira d'un coup sec et contempla son œuvre d'un air satisfait.

Puis il prit le sein à pleine main et se pencha contre le visage de Tania tout en serrant les doigts.

— Tu vas le dire, maintenant, où est ce cochon !

Malko crut que les murs de la cellule allaient s'écrouler tant le hurlement de Tania fut violent. Il cria à son tour une bordée d'imprécations et d'injures. Le visage de Juan Planas était impassible. Ses doigts étaient toujours serrés autour du sein distendu. La bouche grande ouverte, les yeux révulsés, Tania râlait.

Le policier la lâcha et tourna vers Malko ses petits yeux injectés de sang.

— C'est dur, ces communistes, hein ?

Il fit le tour de la civière, tira lentement le piston de la seringue, la remplissant à nouveau d'air, s'accroupit et froidement, l'enfonça dans le sein droit. Cette fois, il appuya sur le piston beaucoup plus brutalement. La douleur dut être tellement atroce que Tania parvint à arracher une des courroies de cuir qui la maintenaient. Son bras se rabattit sur le visage de son bourreau, faisant tomber le chapeau blanc. Juan Plana tomba sur ses fesses, lâcha la seringue encore plantée dans le sein avec un juron, il se redressa aussitôt, acheva d'un violent coup de piston de vider la seringue, et l'arracha de Tania.

Il respirait lourdement. Se redressant, il posa le pied droit sur la poitrine artificiellement gonflée et appuya en tournant.

Le cri de sa victime s'étrangla, mourut en un hoquet. Elle râla, puis se détendit, évanouie. Le policier jura, se baissa, recommença à malaxer de ses doigts courts les seins monstrueusement distendus. Sans résultat. Tania était inconsciente. Les yeux dorés de Malko étaient devenus complètement verts. Il n'avait plus qu'une idée : étrangler de ses mains Juan Planas. Celui-ci se releva, furieux.

— Elle parlera une autre fois. Toi, tu vas parler.

Tania était immobile. Les seins pointant vers le plafond, bleuâtres comme une terrifiante sculpture surréaliste.

Juan Planas ramassa son chapeau blanc, le remit et s'approcha lentement de Malko. Ses petits yeux noirs avaient une intensité incroyable.

— Je suis fatigué, dit-il. Mais je crois que je vais bien m'amuser avec toi.

Il alla vers la porte, l'ouvrit et appela : sans résultat. Maugréant, il s'avança dans le couloir. Malko entendit ses pas décroître. Aussitôt, il appela à voix basse :

— Tania !

Les yeux de la Roumaine s'entrouvrirent. Elle tourna la tête vers Malko. Ses lèvres bougèrent. Il dut faire un effort pour comprendre ce qu'elle murmurait :

— Pardon..., je ne savais pas. Si vous sortez, dites-leur j'ai tenu longtemps. Julia à Viña Del Mar. Le restaurant le Perroquet...

Impossible de savoir si elle était totalement consciente ou si elle délirait :

Il y eut des pas dans le couloir. Le policier au chapeau blanc revenait avec des carabineros. Tania referma les yeux. Indifférents, ils emportèrent la civière. Juan Planas secoua la tête.

— Le malheur avec vous, fit-il, c'est que vous n'êtes pas intelligent. (*Il rit.*) En ce moment, votre ami Carlos est en train de baiser avec son Isabella-Margarita... Grâce à toi. Regarde où tu es, toi. Si tu continues, tu ne baiseras plus jamais... (*Il se rapprocha.*) Écoute, en cinq minutes ça peut être fini. Tu nous accompagnes et toi, tu es libre.

Il ajouta sur le ton de la confidence :

Tiens, tu as du courage, j'aime ça. En plus, je te la laisse, la fille. Tu pourras en faire ce que tu voudras... Elle doit bien baiser, tu sais...

Malko prit son souffle et accomplit un geste qu'il n'avait jamais fait de sa vie. Il cracha en plein visage du policier.

À son immense surprise, celui-ci ne se rua pas sur lui. Il se contenta de tirer un mouchoir de sa poche et de s'essuyer le visage, les mâchoires crispées. Mais sa voix était glaciale lorsqu'il dit :

— Quand j'en aurai fini avec toi, je te ferai envoyer à *Valdivia*, au Deuxième Chasseurs, ils ont un truc très bien pour les communistes qui ne veulent pas comprendre. (*Il se tut un instant pour donner plus de*

poids à ses paroles.) Des condors dans une cage. Ils t'attachent dedans et ils les laissent te bouffer. Ça prend quelques jours. Et tu sais par quoi ils commencent ? Les yeux et les couilles...

Malko avait beau se dire que tout cela était un cauchemar, il savait que c'était vrai, que dans cette quatrième dimension de l'horreur tout pouvait lui arriver. Qu'il était dans un autre monde.

De nouveau, les carabinieros revinrent. On le détacha, on l'entraîna dans le couloir. Il n'alla pas loin. Les carabinieros le poussèrent dans une pièce semblable à celle qu'il venait de quitter. À cette différence près qu'un homme était pendu par les pieds au milieu. Malko l'observa, terrifié. Une sorte de trapèze pendait du plafond. Les deux chevilles de l'homme y étaient liées, maintenant les jambes écartées. Ses mains étaient menottées derrière son dos. Il était nu, à l'exception d'une chemise sale à manches courtes dont les pans lui retombaient sur la tête. Celle-ci pendait à quelques centimètres du sol, à côté d'un seau plein d'eau sale. Mais le détail le plus affreux était le manche à balai qui émergeait d'entre les fesses bleuâtres du malheureux, enfoncé dans son anus de plusieurs centimètres ! Juan Planas s'approcha, empoigna le morceau de bois et l'agita comme on bouge un levier de vitesse. L'homme torturé poussa un gémissement rauque, se tordit et ouvrit les yeux.

Aussitôt, le policier se baissa, lui souleva la tête en le tirant par les cheveux, rapprocha le seau d'un coup de pied et laissa retomber la tête dedans. Quelques secondes plus tard le prisonnier commença à se tordre violemment, comme un poisson à l'agonie, suffoquant, sa tête cognant le seau. Planas empoigna aussitôt le morceau de bois qui dépassait de son anus et l'y enfonça en hurlant.

— Tu vas rester tranquille, cochon !

Les convulsions s'accrourent. Le prisonnier était en train de s'étouffer dans l'eau souillée du seau. Juan Planas le retira brusquement. L'homme gémit. Le policier se tourna vers Malko.

— Ce sont nos amis brésiliens qui nous ont appris cela, le Paô de Arara. Tu parles ou tu crèves. Tu vas prendre sa place.

Il jeta un ordre. Les carabinieros se précipitèrent, détachèrent le prisonnier, l'étendirent sur le dos. Malko baissa les yeux sur lui, éprouva un choc abominable. Il avait le visage sans expression, anéanti, hébété, les traits d'un homme dont tous les ressorts sont cassés. « Absent », hors du monde. Il fit peur à Malko qui détourna les yeux pour échapper à la fixité tragique de son regard. Cette présence créa chez lui une angoisse glaciale, sans bornes. Est-ce qu'il n'allait pas devenir comme cela, au bout de quelques heures ? Brisé et résigné ? Réduit à l'hébétude ?

— À toi ! houspilla Juan Planas.

Les deux carabinieros se précipitèrent sur Malko.

Le sang cognait dans ses tempes à le rendre fou. Il ressentit une violente douleur à la poitrine. Juan Planas s'amusait à lui arracher les poils par poignées. À côté de ce qu'il avait déjà subi et de ce qui l'attendait, cela semblait une plaisanterie ; pourtant, ses nerfs étaient tellement éprouvés qu'il hurla.

— Attends, fit Planas. Bientôt tu vas être comme lui.

Une voix blanche, monocorde, qui ne trahissait aucun sentiment, le gémissement d'une bête mourante, sans haine et sans colère.

Juan Planas brandit devant Malko le bout de manche à balai.

— Il paraît que tous les communistes sont pédés... tu vas aimer ça.

De toutes ses forces, Malko se concentra, pensant à son château, à des détails triviaux, aux bois qu'il avait fait tailler à la française avant son départ, aux fresques de la salle à manger qui s'écaillaient..., au plafond doré de la bibliothèque qui avait besoin de quelques feuilles d'or.

Il restait encore quatorze pièces à restaurer entièrement. C'était le tonneau des Danaïdes.

La voix de Juan Planas l'arracha à son évasion.

Le policier regarda sa montre.

— Il est tard, écoute, fit-il. Je suis fatigué. Je te donne cinq minutes pour réfléchir. Si tu fais encore le con je te jure que je commence par t'enfoncer ce truc dans le cul jusqu'à ce qu'on ne le voie plus. Même si je dois taper dessus avec un marteau pour le faire entrer...

Comme Malko ne répondait pas, il s'écarta et alluma une cigarette, appuyé au mur. Le sang à la tête, Malko était au bord de la syncope. Il entendit Juan Planas maugréer :

— Si tu crois que c'est marrant de faire ce boulot pour mille lucas par mois ! Toutes les nuits debout à écouter vos mensonges... je vois plus ma femme !

Malko essayait de ne pas penser à l'étouffement nauséabond qui le guettait, à l'ignoble viol de sa chair. Il savait que, dans sa position, un oedème du poumon pouvait se déclarer à n'importe quel moment et le foudroyer. Il en arrivait à le souhaiter.

Juan Planas écrasa sa cigarette par terre.

— Bon, on y va, tu es vraiment con...

Au moment où il ramassait le manche à balai, on frappa à la porte et une voix cria quelque chose que Malko ne comprit pas. Maugréant, le policier alla ouvrir. Dans la position où il se trouvait, Malko aperçut des bottes vernies noires. Puis son regard remonta le long d'un uniforme, d'un menton, d'une moustache, d'un visage qui lui parut vaguement familier.

Le nouveau venu l'examinait avec une expression de dégoût sur son

visage reposé.

— Qu'est-ce que c'est, celui-là ? demanda-t-il.

Le nain n'eut pas le temps de répondre. Malko venait de hurler :

— Lieutenant Aguirre ! Je suis l'ami d'Oliveira. Aidez-moi !

L'officier fronça les sourcils, se rapprocha, stupéfait. À l'expression de son regard, Malko vit qu'il l'avait reconnu. Il faillit pleurer de soulagement. Enfin, le monde extérieur arrivait dans cette quatrième dimension...

— Détachez-le, ordonna le lieutenant.

Juan Planas se précipita. Aidé par l'officier, on remit Malko sur ses pieds. Pris de vertige, il faillit tomber. Le Chilien l'examinait avec une curiosité pas très amicale.

— Comment êtes-vous arrivé ici ? demanda-t-il.

— Il a été arrêté chez Carlos Geranios, se hâta de dire Juan Planas. L'autre s'est échappé.

L'expression du lieutenant Aguirre devint franchement hostile.

— Que faisiez-vous là-bas ? interrogea-t-il d'une voix sèche.

Malko avait repris un peu de forces.

— Écoutez, dit-il, c'est une longue histoire. Je VOUS demande de prévenir immédiatement le colonel O'Higgins qui me connaît afin de me faire relâcher. Je suis en mission officielle dans votre pays...

Aguirre hésitait. Le fait d'avoir rencontré Malko chez Oliveira l'impressionnait. Mais il ne pouvait pas prendre la responsabilité de le relâcher. Chaque nuit, son travail consistait à faire le tour des centres d'interrogatoires de la D. I. N. A. pour trier les gens à exécuter, à envoyer à Ritoque ou à interroger de nouveau. Quelquefois même on en relâchait quelques-uns, quitte à venir les reprendre plus tard. Le cas de Malko le dépassait.

— Attendez, dit-il, je vais demander des instructions.

Nu, grelottant, épuisé, Malko s'appuya au mur. Le nain le regardait pensivement.

— Alors, je vais pouvoir aller me coucher, fit-il avec une jovialité forcée.

Malko ne répondit pas, conservant le peu de forces qui lui restaient.

Il n'arrivait pas à dissiper son angoisse. L'officier pouvait ne joindre personne, ou simplement, ne même pas essayer. C'était si facile de le faire disparaître sans laisser de traces.

Le colonel Federico O'Higgins pouvait aussi ne pas se préoccuper de son sort.

La porte se rouvrit. Deux carabineros entrèrent, un paquet de vêtements sur les bras. Ceux de Malko !

— Rhabillez-vous. Señor, dit poliment l'un des deux.

D'un ton aussi naturel que s'il sortait d'une douche. Il passa ses vêtements le plus vite qu'il put. Juan Planas s'approcha de lui.

— Dites donc, vous pourriez dire que j'ai été correct avec vous, hein ? Moi, j'obéis aux ordres, c'est tout.

Dès qu'il fut rhabillé les deux carabinieri le firent sortir de la cellule. Malko pouvait à peine marcher. Le couloir était vide. Tout le monde avait dû aller se coucher. On le fit pénétrer dans un petit bureau. Le lieutenant Aguirre était assis derrière un bureau. Il fit signe à Malko de s'asseoir.

— Señor, annonça-t-il. J'ai pu joindre le colonel O'Higgins, qui, en raison des bonnes relations qui règnent entre nos deux pays, m'a donné l'ordre de vous faire relâcher. Cependant, il vous faudra vous présenter dès demain à l'Edificio Diego Portales afin de vous expliquer sur les circonstances qui vous ont fait arrêter.

Malko n'avait plus qu'une envie : sortir de cette maison d'horreur. Il tenait à peine debout, les élancements dans sa tête étaient insupportables.

— Je suis heureux de cette intervention, fit-il avec toute la froideur dont il était capable. Après ce que j'ai subi, c'est vraiment la moindre des choses.

Aguirre ne releva pas.

— Je vais vous faire reconduire à votre hôtel, dit-il, où autre part, si vous désirez...

— Vous savez ce qui se passe ici ? demanda Malko. Aguirre eut un sourire ironique.

— J'y passe toutes les nuits señor. À lutter contre la chienlit qui déshonore le Chili.

— C'est vous qui déshonorez l'uniforme que vous portez... répliqua Malko.

Livide, Aguirre ne répondit pas. Il avait si visiblement reçu des ordres pour respecter Malko quoiqu'il arrive. Celui-ci songea soudain à Tania.

— Je partirai d'ici seulement avec une jeune femme qui s'appelle Tania, dit-il.

Il lui fallait un prodigieux effort de volonté pour ne pas tomber au bord de la syncope. Des lueurs passaient devant ses yeux.

Aguirre blêmit.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous, aboyât-il. Je ne suis pas autorisé à vous donner des renseignements sur qui que ce soit. Et si vous ne désirez pas sortir, je peux vous faire reconduire à une cellule... Malko se dit qu'il fallait d'abord quitter le centre de torture, être libre. Ensuite, il essayerai de sauver Tania. Titubant, il sortit du bureau, suivi du lieutenant. Ce dernier le rappela :

— Señor, je suis obligé de vous rappeler que l'adresse de cet immeuble est un secret militaire.

Malko n'eut pas la force de répondre. Il se sentait de plus en plus

mal.

Lorsque la porte s'ouvrit, il respira avidement l'air frais de la nuit. Une jeep attendait, moteur en route, un carabinieri au volant. Malko voulut s'en approcher. Mais, brusquement, ses jambes ne le portèrent plus. Il dut s'appuyer au mur, regarda le ciel, eut l'impression que les étoiles s'éteignaient une à une. Il aperçut le carabinieri sauter de la jeep et courir vers lui. Mais il mit très longtemps à l'atteindre, comme dans un film au ralenti. Malko glissait vers un trou sans fond.

Il entendit dans une sorte de brouillard la voix inquiète du lieutenant Aguirre.

— Étendez-le !

Puis, il sentit qu'on le portait. Avec précaution cette fois. Il voulait parler, dire qu'il avait envie de retourner au Sheraton, mais les mots ne franchissaient pas ses lèvres. Une névralgie plus forte lui arracha un cri puis tout devint noir.

Les glaces épaisses de trois centimètres de la Lincoln étouffaient les bruits de la rue, le grondement des engins en train de creuser le lit du métro dans Alameda. Malko avait l'impression bizarre d'être coupe du monde, de flotter dans un autre univers. Après quatre jours de soins et de repos dans une chambre de l'hôpital Del Salvador, où l'on avait diagnostiqué un traumatisme crânien, il se sentait encore d'une faiblesse extrême. Lorsqu'il s'était regardé dans une glace, il s'était littéralement fait peur.

Tout le côté droit de sa figure était encore très enflé, l'œil aux trois quart fermé, l'arcade sourcilière striée de points de suture. Chaque fois qu'il bougeait les muscles de sa mâchoire, il avait envie de hurler.

Ses lunettes noires dissimulaient une partie des dégâts, mais ne lui évitaient pas la douleur. Quant à son corps, ce n'était qu'un immense point douloureux. À chaque inspiration, c'était comme s'il respirait du feu. Chaque muscle semblait avoir été tordu. Mais ses migraines surtout l'inquiétaient. Des élancements horribles qui lui ébranlaient le cerveau, lui donnaient des éblouissements...

— Vous croyez que vous avez eu raison de sortir de l'hôpital ? demanda John Villavera d'une voix inquiète.

— Je n'allais pas y rester toute ma vie, dit sombrement Malko.

Une glace les séparait du chauffeur chilien. La Lincoln se traînait dans les embouteillages d'Alameda à dix à l'heure. Le building Diego Portales paraissait ne pas se rapprocher...

Malko avait vu surgir John Villavera auprès de son lit d'hôpital quelques heures après y avoir été transporté. L'Américain était revenu tous les jours. Assurant Malko qu'il avait fourni des explications satisfaisantes à la D. I. N. A., mais que le colonel O'Higgins souhaitait le voir dès sa sortie de l'hôpital.

— Ne soyez pas trop dur avec le colonel O'Higgins, suggéra prudemment John Villavera. Il a très bien réagi.

— Que lui avez-vous dit au juste ?

Malko essaya de tourner la tête vers l'Américain, mais dut y renoncer : sa colonne cervicale bloquée par la douleur. C'était agaçant de parler à quelqu'un sans le regarder.

— Presque la vérité, répondit Villavera. Qu'en plus de votre mission la « company » vous avait demandé de retrouver Geranios. Bien entendu, j'ai dû m'excuser pour cette ingérence dans les affaires chiliennes, mais O'Higgins est intelligent.

— Je crois surtout qu'il vous doit beaucoup, remarqua Malko. Ou plutôt son gouvernement. Comment avez-vous expliqué ma présence

chez Geranios ?

— Je ne suis pas entré dans les détails, j'ai seulement dit que vous étiez parvenu à le joindre. Vous verrez ce que vous avez à ajouter.

Malko avait réfléchi à ce point. Chalo Goulart étant mort et Tania arrêtée, il ne risquait pas grand-chose à dire la vérité... Puisque de toute façon la D. I. N. A. savait que Tania connaissait le refuge de Geranios... La Lincoln tourna dans la petite rue qui entourait l'Edificio Diego Portales et stoppa devant le poste de garde. Une question tournait dans la tête de Malko depuis quatre jours. Pourquoi Carlos Geranios l'avait-il traité en ennemi ?

— Je vous laisse la voiture, proposa l'Américain. Elle me dépose et revient vous attendre.

La Datsun de Malko devait toujours se trouver calle Santa Fé si elle n'avait pas été détruite durant l'attaque de la maison. Malko sortit de la Lincoln avec peine. Il se sentait un vieillard. Ses poumons surtout le brûlaient. Les gardes regardèrent son visage enflé, pleins de suspicion.

* *

*

Le colonel Federico O'Higgins ôta délicatement le gant de laine qui protégeait sa main infirme et tâta ses doigts morts. À la fois onctueux et glacial.

— Vous avez commis une grave imprudence, señor. Très grave. Qui aurait pu vous coûter la vie.

Comme Malko s'apprêtait à lui couper la parole il leva ses doigts racornis et jaunâtres.

— Je sais tout, le señor Villavera m'a mis au courant. Vous n'avez fait que suivre les instructions qui vous étaient données. Bien sûr nous élèverons une protestation officielle, mais, de vous à moi, je peux vous dire que l'affaire est classée en ce qui vous concerne. Vous ne serez même pas convoqué pour un interrogatoire.

Malko se demanda s'il s'attendait à être remercié... Le colonel O'Higgins remit son gant avec soin, massa ses doigts, reprit sa bouillotte et ajouta :

— Bien entendu, il n'est plus question que vous cherchiez de nouveau à entrer en contact avec ce Geranios... D'ailleurs il ne tardera pas à être arrêté. Comme vous avez pu le voir, nos services de renseignements sont assez efficaces...

Malko jeta un regard glacial au Chilien.

— Efficace, je l'ignore. En tout cas, ils sont féroces. Ce dont j'ai été témoin et victime ne fait pas honneur à un pays civilisé. Ces policiers se sont conduits comme des porcs.

Les joues blêmes du colonel O'Higgins s'empourprèrent légèrement.

— Señor, plaيدا-t-il, il faut comprendre ces hommes ! Ils vous ont pris pour un dangereux terroriste. Malheureusement, plusieurs

extrémistes américains ont combattu aux côtés des miristes. Deux de leurs camarades ont été tués dans l'assaut. Ils se sont énervés. Mais dès que j'ai été prévenu, j'ai donné l'ordre qu'on vous libère immédiatement.

— Je croyais que tous les bureaux de la D. I. N. A. se trouvaient ici, demanda ironiquement Malko. Vous ne m'aviez pas parlé de centres de tortures semblables à celui où je me suis trouvé.

Le colonel O'Higgins fit passer sa bouillotte de la main droite à la main gauche, le temps de tirer sur son gant.

— Ce n'est pas un centre de tortures, dit-il posément. Seulement un lieu de regroupement pour les suspects arrêtés.

Malko pensa aux malheureux entassés dans la cellule de douze mètres carrés. Il ne pouvait, hélas, rien pour eux. Un brusque élanement lui ébranla le crâne. Involontairement, il esquissa une grimace de douleur. Aussitôt O'Higgins se pencha vers lui, plein de sollicitude.

— Ça ne va pas ?

— Ça va, fit Malko qui s'était repris. Il sentait encore les brûlures du nerf de bœuf un peu partout sur sa peau.

— Je suis vraiment désolé de cet incident, répéta le Chilien mais, hélas, je ne peux veiller à tout et il arrive que mes hommes fassent un peu de zèle.

Malko saisit la balle au bond.

— À propos, savez-vous comment vos hommes ont retrouvé ce Geranios ?

Federico O'Higgins redevint immédiatement onctueux.

Je crois qu'on leur a donné une information. Ils le cherchaient depuis longtemps... Cela n'a aucun rapport avec votre présence là-bas.

Malko savait à quoi s'en tenir sur « l'information ». Juan Planas n'avait pas caché la façon dont il avait arraché le renseignement à Tania. Il se dit qu'un pan d'honorabilité de la D. I. N. A. venait brusquement de tomber. Or, O'Higgins semblait très concerné par son image de marque. C'était le moment d'en profiter... Il essaya de donner à ses traits une expression amicale.

— Colonel, dit-il, une femme a été torturée en ma présence d'une façon ignoble. Une certaine Tania.

Les yeux glauques de Federico O'Higgins s'animèrent d'une chaleur soudaine.

— Pouvez-vous me dire par qui ?

Un policier très petit 1 m 55 environ, coiffé d'un chapeau blanc. Une moustache. Je crois qu'il s'appelle Juan...

O'Higgins notait, tout en secouant tristement la tête.

— Señor, dit-il, je vous remercie. J'ai moi-même formellement interdit toute brutalité. Je vous donne ma parole de caballero que cet

homme sera suspendu et sévèrement puni. (*Il soupira de nouveau.*) Nous sommes en guerre contre un ennemi impitoyable... Ces interrogatoires renforcés sont indispensables pour exploiter rapidement les renseignements. Mais il y a des limites !

Le cimetière, entre autres... Malko avait décidé de conserver son calme. Quoiqu'il arrive...

— Dans le cas de cette femme, dit-il, ces limites ont été largement dépassées. Je lui avais promis de m'occuper d'elle. Serait-ce trop vous demander d'intervenir personnellement afin qu'elle soit menée dans un hôpital ? Je pense que si nous lui rendions visite ensemble, cela effacerait la mauvaise impression de son séjour calle Londres.

Une ombre passa fugitivement sur le visage du colonel chilien. Malko vit ses doigts se crispier sur la bouillotte, puis il sourit aussitôt.

— Excellente idée ! Je vais m'occuper de cette Tania et vous faire prévenir à votre hôtel. Reposez-vous.

Malko ne put éviter de lui serrer la main gauche. Le colonel O'Higgins le raccompagna jusqu'au palier, de nouveau dégoulinant de gentillesse. Ceux qu'ils croisaient fixaient à la dérobée le visage marqué de coups de Malko. La Lincoln attendait dans la petite rue derrière l'Edificio Diego Portales. Malko s'y laissa tomber avec soulagement.

— À l'ambassade, dit-il au chauffeur.

Les travaux du métro continuaient, les gens attendaient l'autobus, les voitures roulaient. Il pensa avec horreur à ce qui se dissimulait derrière cette façade rassurante de Santiago. Il avait envie de crier la vérité à la foule apathique. De lui parler de la Casa de los carinios...

* *

*

— Je suis tellement content que ça ne soit pas pire ! Les yeux myopes derrière les grosses lunettes d'écaille en étaient presque humides d'émotion. Le regard affectueux de John Villavera enveloppa Malko, les bleus, les points de suture de l'arcade sourcilière. Il secoua la tête. Malko, heureusement, n'avait aucune fracture.

— Il vaudrait mieux que vous retourniez aux États-Unis, suggéra l'Américain. Vous n'êtes pas en état de continuer. Cela a dû être épouvantable. Ces militaires sont inexpérimentés, trop zélés. Ils obéissent strictement au général Pinochet qui a donné l'ordre d'expurger le marxisme par tous les moyens...

Malko ne répondit pas. Toujours la même histoire. Le mal était contagieux. En luttant contre l'abominable système communiste, on finissait par employer les mêmes méthodes et on perdait son âme... Comme s'il avait deviné ses pensées, John Villavera ajouta :

— J'ai appris que celui qui vous a interrogé, heu, si brutalement, faisait jadis partie de la police secrète d'Allende. Il s'en est tiré en

dénonçant ses anciens camarades. Comme c'était un bon technicien, ils l'ont gardé. Ils manquent de spécialistes, n'est-ce pas... Cet homme a été suspendu de ses fonctions et envoyé dans le Sud, à un poste où il ne pourra pas donner libre cours à ses mauvais instincts.

Malko aurait préféré qu'il soit coupé en rondelles et frit dans l'huile bouillante, mais devait se contenter de cette demi-mesure...

— Je ne pars pas, dit-il. Dans deux jours, je serai complètement d'aplomb. Je vais essayer de retrouver Geranios. À propos, savez-vous que sans l'intervention des carabineros, il m'exécutait ?

L'Américain sursauta.

— Il vous exécutait ? Mais c'est impossible...

— Il m'a pris pour un agent de la D. I. N. A., expliqua Malko. À refusé de me croire lorsque je lui ai dit que je venais de votre part...

Il doit être à bout de nerfs, commenta John Villavera. Quel dommage qu'il ne soit pas resté à l'ambassade d'Italie ! Nous n'aurions pas eu tous ces problèmes. Êtes-vous certain de vouloir continuer ? Si le colonel O'Higgins l'apprenait, il serait fou furieux.

— N'ayez pas peur, dit Malko. Je serai prudent. J'ai vu ce qu'était la D. I. N. A. Je ne tiens pas à retomber entre leurs mains.

John Villavera semblait soucieux.

— Mais comment allez-vous faire ? Après cet incident, Carlos Geranios va être persuadé que vous l'avez dénoncé, il vous abattra à vue..., et où allez-vous le trouver ?

— J'ai une idée, dit Malko. Si elle ne marche pas, je laisserai tomber.

John Villavera soupira.

— Je vous suis fichtrement reconnaissant de rester ! À propos, Phnom Penh est tombé hier soir. Les Viêt-Cong sont à 50 kilomètres de Saigon...

Malko pensa à sa mission au Cambodge(15), un an plus tôt. Quelle tristesse ! Les doux Khmers allaient tomber sous le joug communiste. La Lincoln stoppa devant le vieux Sheraton.

— Reposez-vous bien, cria John par la glace baissée.

Malko avait l'impression qu'un train traversait son crâne d'une oreille à l'autre... Mais il ne pouvait s'empêcher de réfléchir. Tania était sûre maintenant qu'il n'appartenait pas à la D. I. N. A. Elle l'aiderait à retrouver Carlos Geranios. Le colonel O'Higgins allait se révéler utile.

Au moment où il prenait sa clef, une voix de femme lui dit « bonjour ». Il se retourna. Oliveira perchée sur des galoches, moulée dans un blue-jean, la besace accrochée à l'épaule lui souriait.

Son visage se figea en voyant le visage marqué de Malko.

— Oh, mon Dieu !

Le sang s'était retiré de son visage. Malko demanda :

— Mais comment êtes-vous là ?

— J'ai téléphoné à San Salvador. Ils m'ont dit que vous étiez sorti... J'ai pris de vos nouvelles tous les jours...

Il la prit par le bras, l'entraînant vers l'ascenseur.

— Si vous n'avez pas peur d'être compromise, venez avec moi en haut, j'ai honte de me montrer ainsi.

Elle le suivit. Tandis que l'appareil montait, il observa avidement les hanches minces, la petite poitrine arrogante, les longues jambes, les cheveux bouclés. Après ce qu'il avait vécu, c'était bon de retrouver une femme.

Aussitôt dans la chambre, elle jeta la besace sur le lit et lui fit face, promenant légèrement ses doigts sur ses traits meurtris. Malko la laissa faire avec délices, se remplissant les narines de son parfum léger. Il brûlait, tout son corps lui faisait mal, il avait l'impression de cracher des bulles de savon chaque fois qu'il respirait, mais il avait brusquement envie d'Oliveira. Elle le devina, s'approcha de lui. Lorsque son bluejean effleura son ventre, il faillit crier de plaisir.

— Pedro ne m'avait pas dit, murmura-t-elle. C'est horrible. Ils ont failli vous tuer...

— Vous savez ce qui m'est arrivé ?

Elle hocha la tête affirmativement.

— Oui. Pedro est mon « pololo », vous savez. Il m'a dit que vous aviez été arrêté par la D. I. N. A. Qu'il vous avait fait sortir... Mais que vous aviez dû aller à l'hôpital. Je ne pensais pas que... *(elle s'arrêta.)* Que c'était comme cela.

Malko préféra ne pas entrer dans les détails... Il posa avec précaution ses lèvres encore meurtries sur celles d'Oliveira.

Lorsqu'il s'écarta, elle dit à voix basse :

— Je pensais ne jamais te revoir. Je t'ai attendu jusqu'à dix heures l'autre soir.

Elle avait repris le tutoiement.

Ils restèrent un long moment à se regarder. Puis Oliveira eut un sourire maladroit, ôta son blouson, secoua ses socques, arracha les pressions de son bluejean qu'elle fit glisser le long de ses jambes bronzées et minces. Le temps de faire passer par-dessus sa tête son tee-shirt, elle était nue.

— Viens vite, dit-elle, je n'ai pas beaucoup de temps. Pedro doit venir me chercher pour dîner.

Lorsque les doigts de Malko se refermèrent sur les fesses cambrées et fermes, son angoisse s'envola d'un coup. Ils s'embrassèrent, oscillèrent au milieu de la pièce. Sans même aller jusqu'au lit. Il l'appuya contre le bureau, la pénétra sauvagement, pour effacer l'image du nain au chapeau blanc, le goût de l'eau savonneuse, les coups sur la tête. Il se déversa en elle presque aussitôt, à longues

saccades délicieuses. Si violemment qu'ils perdirent l'équilibre tous les deux, tombèrent par terre, se séparant involontairement. Malko poussa un cri de douleur. Oliveira rit, se serra contre lui moqueusement.

— Cela me rappelle mon mari, murmura-t-elle. Il me faisait toujours l'amour aussi vite...

— Je te demande pardon, dit Malko. Mais...

Oliveira se releva avec un rire joyeux.

— Je suis méchante... C'était bon quand même, tu sais. Tu en avais tellement envie...

Elle fila vers la salle de bains. Lorsqu'elle en ressortit innocente et bien coiffée, elle vint s'asseoir sur le bras du fauteuil où Malko récupérait.

— Pedro m'a raconté des choses, dit-elle. Tu me promets de ne le dire à personne !

— Juré ! dit Malko.

— Cette fille, Tania, que tu as été voir, c'était un agent des communistes. Ils le savaient depuis longtemps. Mais ils ne pouvaient pas y toucher. Parce qu'elle était la maîtresse de Chalo. Celui-ci est respecté ici par tout le monde. Il aurait sorti Tania de prison en cinq minutes. Parce qu'il était fou amoureux d'elle. Mais dès qu'il est mort, ils l'ont arrêtée. C'est comme cela qu'ils vous ont trouvé...

— Pourquoi s'est-il suicidé ? demanda Malko.

— Je ne sais pas. Pedro ne savait pas. Il m'a seulement dit qu'ils avaient été bien contents de sa mort. Que Tania les narguait. Ils savaient qu'elle connaissait Geranios... Mais tu me jures de ne pas parler de tout cela ! Pedro serait furieux... Maintenant, je me sauve. Appelle-moi, demain...

Malko la regarda traverser la chambre. Perplexe. Il aurait bien voulu savoir pourquoi Chalo s'était suicidé. Seule, Tania pouvait lui donner la réponse.

Encore Tania !

* *

*

Il y eut plusieurs craquements dans le téléphone, puis une voix annonça en anglais, avec un fort accent :

— Je vous passe Son Excellence le colonel Federico O'Higgins.

La voix onctueuse du Chilien donna la chair de poule à Malko. Au milieu de mille circonlocutions, il lui demanda des nouvelles de ses blessures. Malko le rassura et demanda :

— Qu'en est-il pour ce que je vous ai demandé ?

— Je m'en suis occupé immédiatement, affirma le Chilien. Le policier qui vous a maltraité a été envoyé à Punta Arenas, tout au Sud du pays. Dans un poste très mauvais. J'ai donné des ordres très stricts

pour que toute pratique illégale soit sévèrement réprimée par les officiers responsables des différents services de la D. I. N. A.

— Et la femme ?

Il sentit de la gêne dans la voix du colonel O'Higgins.

— Ce matin, je n'ai pas voulu vous décevoir, expliqua le Chilien, mais j'étais presque sûr de ne pouvoir vous donner satisfaction. M'étant absenté de Santiago, je n'ai pas suivi tout ce qui se passait. Mais depuis j'ai vérifié...

— Quoi donc ?

— Cette Tania s'est évadée, avoua tristement O'Higgins.

— Évadée ! s'exclama Malko, mais c'est impossible...

— On l'a fait évader, corrigea aussitôt le Chilien, deux jours après que vous ayez été relâché. Durant son transfert, un de nos véhicules a été attaqué par un commando miriste qui a tué le chauffeur et un garde... Tania se trouvait parmi les prisonniers qui ont pris la fuite à cette occasion. Je n'en étais pas certain parce que vous ne m'aviez donné que son prénom.

Malko remercia et raccrocha. Perplexe. Il n'avait plus qu'à compter sur lui-même pour retrouver Carlos Geranios. Si Tania l'avait rejoint, il risquait de l'accueillir mieux que la première fois... Mais pour le retrouver, il avait peu de chose. Un prénom de femme... un restaurant à Viña Del Mar. Un perroquet...

Sa migraine le reprit et il se rua pour prendre des cachets.

Demain serait un autre jour !

CHAPITRE IX

Jorge Cortez, le diplomate dominicain, fit signe à Malko de le rejoindre à la table où il était attablé avec deux ravissantes « lolas » à la poitrine insolente. « Los Leones » était toujours aussi agréable. Le Dominicain fronça les sourcils devant l'aspect de Malko.

— Vous avez eu un accident ? Malko le regarda bien en face.

— Le même que vous.

Les deux lolas détournèrent la tête, gênées. Jorge Cortez fit la moue.

— Ils sont dangereux. Où vous ont-ils emmené ? Au dépôt de matériel de l'armée de terre ?

— Non, dit Malko. Dans une maison de la calle Londres. Et ensuite à l'hôpital San Salvador...

— Ils avaient raison ?

— C'était une erreur de personne, expliqua prudemment Malko.

Le Dominicain hocha la tête.

— Ils ont tué au moins six Américains depuis le coup d'État. Des gauchistes. L'un d'eux a été trouvé, les reins brisés à coups de crosse, deux balles dans le front, devant l'ambassade américaine.

Ils se turent. À quoi bon épiloguer. Le Dominicain héla le garçon et demanda à Malko :

— Vous déjeunez ?

— Non répondit Malko.

— Café-café, alors ?

— Café-café, fit Malko.

Si on demandait un café simple, on vous servait une mixture infecte. Le café-café était du vrai café...

Malko le but rapidement. Il avait été récupérer la Datsun, calle San José. Maintenant, il se remettait au travail. Décidé à tout faire pour récupérer Geranios. Si Tania s'était évadée ; elle était sûrement en contact avec lui. La seule piste qu'il avait c'était ce que lui avait dit Tania dans la maison de la calle Londres. Il fallait aller à Viña Del Mar et tenter de renouer le fil.

Il prit congé des lolas et du Dominicain et fila vers le polo.

* *

*

La maison de Tania n'offrait aucun signe de vie. Personne en vue. Pourtant la D. I. N. A. n'était pas discrète. Ils devaient être certains qu'elle ne reviendrait pas là. Il repartit longeant le lit de la rivière à sec descendant vers le centre.

Il s'arrêta pour faire le plein à la sortie d'Alameda. La station-

service était vide : l'essence avait augmenté de 100 % la veille... Suivant joyeusement les 375 % d'inflation... Toutes les deux semaines, le cours du dollar changeait. Toujours vers le haut. C'était bien le seul pays du monde où il ne se dévaluait pas... Malko mit près de trente minutes à sortir de Santiago, se faufilant entre les « lièvres », les petits autobus bleu et vert qui sillonnaient la ville pour rejoindre la route de Valparaíso.

Dès qu'il eut atteint l'autoroute qui desservait aussi l'aéroport de Padahuel, il roula plus facilement.

Après l'embranchement menant à l'aéroport, il perçut un bruit de moteur derrière lui.

Machinalement, il serra sa droite. Une moto surgit dans son rétroviseur. Il eut le temps d'apercevoir de grosses lunettes enveloppantes, les cheveux ébouriffés, les incroyables bottes blanches en plastique. La vieille femme en moto qu'il avait aperçue sur Providencia, deux jours plus tôt.

Il écrasa la pédale du frein avant même d'avoir vu le pistolet automatique brandi vers la Datsun. La moto le dépassa comme une flèche. Il enregistra les détonations le bras tendu, la moto qui s'éloignait. Grâce à son réflexe les balles étaient passées devant le capot de la Datsun.

Malko plongea la main sous la banquette, saisit son pistolet extraplat. John Villavera le lui avait remis à la sortie de l'hôpital, sans qu'il sache qui l'avait rendu à l'Américain.

La moto avait déjà obliqué dans un chemin de terre qui filait perpendiculairement à la route et s'éloignait dans un nuage de poussière. Impossible de la poursuivre. Automatiquement, il continua à rouler en direction de Valparaíso.

Qui avait voulu le tuer ?

La D. I. N. A. ? Improbable. Des amis de Carlos Geranios... Ce qui signifiait alors que Tania n'avait pas pu communiquer avec le fugitif. Il devenait urgent de l'expliquer. Quelques kilomètres plus loin, la route se glissa entre des collines pelées. Au péage de l'autoroute, le carabiniero de service lui jeta un regard distrait. Il lui restait une centaine de kilomètres avant d'atteindre l'océan Pacifique. Il repartit, certain de ne pas être suivi. La route était absolument vide derrière lui.

* *

*

Viña Del Mar était un croisement vieillot de Deauville et de Brighton, avec des maisons rose et ocre, un casino fermé et une esplanade lugubre, en bord de mer. À gauche vers le sud, c'était Valparaíso. Les collines étaient hérissées de « poblaciones », bidonvilles serrés les uns contre les autres, dominant les villas très

« riches ». Peu d'animation. Ce n'était déjà plus la saison, presque la fin de l'été. Malko s'engagea sur la route du bord de mer, la seule d'ailleurs, traversa une zone industrielle hérissée de cuves d'essence, insolite dans cet endroit touristique, et crut rêver en voyant sur sa gauche, le long de la mer, une douzaine de canons et de mitrailleuses lourdes braquées sur le Pacifique. Une sorte de mini-mur de l'Atlantique. Des pancartes indiquaient qu'il était interdit de photographier sous peine d'être au minimum fusillé et des soldats à l'allure martiale montaient la garde. Dans l'attente hautement improbable d'une attaque-surprise de la Bolivie, qui par ailleurs ne possédait ni marine ni accès à la mer. Cette enclave belliqueuse dépassée, Viña Del Mar ressemblait à toutes les plages du monde. Des villas, des hôtels, des restaurants. Le Pacifique se brisait avec fureur contre les rochers.

Malko s'arrêta pour réfléchir en face d'une petite plage où on faisait du surf. Il possédait deux éléments pour retrouver Geranios. Un prénom Julia – et un perroquet... Il redémarra et stoppa au premier restaurant, il expliqua au garçon qu'il avait rendez-vous avec un ami dans un restaurant dont il avait oublié le nom où il y avait un perroquet...

Pas de résultat. Malko repartit. Au quatrième restaurant, enfin, un jeune garçon lui désigna une baraque vitrée juchée sur un rocher en surplomb de la plage.

— Là, il y a un perroquet !

Royalement, Malko lui donna dix lucas et alla se garer dans le petit parking. Il aperçut un perroquet râpé, presque sans couleurs, attaché par une chaîne de fer sur un perchoir. Avec une pancarte : « Ne soyez pas aussi bête que lui, ne l'ennuyez pas. »

Il laissa le volatile à son triste sort et monta s'installer dans la salle déserte, face à la mer. Il commanda une langouste grillée, le plat le plus cher du menu, 24 000 escudos, ce qui le classait dans la catégorie des milliardaires, et réfléchit. Qui était Julia ? Comment entrer en contact avec elle ?

Lorsque le garçon lui apporta la langouste, il le retint.

— Est-ce que Julia est là ?

L'autre afficha une surprise totale.

— Julia ? Il n'y a pas de Julia ici...

Malko lui tendit un billet de 5 000 escudos.

— Renseignez-vous.

Hautement motivé, le garçon abandonna la langouste et obéit. En contrebas, il y avait une petite plage avec des gens laids et blancs qui tentaient de se baigner dans le Pacifique glacial... Malko avait presque terminé la langouste lorsque le garçon réapparut sincèrement consterné.

— Il n'y a personne de ce nom ici, dit-il.

Furieux, Malko acheva sa langouste et prit trois « café-café » coup sur coup. Trois cents kilomètres pour rien ! Et il regagna sa voiture.

Il faillit ne pas voir le petit mot accroché à son volant. Griffonné au crayon.

— El photographo en el puerto de Valparaiso.(16)

Il regarda autour de lui. Personne. N'importe qui pouvait avoir déposé ce mot pendant qu'il se battait avec la langouste. Y compris la tueuse à la moto. Mais il ne pouvait pas ne pas y aller...

Il mit le message dans sa poche et repartit ventre à terre vers Valparaiso. C'était encore plus laid que Santiago : des entrepôts, des maisons sans charme, et les éternels bidonvilles accrochés aux collines dominant le port.

Il gara sa voiture dans un parking, juste en face du port où se trouvaient une dizaine de cargos. Des boutiques offraient des colifichets aux marins de passage. Un vieux cargo polonais semblait prêt à couler, juste en face du quai. Il examina la foule et aperçut un photographe ambulant avec un antique appareil et son manchon de tissu noir. Il photographiait les amateurs de souvenirs sur un lama de bois. Malko laissa quelques touristes s'éloigner et s'approcha du vieux Chilien bronzé, coiffé d'un chapeau de paille. Celui-ci le poussa aussitôt vers le lama.

— 2 lucas seulement, señor. Vous l'avez en cinq minutes.

— Je cherche Julia, fit Malko à mi-voix.

— Julia... répéta le photographe comme s'il ne comprenait pas. Il examinait Malko les yeux plissés dans son visage buriné. Celui-ci insista :

— Je viens de Viña Del Mar. J'ai un message important pour elle.

Le photographe regarda autour de lui.

— Je vais vous faire une photo señor.

Malko obtempéra, grimpa sur le lama, se sentant complètement ridicule. Le photographe plongea le bras dans sa chambre noire, manipula son objectif, lui fit prendre la pose... Lorsque Malko descendit du lama, il lui glissa sans même le regarder :

— Calle Asunción, señor. Número 45. Segundo piso.(17)

Malko était déjà parti. Sans attendre sa photo. Il demanda où se trouvait la calle Asunción à un chauffeur de taxi. Celui-ci ricana et lui montra une rue à cent mètres. Malko en l'atteignant, eut un choc. La calle Asunción n'était qu'une enfilade de bouges à matelots. Il y avait pratiquement un hôtel de passe par immeuble, avec des bars minables, aux couleurs criardes, des filles en mini sur les portes. Des juke-box hurlant de vieux airs américains.

Une fille qui ne devait pas avoir plus de douze ans le hêla d'un air canaille, perchée sur des talons de vingt centimètres, avec une jupe

large comme une ceinture.

— Une morsa señor ? Dix lucas ![\(18\)](#)

Il l'ignora, s'arrêta devant le numéro 45. Il semblait prêt à s'écrouler d'une minute à l'autre. Il s'engouffra dans le couloir sale, puant l'urine et d'autres odeurs encore moins avouables... Au premier, il s'arrêta pour faire monter une balle dans le canon de son pistolet extra-plat. Il posa sa veste sur son bras pour dissimuler l'arme qu'il garda à la main.

Il ne se sentait pas prêt de recommencer le numéro du « scaphandre ». Avec quoi que ce soit. Avoir été torturé le même jour par la D. I. N. A. et le M. I. R. représentait en soi un record qu'il n'avait pas envie de battre...

Il n'y avait qu'une porte au deuxième étage. Il écouta, entendit une radio. Frappa un coup léger et attendit. La radio s'arrêta. Lorsque la porte s'ouvrit, Malko faillit en lâcher son pistolet. La fille qui se tenait devant lui était la compagne de Carlos Geranios, la grande brune aux seins lourds. Elle ouvrit la bouche et la referma, reculant, un masque de terreur abjecte crispant ses traits épais. Elle appela d'une voix étranglée.

— Riquelme !

— N'ayez pas peur, dit Malko.

Un barbu en maillot de corps surgit d'une autre pièce serrant un kalachnikov contre sa hanche, les yeux fous.

CHAPITRE X

— Ne tirez pas ! cria Malko. Je viens de la part de Tania.

Il resta strictement immobile, le pistolet dissimulé sous sa veste. Les yeux agrandis de terreur, la fille le fixait comme s'il était le diable. Le barbu au kalachnikov semblait transformé en statue de sel. Il suffisait qu'il déplace son doigt de quelques millimètres pour couper Malko en deux.

Les yeux marron un peu saillants de la fille se remplirent d'horreur.

— Tania ! Mais...

— Tais-toi ! jeta le barbu.

Son regard fixait un point au milieu de la poitrine de Malko. Là où il se préparait à tirer.

— J'ai été arrêté par la D. I. N. A., se hâta de dire Malko. Ils m'ont torturé. J'ai vu Tania calfe Londres. Ils l'ont torturée devant moi.

— Vous ? Ils vous ont torturé ?

Totalement incrédule...

— Ils m'ont pris pour un des vôtres, expliqua Malko.

— Comment êtes-vous sorti ? demanda le barbu hargneusement.

Malko décida de ne pas mentir. Raconta tout : le lieutenant Aguirre. Oliveira... Lorsqu'il mentionna nom de la Chilienne, le barbu grinça des dents.

— Et vous voulez nous faire croire que vous nous voulez du bien !

— Je travaille pour la C. I. A., reconnut Malko. C'est exact. Mais je n'ai rien à voir avec la D. I. N. A. Je suis au Chili pour venir en aide à Carlos Geranios. Si vous savez où il se trouve, il faut me conduire à lui...

— Carlos vous tuera, fit la fille. Il voulait déjà vous faire abattre avant que vous ne veniez avec Tania. Dès que vous avez contacté Chalo. Depuis, quatre de nos camarades ont été tués à cause de vous. Nous n'avons échappé que par miracle.

Malko soutint son regard.

— Je ne vous avais pas dénoncé. Tania a été arrêtée. Pas à cause de moi. Elle a parlé.

— C'est pas vrai ! cria le barbu.

Le silence retomba. De plus en plus tendu.

— C'est grâce à Tania que j'ai pu vous retrouver, insista Malko.

Il raconta sa tragique confrontation avec la Roumaine. Ils l'écoutèrent avec un scepticisme à peine dissimulé.

— Qui nous dit que vous ne travaillez pas pour la D. I. N. A. ? interrogea la fille.

La tension ne baissait pas. Il sentait le barbu prêt à tirer à la

moindre alerte.

— Tania pourra vous le dire, fit patiemment Malko. Elle m'a vu être torturé par un certain Juan Planas. Puisqu'elle s'est évadée.

— Évadée ?

Ils avaient eu la même exclamation. Sincèrement stupéfaits. Le barbu explosa :

— Tania ne s'est pas évadée ! Nous le saurions.

— Riquelme, dit la fille, il y a quelque chose de troublant. Julia, c'était un mot de passe à utiliser seulement en cas d'urgence. Tania était la seule à le savoir. Je la connais. Même torturée, elle ne l'aurait pas donné. S'il est là c'est qu'elle le lui a vraiment donné.

Le silence retomba. Dans la rue, deux putes s'engueulaient pour un unique client, un marin polonais qui les injurait dans sa langue. Le barbu baissa finalement un peu son arme.

— Fais ce que tu veux, grommela-t-il.

Très délicatement, Malko posa son pistolet sur la table et s'en écarta vivement. Il s'en fallut d'une fraction de seconde pour que le barbu lâche sa rafale.

— Moi aussi, je dois être prudent, dit-il. Mais je suis votre ami.

— Comment pouvez-vous être notre ami ! reprocha le barbu. Les Américains ont tout fait pour mettre Pinochet au pouvoir, ils aident la D. I. N. A., ils lui donnent de l'argent, du matériel... Qui croyez-vous qui a payé la Mercedes 280 du colonel O'Higgins ? Soixante millions d'escudos. Il en gagne deux par mois.

— Je vais l'emmener, dit la fille. Il faut qu'on sache. Il n'y a que Carlos...

Le barbu secoua la tête.

— Es muy perigroso(19), Isabella-Margarita. Ils te cherchent. Cette fois, ils ne te rateront pas.

Isabella-Margarita ne répondit pas, disparut dans la pièce voisine, revint avec une veste et un sac de toile.

— Vous avez une voiture ?

— Oui, dit Malko, sur le port.

— Très bien. Sortez le premier et attendez-moi au coin du square au bout de la rue.

Malko se retrouva sur le palier nauséabond, descendit et marcha jusqu'au port. Il restait à convaincre Geranios de sa bonne foi et à organiser son évasion.

Malgré lui, il regarda autour de lui, sans rien voir de suspect. La peur des deux fugitifs était contagieuse. La voiture était brûlante sous le soleil. En le voyant, le photographe se précipita sur lui, brandissant la photo prise sur le lama.

— Señor, vous l'aviez oubliée. (À voix basse, il ajouta aussitôt :) « Es bien ? »

— Es bien, assura Malko.

Il prit la photo et remonta dans la Datsun. Lorsqu'il arriva au coin du square, Isabella-Margarita était déjà là. Assise sur un banc. Elle monta aussitôt.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— Prenez la route de Santiago.

Ils grimperont la route en lacet, bordée de bidonvilles qui firent ensuite place à une insolite forêt de sapins. Isabella-Margarita avait posé son sac de toile entre ses genoux d'où dépassait le canon d'une mitraillette Beretta. Elle fixa Malko avec gravité.

— Je ne veux pas être prise par la D. I. N. A. S'ils nous arrêtent, je tire.

Il remarqua qu'Isabella-Margarita avait de longues mains fines avec d'immenses ongles très rouges. Elle était très maquillée. La coquetterie ne perdait pas ses droits, même dans la clandestinité. À vrai dire, c'était une fille superbe. Et dangereuse. Il se souvint de sa férocité à son égard...

— Pourquoi combattez-vous ainsi ? demanda Malko.

Les grands yeux marron se voilèrent brusquement de tristesse.

— Mon frère a été tué par les carabineros durant les combats de l'usine Sumar. Ils lui ont brisé les reins à coups de crosse. Avant de lui tirer une balle dans la tête.

Ses épaules s'étaient tassées, ses doigts étaient noués autour du canon de la mitraillette. Malko demanda doucement :

— Pourquoi avez-vous accepté de m'emmener ? La dernière fois, vous ne m'aimiez pas beaucoup.

Elle se troubla légèrement.

— J'ai envie de voir Carlos. Et puis si Tania vous a donné le mot de passe, c'est qu'elle avait une raison. Et nous saurons ce qui s'est passé à la calle Londres.

Le silence retomba. La route défilait entre les collines pelées. Malko pensa que, de nouveau, il allait se trouver face à face avec Carlos Geranios. Isabella Margarita se retournait souvent avec nervosité. Elle dit soudain à Malko :

— Tournez là à droite, dans le petit chemin.

Une piste quittait la grande route pour s'enfoncer entre les collines désertes. La Datsun cahotait dans les ornières caillouteuses. Malko dut se contenter de rouler à vingt à l'heure.

Malgré lui, il éprouva le désagréable picotement de la peur sur le dessus des mains.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Vous avez peur ?

Il y avait un rien d'ironie dans la voix d'Isabella Margarita.

— Non, dit Malko, je n'aime pas que l'on n'est pas confiance en

moi.

— La confiance est un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre.

C'était tombé comme un couperet.

Ils roulèrent pendant vingt minutes sur une piste de plus en plus mauvaise, traversant un bois, passant au pied d'une montagne escarpée pour arriver à une plate-forme taillée dans le flanc d'une colline desséchée. En approchant, Malko aperçut une ouverture de la taille d'un tunnel de chemin de fer qui s'ouvrait sur la plate-forme.

— Allumez vos phares et entrez, ordonna Isabella Margarita.

Malko obéit. C'était sûrement une ancienne galerie de mine.

Il avançait en cahotant sur de vieux rails. Les phares éclairaient des parois humides, noirâtres, avec des étais pourris.

— Stop. Attendez-moi là. Éteignez vos phares.

Isabella-Margarita descendit et s'éloigna dans l'obscurité. Quelques minutes plus tard le faisceau d'une puissante torche électrique éclaira la voiture. Puis une autre par derrière. Carlos Geranios, les traits tirés, la bouche mauvaise, pas rasé, s'avança et ouvrit la portière.

— Descendez.

Aussitôt, deux hommes fouillèrent Malko, lui retirant son pistolet extra-plat.

Puis on le poussa en avant. La colonne comportait une demi-douzaine d'hommes. Chacun avec une torche. Ils marchèrent un quart d'heure, dans des galeries étroites et humides, à demi éboulées, pour arriver enfin dans un espace plus grand, éclairé par des torches fixées dans la paroi, on avait installé un campement provisoire avec des couvertures, des caisses et deux jeeps. Carlos Geranios braqua sa lampe sur Malko.

— Voilà où ils nous forcent à aller. Nous vivons comme des rats ! Dans un trou.

Le cercle silencieux entourait Malko. Plein d'hostilité. Celui-ci ébloui par la lampe du miriste dit simplement :

— C'est pour vous sortir d'ici que j'ai tenu à vous rencontrer.

Carlos Geranios ricana :

— Je préfère encore ça aux prisons de la D. I. N. A... Mais tu ne referas pas le coup de l'autre jour. Il y a deux hommes avec des mitrailleuses à l'entrée de la galerie. Ils peuvent retenir un régiment pendant une journée. Nous avons trois autres sorties.

— Je ne vous ai pas dénoncé.

— Je crois bien que si, dit Carlos Geranios d'un ton sinistre. On doit te payer très bien pour que tu acceptes de courir de tels risques. Mais les Américains sont riches... Seulement, cette fois, tu as voulu être trop malin.

Il y eut un murmure approbateur dans la pénombre.

Carlos entoura de son bras les épaules d'Isabella-Margarita.

— Tu as bien fait de l'amener.

Il se tourna vers Malko.

— Qui t'a donné le mot de passe, Julia ?

— Tania.

Carlos Geranios le gifla à toute volée.

— Salaud ! Tu l'as torturée.

Malko lutta pour ne pas lui sauter à la gorge et se faire massacrer. Le plus calmement possible, il recommença son récit.

Il termina en mentionnant l'évasion de Tania. Précisant de quelle façon il l'avait apprise. Carlos Geranios laissa tomber d'une voix glaciale :

— Tu as fini de nous raconter des mensonges ! Tania est morte ou encore à la D. I. N. A. Personne ne l'a fait évader. C'est toi qui l'a tuée !

Une voix l'interrompit, dans l'ombre. Calme et définitive.

— Mata lo(20) !

Carlos Geranios hocha la tête.

— Tu as raison, Pablo, vas-y.

Malko vit surgir de l'ombre un jeune homme à la tignasse noire ébouriffée qui le repoussa vers une galerie qui s'enfonçait au cœur de la montagne.

— Vamos, gringo !

Il n'y avait même pas de haine dans sa voix. Simplement une détermination impersonnelle. Malko se mit en route en titubant, furieux contre lui-même d'avoir mal évalué la haine et la méfiance de Carlos Geranios. Ironie du sort il allait mourir de la main de l'homme qu'il était venu sauver.

De nouveau, il pensa à Alexandra, à son château, au parc tout neuf, à la pièce d'eau et aux lambris dorés du grand salon. Tout cela continuerait sans lui. Il avait toujours su qu'un jour sa chance basculerait. Que ses pierres auraient sa peau. Liezen serait encore là dans quelques siècles pour défier le temps si un autre fou sacrifiait sa vie pour le maintenir debout. Son fatalisme slave le reprenait. Et son orgueil aussi. On pouvait rater beaucoup de choses mais pas sa mort. Oubliant l'homme qui marchait derrière lui, il pensa de toutes ses forces à un certain jour où il avait fait l'amour à Alexandra sur le grand canapé de la bibliothèque. Il avait au creux des paumes le contour tiède et plein de défi de ses reins.

— Aqui, gringo.(21)

Malko s'arrêta, se retourna. Dégrisé. Pablo posa la torche électrique en équilibre, de façon à ce qu'elle éclaire Malko.

Il serra le kalachnikov contre sa hanche, le menton rentré, soudain concentré, le canon braqué sur le ventre de Malko, les jambes bien

écartées.

— N'aie pas peur, gringo, dit-il d'une voix sans méchanceté, cela ne fait pas vraiment mal.

Son pouce poussa le bouton « rafale ».

Malko n'eut pas le temps de penser. Malgré lui, il ferma les yeux au moment où la culasse partait en avant. Mais au lieu du bruit assourdissant des détonations, il n'y eut que le claquement sec et sonore de la culasse heurtant la chambre. L'amorce n'avait pas percuté. Automatiquement, Pablo ramena le levier d'armement en arrière, éjectant la cartouche défectueuse. Jurant pour lui, Malko réagit automatiquement. Plongeant dans les jambes du Chilien.

Les deux hommes tombèrent ensemble, au moment où la rafale partait, le doigt de Pablo restant crispé sur la détente. Dans cet espace étroit, les détonations résonnèrent effroyablement. Malko frappa de toutes ses forces la gorge de Pablo du tranchant de la main. Le Chilien émit un gargouillis et resta étendu sur le dos. Malko se releva, ramassa le kalachnikov, arracha de la ceinture du guérillero un chargeur plein qu'il introduisit à la place de l'autre. Pablo essayait de se relever. D'un coup de crosse dans la tempe, Malko l'assomma net.

Se dégoûtant un peu. Lui qui abhorrait la violence... Il ramassa la torche électrique et reprit le chemin qu'il avait suivi. Tendant l'oreille et l'arme prête. Il en avait assez des émotions. Encore quelques incidents semblables et on parlerait de lui au passé.

Au moment où il débouchait dans l'espace découvert, la voix de Carlos Geranios appela :

— Pablo ? Todo es bien ?

Le groupe était rassemblé auprès d'une des torches. Ils avaient tous posé leurs armes. Malko s'avança, braqua la torche.

— Todo es bien, répéta-t-il.

Un silence impressionnant se fit aussitôt. Malko avança encore, de façon à ce que tous puissent voir le kalachnikov. Carlos Geranios dit d'une voix altérée :

— Salaud de fasciste, tu as tué Pablo. Assassin.

C'était un comble. Malko résista à l'envie de vider le chargeur du fusil d'assaut sur le groupe. Les mains croisées sur la poitrine, Isabella-Margarita l'observait de nouveau avec horreur.

— Je n'ai pas tué Pablo, dit Malko.

Il s'avança encore. Puis, tranquillement, il appuya sur un bouton et le chargeur du kalachnikov tomba à terre. Il manœuvra le levier d'armement pour éjecter la cartouche qui se trouvait dans la chambre, posa la crosse de l'arme par terre et dit :

— Maintenant, Geranios, est-ce que vous allez me croire ?

Le silence se prolongea pendant plus d'une minute. Une veine battait dans la tempe gauche de Malko. Il jouait sa vie à quitte ou

double. Par exaspération. Puis Geranios s'avança vers lui, le scruta encore un long moment et laissa tomber :

— Qui es-tu vraiment ?

L'atmosphère se détendit un peu.

— Je vous l'ai dit, fit Malko avec agacement. Un agent de la Central Intelligence Agency envoyé au Chili pour vous aider à en sortir. En raison des services que vous avez rendus à la « company ». Je n'ai pas dénoncé Tania. Vous encore moins. Je ne travaille pas avec la D. I. N. A. et, si j'ai été relâché, c'est parce que même la D. I. N. A. ne peut pas se mettre mal avec la C.I.A. J'ai malgré tout passé quatre jours à l'hôpital Del Salvador. Vous pouvez vérifier.

Carlos Geranios secoua la tête. Mais cette fois, sans hostilité.

— Je ne comprends pas, avoua-t-il. La mort de Chalo Goulart a coïncidé avec votre intervention. Je suis certain qu'il a été « suicidé » par la D. I. N. A. Je n'arrive pas à croire que Tania ait parlé, qu'elle ait livré notre planque. Je suis sûr qu'elle ne s'est pas évadée... On ne s'évade pas de la D. I. N. A. Et nous le saurions.

Il avait repris le vouvoiement.

Les autres écoutaient respectueusement. Le geste de Malko abandonnant son arme en face d'hommes qui se préparaient à le tuer dix minutes plus tôt était un acte de « macho ». Quelque chose qui les touchait inconsciemment. Le « machisme » était la clef de l'Amérique latine.

Il y eut un bruit de pas et des appels. Pablo surgit de la galerie, se dirigeant à tâtons. Il s'arrêta net en voyant ce qui se passait. Dépassé.

— Je sais pourquoi Tania a été arrêtée, dit Malko.

Il le leur dit. Geranios avait le front barré d'une grande ride. Il répéta :

— Vous maintenez que vous agissez sur les ordres de John Villavera pour me faire sortir du Chili ?

— Bien sûr, fit Malko, excédé. C'est facile à vérifier.

Il surprit le regard de stupéfaction totale échangé entre Carlos Geranios et Isabella-Margarita. Celle-ci hocha la tête.

— Dis-lui.

— Je pense que vous êtes sincère..., dit-il. Quelques jours avant votre arrivée au Chili, je me trouvais à l'ambassade d'Italie. J'allais avoir un sauf-conduit pour sortir du pays sous un faux nom. Personne ne savait que j'étais là à la D. I. N. A. Un jour, par hasard, une des rares personnes qui savaient où je me trouvais a mentionné ce fait devant quelqu'un. Trois heures plus tard, les hommes de la D. I. N. A. sont venus la chercher. C'était une femme, ajouta-t-il d'une voix altérée. Une très jolie femme. (*il se tut un moment.*) Personne ne l'a revue vivante.

« Moi, je l'ai revue. Morte. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'ils lui

avaient fait. (*La voix se brisa.*) Ce n'était plus un être humain lorsque les policiers de la D. I. N. A. sont venus la jeter par-dessus la grille de l'ambassade d'Italie... Ce fut le travail de l'homme qui vous a interrogé. Juan Planas. Un transfuge du M. I. R. La seule erreur qu'ils aient commise. Ils avaient bu et ne se sont pas rendu compte. Ils voulaient m'intimider, me montrer qu'ils m'avaient retrouvé, qu'on ne pouvait pas leur échapper. Je savais qu'ils ne me laisseraient pas partir, qu'ils viendraient me chercher à l'ambassade, quitte à faire des excuses après. Alors, j'ai pris le risque de me sauver, de replonger dans cette ville où chaque habitant peut être un ennemi. Pour avoir une chance de me venger. Et de rester en vie.

Malko écoutait. Horrifié. Sachant déjà ce que le Chilien allait lui apprendre. Ce dernier demanda d'une voix calme :

— Savez-vous qui a dénoncé cette femme à la D. I. N. A. En téléphonant directement au colonel Federico O'Higgins ?

Malko demeura silencieux.

— John Villavera.

Malko eut l'impression que son estomac se remplissait de plomb. Maintenant il comprenait la réaction de Carlos Geranios, calle Santa Fé. C'était à lui d'être assommé, en pleine confusion... Pourtant, cela paraissait énorme. Incroyable.

— Mais pourquoi John Villavera agit ainsi ?

— Pourquoi ?

Carlos Geranios eut un ricanement amer.

— Parce que j'ai été assez imbécile pour rendre service à la C. I. A. Je suis un des seuls hommes à pouvoir prouver que Allende a été renversé avec l'argent de la Central Intelligence Agency. Que la Junte a bénéficié de l'aide de Sociétés américaines, directe comme indirecte. Et d'autres choses aussi. Vous comprenez. Ils ont été trop loin. Les gens de la C. I. A. qui étaient ici se sont fait taper sur les doigts. Alors, il faut supprimer les preuves. Il faut ME supprimer. La C. I. A. veut faire faire le travail par la D. I. N. A. Mais la D. I. N. A. ne peut pas me trouver. Alors, vous êtes intervenu. Si je n'avais pas pu apprendre l'intervention de Villavera, je vous aurais accueilli à bras ouverts. Et vous m'auriez mené à la mort. »

— Mais enfin, que craignent-ils ?

Il secoua la tête.

— Que je parle, que je donne des documents. J'en ai. Des noms. Des faits. Des dates. Ce que je vais faire, ajouta-t-il sombrement, je veux que le monde entier le sache. Je connais le nom de tous ceux qui travaillent pour eux. Le colonel O'Higgins est sur les feuilles de paie de la C. I. A. Et d'autres. Je le dirai.

Il se tut brusquement. Sa voix avait déraillé. Malko baissa les yeux. Il n'arrivait pas à croire que le doux John Villavera était responsable

de cette horrible machination...

— Vous êtes totalement certain de ce que vous dites ? Que Tania est encore aux mains de la D. I. N. A. ? Que John Villavera veut que je vous retrouve pour vous tuer ? Qu'il se sert de moi comme chien de chasse ?

— Absolument, affirma le Chilien.

— Si c'est le cas, dit lentement Malko, je vous jure que je vous aiderai. À titre personnel. Et je crois aussi que les gens de Washington ne sont pas au courant de cela... Mais je dois en être certain.

— Renseignez-vous.

— Vous êtes prêt à me laisser repartir d'ici ?

Le Chilien n'hésita pas.

— Oui.

Malko revoyait la lourde mâchoire de John Villavera, son air calme, posé. Son insistance à retrouver Carlos Geranios. Il y avait sûrement autre chose. Une horrible arnaque montée par quelqu'un qui avait intérêt à brouiller les cartes. Il ne voyait peut-être qu'un morceau de l'iceberg. Quelques années dans le Renseignement lui avaient appris que la solution la plus évidente n'était pas toujours la bonne.

Une idée lui vint soudain à l'esprit.

— Si ce que vous dites est vrai, remarqua-t-il, la D. I. N. A. aurait dû être ici depuis un bon moment. Je n'étais pas difficile à suivre. Ils ont des moyens sophistiqués. Des hélicoptères, des radios...

Carlos Geranios haussa les épaules.

— Ne me croyez pas si vous voulez. Mais je sais que j'ai raison. La D. I. N. A. et votre ami John Villavera marchent la main dans la main.

Le nom de Tania traversa le cerveau de Malko. C'était peut-être la clef de tout. Il se souvint que O'Higgins lui avait appris qu'il s'agissait d'un agent du K. G. B. Elle avait intérêt à brouiller les cartes...

— Pouvez-vous m'aider à savoir où se trouve Tania, si elle est encore vivante ? demanda-t-il.

Carlos n'hésita pas.

— Oui.

— Très bien, dit Malko. Nous allons trouver la vérité.

CHAPITRE XI

Le double ruban asphalté filait droit à travers les collines désertiques vers Santiago. Malko voyait à peine la route. Il n'avait qu'un nom dans la tête TANIA. La clef de l'énigme. La Roumaine torturée par la D. I. N. A. était-elle morte ou vivante ? En prison ou en liberté ?

Qui mentait ? Geranios ? John Villavera ?

En une demi-heure, Malko n'avait croisé que deux charrettes et un autobus. La mine abandonnée se trouvait à cinquante kilomètres derrière lui. La version donnée par Geranios semblait tirée par les cheveux : que John Villavera ait fait venir de Washington un agent de la « company » pour débusquer le miriste et le faire abattre par la D. I. N. A. paraissait peu vraisemblable... Il y avait pourtant des faits troublants...

Carlos Geranios avait promis à Malko de mobiliser tous ses informateurs pour connaître le sort de la jeune femme. Et si possible, savoir où elle se trouvait, au cas où elle serait encore vivante. Ensuite, ce serait à Malko de jouer.

Celui-ci dépassa l'embranchement menant à l'aéroport de Puntahuel. Il n'avait qu'une envie : se reposer. Les dernières heures avaient été éprouvantes... Il fut presque heureux de retrouver la tranchée du métro dans Alameda et le building gris du Sheraton. Il y avait un mot dans sa case. Oliveira lui demandait de l'appeler. Il prit une douche, téléphona au magasin.

Le soulagement de la Chilienne en entendant sa voix lui fit plaisir.

Je croyais que tu avais encore des problèmes.

Malko l'assura du contraire et l'invita à dîner. Il était trop tard pour aller à l'ambassade américaine. Dommage. Il avait hâte de savoir la vérité. Il décida d'attendre jusqu'au lendemain.

* *

*

Sans ses lunettes, John Villavera semblait plus dur, plus inquiétant, sa mâchoire énorme lui mangeait le visage, ses yeux clignaient. Toujours tiré à quatre épingles, il examina Malko en se frottant les yeux. La rumeur de la calle Augustinas montait par la fenêtre ouverte. Il remit ses lunettes, bâilla.

— Excusez-moi, j'ai mal dormi. Mon chat s'était échappé. Je l'ai cherché partout. Vous avez du nouveau ?

— Pas encore.

Sans réfléchir, Malko avait menti. D'emblée il fut furieux contre lui-même. Le lavage de cerveau de Carlos Geranios faisait son effet.

Le chef de station de la C. I. A. à Santiago croisa les doigts sur son sous-main.

— Pourvu que Geranios ne fasse pas d'imprudences ! J'ai appris ce matin que le général Pinochet avait personnellement reproché au colonel O'Higgins de l'avoir laissé échapper. Il faut absolument retrouver sa trace avant qu'il ne soit trop tard.

Il semblait sincèrement concerné, presque ému. Malko s'en voulut, faillit dire la vérité, pensa qu'il se ferait prendre pour un imbécile, demanda :

— Comment voulez-vous le faire sortir du Chili ?

— En avion, dit l'Américain. Si vous le retrouvez, j'arrangerai cela. On donnera un plan de vol local on filera en Argentine, à Mendoza. Je connais une petite piste qui sert aux chasseurs près de la route de Valparaiso...

Pas loin de la mine abandonnée, donc.

C'était tentant. Sans risques. Mais quelque chose retint Malko. Il n'aimait pas les coïncidences ni les zones d'ombre. Il y en avait trop dans la situation actuelle. Il décida de lancer un ballon d'essai.

— On m'a dit que cette Tania ne s'est jamais évadée, comme le colonel O'Higgins me l'a affirmé. Qu'en pensez-vous ?

John Villavera eut une moue incrédule.

— C'est douteux. Ils ont parfois des « bavures ». Ces militaires ne sont pas habitués au travail de policiers. Mais il y a eu un article dans la presse qui relatait cette évasion, qui a fait deux morts parmi les forces de l'ordre. Pendant que vous étiez à l'hôpital.

— Pas de photos ?

L'Américain secoua la tête.

— Cela s'est passé pendant le couvre-feu... Mais je vais essayer d'en savoir plus. Que comptez-vous faire ?

— Je suis bloqué, dit Malko, tant que je n'ai pas trouvé Tania. Je ne possède aucune autre piste. À propos, pensez-vous que la D. I. N. A. me fait suivre ?

John Villavera prit l'air franchement réprobateur.

— Je ne le crois pas. J'ai eu une conversation très franche avec O'Higgins. Je lui ai promis que vous aviez abandonné la recherche de Carlos Geranios sur ma demande. Que vous cherchiez seulement à réunir les éléments de votre rapport pour Langley.

Par moments, les barbouzes les plus chevronnés faisaient preuve d'une étrange candeur. Malko soupira :

— Espérons qu'il est plus sincère avec vous que vous ne l'êtes avec lui... De toute façon, j'aimerais le rencontrer. Pouvez-vous lui demander un rendez-vous ? Tout de suite ? Si possible.

John Villavera décrocha sa ligne directe et composa le numéro de l'Edificio Diego Portales.

Malko ne pouvait détacher ses yeux de la main droite recouverte du gant de laine noire, serrant la mini-bouillotte japonaise, la malaxant machinalement tandis que le colonel Federico O'Higgins parlait. Les yeux protubérants et glauques du Chilien ne le quittaient pas, l'examinaient sans cesse, comme pour découvrir un secret. Malko se dit que c'était un adversaire redoutable. On ne l'avait pas fait attendre plus de trois minutes. Un chaud soleil tapait sur les glaces. L'atmosphère de ce bureau *design* était rassurante, fonctionnelle. On était loin des cellules de la D. I. N. A.

— Avez-vous retrouvé la trace de cette Tania ? demanda Malko.

Le colonel O'Higgins secoua la tête.

— Non, et c'est un de mes gros soucis. Je suis presque certain qu'elle a pu rejoindre Carlos Geranios et qu'ils préparent ensemble des attentats, de la propagande, de la subversion. La D. I. N. A. m'a établi un rapport signalant que le M. I. R. essaie de former maintenant des comités de Résistance Populaire, de sept personnes au maximum. Afin de faire de l'agitation de personne à personne.

— Il me semble pourtant que vous avez la situation bien en main, remarqua Malko. Que la population est de votre côté.

Le colonel approuva onctueusement.

— Bien sûr. Nous recevons ainsi de nombreuses lettres de dénonciation de marxistes dont nous ne tenons même pas compte. Mais il reste un noyau d'agitateurs professionnels que nous devons mettre hors d'état de nuire avant de pouvoir revenir à des conditions de vie normales. Comme cette Tania. Elle avait été envoyée par Castro pour endoctriner Allende.

Malko leva un regard candide sur le chef de la D. I. N. A.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas arrêtée plus tôt ?

— Mais nous n'avions pas de preuve ! s'exclama vertueusement Federico O'Higgins. Ce n'est qu'à la suite d'une longue enquête que nous l'avons interpellée.

Malko faillit parler de Chalo Goulart, puis se dit que c'était totalement inutile. Comme si la D. I. N. A. avait épargné un agent soviétique repéré alors qu'elle raflait les ouvriers des « poblaciones » pour un regard de travers...

— Tania était-elle très liée avec Carlos Geranios ?

— Je le crois. Mais pas depuis longtemps... Les miristes ont aidé à la chute d'Allende, comme vous le savez. Ils le trouvaient trop à droite... Mais, depuis, ils se sont sûrement rapprochés. Quoique Tania Popescu soit une communiste de stricte obédience...

Il posa la bouillotte, massa ses doigts avec précaution, avec une petite grimace, qui fit trembler ses joues flasques.

— Dès que le temps change, remarqua-t-il, je souffre terriblement. Touchez ma main.

Il ôta sa main et tendit ses doigts à Malko. Celui-ci les effleura : ils étaient froids comme la peau d'un serpent.

— Je n'ai plus d'artère, fit tristement O'Higgins. On sera peut-être obligé de me couper le bras.

Il remit son gant, regarda sa montre. Malko se leva.

Il ne tirerait rien de plus du chef de la D. I. N. A.

— J'espère que vous retrouverez Tania, dit-il.

Federico O'Higgins prit la peine de le raccompagner. Dans l'ascenseur, il se demanda si Tania ne s'était pas évadée réellement, mais sans avertir Geranios. Leurs différences idéologiques pouvaient l'expliquer...

En se servant d'Oliveira, il pourrait peut-être en apprendre plus sur l'évasion de Tania, grâce au lieutenant Pedro Aguirre.

* *

*

Le vacarme était effroyable, toute la salle reprenant les refrains chantés par un énorme cuisinier en toque blanche, accompagné d'une chanteuse à la guitare. Des airs chiliens. Un ivrogne se leva, vint s'incliner comiquement devant Oliveira, une bouteille à la main. Oliveira éclata de rire, s'appuya encore plus contre Malko, écrasant sa poitrine pleine de défi contre lui. Consciencieusement, l'ivrogne leur versa à boire, inondant la nappe et retourna s'effondrer à sa table. Deux hommes dansaient ensemble. Oliveira enfonça une langue aigüe dans l'oreille de Malko, tandis que ses ongles égratignaient sa cuisse. Sans souci du voisin au bord de l'apoplexie.

— C'est gai, ici ! murmura-t-elle.

Ils se trouvaient à une vingtaine de kilomètres de Santiago, dans une sorte de chalet, animé par un petit orchestre. Malko dégagea son poignet pour regarder l'heure.

— Il est minuit et demi.

Oliveira sourit.

— Avec moi, tu ne crains rien. J'ai un laissez-passer.

— Signé probablement par le colonel Manuel Chunio, le Bourreau de Los Angeles. Son papa.

— Si nous tombons sur le lieutenant Aguirre, remarqua-t-il, il risque de ne pas apprécier.

Elle rit. Complice.

— Impossible. Il est de service toutes les nuits à la D. I. N. A. en ce moment. Il est très ambitieux. Mais il va sûrement me téléphoner. Pour voir si je suis là. Alors, il vaut mieux que nous rentrions...

— Il n'est pas jaloux ?

Oliveira pouffa.

— Comme un couguar(22). S'il savait... Mais il peut attendre.

Elle s'interrompit, se détacha de lui, les yeux brillants, tira sur son pull, ce qui eut pour effet d'accentuer le défi de sa poitrine.

— Viens.

Dès qu'ils furent dans la Datsun, elle se lova contre lui, riant quand les virages la projetaient contre la portière. Malko flottait sur un petit nuage agréable, aidé par l'alcool et la fatigue. Avec pourtant une petite idée qui lui trottait derrière la tête... Dans son métier il lui était, hélas, difficile de dissocier complètement l'agréable de l'utile.

* *

*

Oliveira glissait entre les mains de Malko comme une anguille qui se serait égarée dans un aquarium de *Miss Dior*...

Le lourd vin chilien avait déchaîné chez elle une folie érotique communicative. Mais pour une raison incompréhensible, elle se refusait à lui, se contentant de caresses sophistiquées, allant de la fellation passionnée à l'usage extrêmement spécial de ses cils. Agenouillée à côté de Malko, elle avait entrepris de compter du bout de sa langue pointue les hématomes bleus et noirs qui constellaient le corps de Malko, lui infligeant chaque fois une délicieuse secousse électrique. Il commençait à se demander si la douce Oliveira n'avait pas envie d'être violée...

Tout à coup, elle l'abandonna, allongé sur la moquette, pour farfouiller dans le tiroir de sa table de nuit.

Il devinait son corps bronzé dans la pénombre avec les marques blanches des fesses rondes. Il n'y avait pas encore de bronzage intégral au Chili.

Elle se retourna, revint vers lui, l'embrassa, en appui sur les mains. Puis sa bouche glissa le long de sa poitrine, il sentit de nouveau la caresse délicate et habile de sa langue, vite remplacée par ses doigts souples.

Occupés à une étrange besogne...

Il se redressa sur les coudes, intrigué.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Laisse-toi faire !

Il la sentit glisser quelque chose autour de son sexe. Comme un anneau de caoutchouc qui le serrait sans lui faire mal. Les ongles courts d'Oliveira le firent glisser à mi-hauteur de son organe. Puis, elle s'allongea sur lui doucement, de tout son corps. Ondulant doucement, laissant glisser les jambes de chaque côté des siennes, se cambrant comme une chatte en chasse.

— Viens maintenant, murmura-t-elle.

Ils roulèrent sur la moquette. Il la renversa sous lui, s'enfonça avidement en elle.

Elle se cabra.

— Doucement. Doucement.

Il obéit, demanda, bouche contre bouche :

— Qu'est-ce que tu m'as mis ?

Après, haleta-t-elle, je te dirai...

Il commença à bouger avec plus de douceur. Se contrôlant comme il sied à un gentleman, même en rut.

Les reins d'Oliveira se creusèrent sous lui.

— Loin ! réclama-t-elle d'un ton soudain impérieux.

Son injonction déchaîna Malko : sa partenaire poussa soudain un râle rauque, inattendu. Elle qui n'avait jamais desserré les lèvres. Lorsqu'il se retira, croyant l'avoir meurtrie et qu'il revint ensuite, n'en pouvant plus, son râle se transforma en cri rauque de chatte couverte. Malko sentit ses jambes se raidir et se refermer autour de lui. Elle en tremblait. Il accéléra le rythme, lui arrachant un vrai rugissement. Puis, elle se mit à râler sans discontinuer. Ses doigts aux ongles courts ancrés dans ses épaules, les jambes nouées dans son dos, comme une tenaille, pliées en accordéon.

— Doucement, doucement, supplia-t-elle.

Il sentit le tremblement venir du fond de son bassin, à l'accélération de ses mouvements. Il allait et venait toujours aussi lentement, faisant appel à toute sa volonté pour se contrôler et le râle ininterrompu le fouettait comme un aphrodisiaque extraordinaire. Oliveira lui griffait le dos comme si elle avait voulu le peler comme une orange.

La tornade qui surgit de ses reins lui fit oublier toutes les recommandations de prudence d'Oliveira. Il la martela avec férocité, ne pensant soudain plus qu'à son plaisir à lui. L'effet fut extraordinaire.

Le cri d'Oliveira se cassa, elle demeura la bouche ouverte, laissant Malko apercevoir son gosier, tétanisée, tremblante, tendue en arc sous lui, soulevant ses 80 kilos à la seule force de son orgasme. Puis le cri reprit quand ses poumons se remplirent d'air à nouveau, si fort qu'il fit peur à Malko. Il allait sûrement jusqu'à Providencia. De quoi faire rêver toutes les lolas et leurs pololos...

Malko retomba, foudroyé, mais Oliveira continua à gémir, à hoqueter, se trémoussant sous lui comme si un membre invisible continuait à la labourer. Malko, en nage, haletant, ne pensait même plus à l'étrange anneau qu'Oliveira avait glissé autour de lui. La jeune femme se calma enfin, l'écarta avec un sourire repu. Sa main descendit et ôta l'anneau mystérieux. La lumière de la lampe de chevet éclairait les cernes bistre sous les yeux, la bouche gonflée, les étranges pupilles cobalt dilatées, pleines d'une joie animale.

Elle montra à Malko, dans le creux de sa main droite, un bout de

ficelle rond d'où partaient des aspérités circulaires.

— Tu sais ce que c'est ?

C'était la machine infernale qui avait déclenché ce super-orgasme.

— Non, dit Malko.

— C'est un guesquel. Cela vient de Bolivie. Les aimaras le fabriquent avec une paupière de lama à laquelle on a laissé ses cils. Lorsque tu fais l'amour, ceux-ci se raidissent. J'ai l'impression d'avoir une pelote d'épingles qui tenterait frénétiquement de s'échapper de moi. C'est tellement fort, c'en est presque insupportable. Seulement, il ne faut pas y aller trop vite parce que je pourrais mourir ou peut-être devenir folle, ne plus penser qu'à cela...

Malko contempla le guesquel. Rêveur. Décidément la civilisation inca était encore plus avancée qu'on ne le croit...

— Qui te l'a donné ?

— Le premier garçon avec qui j'ai fait l'amour après mon divorce. Parce que je n'arrivais pas à jouir. Un Bolivien beau comme un dieu. Il est retourné là-bas, mais il m'a dit que je n'oublierais jamais, que je penserais à lui chaque fois que je ferais l'amour avec le guesquel... Que sans lui, cela me paraîtrait fade...

— C'est vrai ?

— C'est vrai, dit-elle gravement. C'est comme une drogue. Les « machos » d'ici me tueraient s'ils savaient que je pense à un autre homme en faisant l'amour avec eux...

— Tiens, dit Malko, ton lieutenant ne t'a pas encore appelée.

— Il ne va pas tarder, assura-t-elle, avec un sourire ambigu.

Malko fut pris d'une brusque inspiration.

— Tu sais que Tania s'est évadée de la D. I. N. A... Oliveira fronça les sourcils. Elle fit tourner le guesquel entre ses doigts.

— Évadée ! On ne s'évade pas de la D. I. N. A.

— Demande à ton lieutenant ! dit-il, mi-sérieux, mi-plaisantant.

Au même moment, le téléphone se mit à sonner.

Oliveira mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! C'est sûrement lui.

Elle décrocha et dit d'une voix faussement endormie :

— Allô ?

Elle fit un clin d'œil à Malko, s'installa, le dos au lit, les genoux repliés. Il imagina le lieutenant Aguirre, s'il la voyait ainsi. Malko n'entendit évidemment qu'une moitié de la conversation. Assez pour comprendre. Il ne fut pas surpris lorsqu'elle annonça, après avoir raccroché :

— Tu avais raison. Il m'a dit que c'était dans les journaux. Mais je ne les lis pas.

Elle l'embrassa. Sa bouche sentait le tabac, l'alcool et le sperme. Puis elle alla mettre un disque de flûte indienne et ils restèrent

longtemps étendus à même le sol. Malko était si fatigué qu'il s'assoupit. Il se réveilla en sursaut, rêvant qu'un condor broutait ses parties nobles.

Ce n'étaient que les dents aigües d'Oliveira. Il baissa les yeux et s'aperçut qu'elle lui avait remis le guesquel.

Insatiable.

Oliveira abandonna son activité et vint enfourcher Malko, une lueur amusée dans les yeux.

— Je ne l'ai jamais fait comme ça, dit-elle. Tu feras attention.

Elle s'empala doucement sur lui, se mordant les lèvres pour ne pas crier, resta quelques secondes immobile, reprenant son souffle. Puis elle commença son va-et-vient. Les yeux fermés, les doigts crispés sur le ventre de Malko, comme pour le repousser. L'inférieur instrument râpait sa chair intime comme une petite bête hostile et complice à la fois. En dépit de la douleur, elle accéléra le rythme, commença à feuler. Très vite, elle eut un orgasme, puis un second, puis continua sans s'arrêter, dodelinant de la tête, les ongles crispés sur Malko.

Un son inattendu domina soudain les hurlements d'Oliveira. Le téléphone. Malko dut la secouer pour qu'elle s'interrompe. Elle posa sur lui un regard de noyée.

— Je m'en fous...

— Si c'est ton lieutenant et que tu ne répondes pas, il risque de venir...

Cela la décida. Sans s'arracher de Malko, elle étendit la main et décrocha. La conversation ne dura pas longtemps. Oliveira raccrocha avec une exclamation énervée, en disant :

— Laisse-moi ! Je dors.

— C'était Pedro, dit-elle. Il voulait savoir pourquoi je m'intéresse à Tania. Ça le tracasse.

Elle recommença à bouger doucement. Malko n'arrivait plus à se concentrer sur son plaisir. Le lieutenant de la D. I. N. A. était alerté, maintenant.

— Je ne te plais plus, demanda Oliveira, indignée.

Malko la saisit par les hanches.

— Si.

De toutes ses forces, il essaya de se concentrer, de se persuader que la situation était claire. Le lieutenant Aguirre avait confirmé l'évasion de Tania.

Oliveira prit son plaisir avec un hurlement sauvage et retomba contre lui, son visage inondé de sueur collé à la poitrine de Malko.

Celui-ci resta les yeux ouverts, guettant le silence de la nuit. Où était Tania Popescu ?

Oliveira dormait sur le ventre, sa croupe cambrée soulevant le drap en un défi silencieux. Malko se leva tout doucement. Il avait très mal dormi, tournant et retournant sans cesse les données de son problème. Où se cachait Tania ? Il avait échafaudé une hypothèse. Tania, agent du K. G. B. pouvait très bien avoir manipulé Carlos Geranios, afin de le séparer des Américains. En lui faisant croire que la C. I. A. voulait le tuer, elle l'aidait à regagner le bercail de la gauche.

Et c'était invérifiable, puisqu'il fuyait les contacts avec ses ex-employeurs.

Cela collait parfaitement avec tout ce qu'il savait. Également avec le fait que Tania préférerait ne pas être confrontée avec Carlos.

Le vin chilien lui avait laissé la bouche comme du carton. Il but la moitié d'une bouteille de Contrex, posée par terre, près du lit et se sentit mieux.

Oliveira grogna et il se hâta de sortir de la chambre. Une brume matinale flottait encore sur Santiago. Malko monta dans sa Datsun et prit la direction du centre. Il avait hâte de parler à John Villavera. De lui faire part de ses idées. Et de lui apprendre ce qu'il lui avait caché.

Il dut patienter derrière des autobus nauséabonds en descendant Providencia. Malgré lui, il regardait son rétroviseur chaque fois qu'il entendait une moto. La mystérieuse tueuse qui l'avait suivi à plusieurs reprises travaillait probablement pour Tania. Ce qui achevait de boucler la boucle. Malko, cherchant à découvrir la vérité sur leurs rapports, était l'empêcheur de tourner en rond.

Il y avait encore de la place sur le grand parking devant la Moneda et il traversa à pied jusqu'à la calle Augustinas. John Villavera était matinal. Chef de station de la C. I. A., il devait souvent envoyer des télex très tôt. Malko passa le barrage des secrétaires, frappa et entra dans le bureau de l'Américain. Celui-ci était en train de boire une tasse de café. Il sourit à Malko.

— Je vous ai appelé à l'hôtel, dit-il. Vous étiez déjà parti...

Malko ne s'étendit pas. Sa vie privée ne regardait que lui.

— Je faisais mon footing, expliqua-t-il. Sans s'attendre à ce que l'Américain le croit.

— J'ai quelque chose pour vous, dit John Villavera avec un sourire mystérieux.

Il tendit à Malko une coupure du *Mercurio*. On y relatait l'évasion spectaculaire d'une dangereuse terroriste, Tania Popescu, grâce à l'attaque d'un commando miriste qui avait abattu sauvagement les deux gardes l'escortant. La fin de l'article stigmatisait la sauvagerie

des ennemis marxistes... Malko reposa la coupure de presse.

— J'ai également une surprise pour vous, dit-il.

Il raconta à l'Américain sa visite à Carlos Geranios dans la mine abandonnée. John Villavera sourit devant la gêne de Malko lorsqu'il mentionna les accusations de Carlos concernant la C. I. A...

— Je comprends ce malheureux garçon, dit-il. La D. I. N. A. s'est conduit d'une manière horrible avec lui. L'histoire de l'ambassade est vraie. Mais ce n'est pas moi qui ai dénoncé cette Magali, ajouta-t-il avec un sourire un peu contraint. C'est Tania.

— Tania ?

John Villavera montra un épais dossier à Malko.

— Voici ce que mon prédécesseur m'a laissé sur Tania Popescu. C'est un agent de Castro et du K. G. B. Envoyée ici pour surveiller le régime. Elle était au courant, par Chalo Goulart, de l'aide que Carlos Geranios avait apportée à la « company ». Mais elle ne pouvait rien faire, car, maintenant, tous les mouvements de gauche sont solidaires. Elle a préféré faire faire le travail par la D. I. N. A. C'est elle qui a dénoncé Magali. Je l'ai su par des informations absolument sûres. Elle a récidivé lorsqu'elle a été arrêtée. Sans elle, la D. I. N. A. n'aurait jamais trouvé la cachette de Geranios.

Cela se tenait. Malko éprouvait un immense soulagement. Tania ne l'intéressait pas. Mais il fallait faire filer Carlos Geranios avant qu'il n'ait la mauvaise idée de la rencontrer.

— Pouvez-vous organiser rapidement la fuite de Carlos Geranios ? demanda-t-il.

John Villavera hocha la tête affirmativement.

— Sûrement. Contactez-le, de façon à être certain qu'il est prêt à partir. Faites attention. Pour Tania, vous êtes l'homme à abattre...

Malko se leva et lui serra la main.

Il était presque guilleret en se retrouvant sur la place bruyante et décida d'aller s'excuser auprès d'Oliveira pour son départ précipité. Il lui devait bien cela : ensuite, il filerait dans la mine abandonnée essayé de convaincre Carlos Geranios.

Il reprit la Datsun, heureux d'échapper au centre étouffant et bruyant. La brume cachait encore le sommet des collines cernant Santiago. Une voiture était en train de déboîter du trottoir devant la boutique où travaillait Oliveira.

Tandis qu'il attendait la place, Malko jeta un coup d'œil automatique dans le rétroviseur. Son sang se glaça. La vieille tueuse en moto était arrêtée au feu rouge de la calle Condeli, avec ses lunettes enveloppantes et ses bottes blanches ! Il plongea fiévreusement la main sous sa banquette, ramena son pistolet extra-plat, baissa la glace de la main gauche. La bouche sèche. La moto venait de démarrer au feu rouge. Dans quelques secondes, elle serait à

sa hauteur.

Il cala le canon du pistolet contre le montant de la portière comme le ronflement de la machine se rapprochait. Il n'y avait qu'une minuscule chance de la tuer sans être tué.

À la seconde où il allait presser la détente, l'œil de Malko enregistra que la vieille femme en moto n'avait pas d'arme à la main. Le vrombissement de la moto le frôla. La vieille fit un geste de la main gauche, projetant un objet à l'intérieur de la voiture. Instinctivement, Malko crut à une grenade. D'un seul élan, il se jeta dehors, boula sur l'asphalte, demeura accroupi, frôlé par les voitures. Puis, comme rien ne se produisait, il se releva, furieux et confus.

Un groupe de lolas suçant des glaces sur le trottoir commentaient son plongeon avec ironie.

La moto n'était plus qu'un point qui s'éloignait vers le haut de Providencia. Il rentra dans la Datsun et remarqua aussitôt sur le plancher à l'avant une boule blanche.

Il la ramassa : c'était une feuille de papier lestée d'une pierre. Il déplia le papier, déchiffra les quelques lignes écrites en caractères d'imprimerie, en espagnol. Avec la sensation qu'on venait brusquement de lui injecter du mercure dans les veines « Tania est enfermée dans une maison de la D. I. N. A., 34 calle Subercaseaux, à côté du « Cerro » Santa-Lucia. C'est un petit immeuble qui a l'apparence d'une clinique chirurgicale... Tania est dans une des cellules du sous-sol. »

Il replia le papier, le mit dans sa poche et démarra comme un automate, sans répondre aux appels d'Oliveira qui venait de sortir de sa boutique.

Hors d'état de lui parler. Partagé entre une rage aveugle et une angoisse abominable. Tout son édifice s'écroulait. Si Tania ne s'était pas évadée, cela signifiait que tout le monde lui avait menti. Sauf Carlos Geranios. Il manqua d'écraser un groupe de lolas plantées au milieu de l'avenue en train de faire du stop, tourna à gauche dans une allée, s'enfonçant dans le Barrio Alto. Il arrêta la Datsun et réfléchit. Son premier mouvement aurait été de se rendre à l'ambassade américaine et de jeter John Villavera par la fenêtre.

Il relut le message. Essayant de deviner les intentions de ceux qui gravitaient autour de lui. Incontestablement il gênait beaucoup de gens. Cela pouvait être une nouvelle astuce particulièrement vicieuse pour se débarrasser de lui.

Rien ne prouvait que la femme à la moto travaillait pour Carlos Geranios. Elle pouvait très bien travailler pour Tania. Et lui tendre un piège.

Il froissa rageusement le papier. Tout revenait toujours au même point. Tant qu'il n'aurait pas retrouvé Tania, où qu'elle soit, il ne

pourrait trancher son dilemme. Tout le monde était susceptible de mentir, des deux côtés. Il fallait reprendre l'enquête totalement et la mener de bout en bout, en dépit des risques encourus.

* *

*

Les deux ambulances étaient garées en double file devant un petit immeuble blanc de deux étages aux stores baissés. À côté de la porte, il y avait une plaque de cuivre « Casa de Saudade ».

Malko passa lentement devant, sans oser s'arrêter pour ne pas attirer l'attention. L'une des ambulances était vide. Au volant de l'autre somnolait un homme assez âgé en blouse blanche. Absolument rien de suspect. Il continua à tourner autour du « cerro » Santa-Lucia, une petite colline d'une centaine de mètres de haut en forme de haricot, sillonnée d'allées avec des bancs pour amoureux. Il gara la Datsun un peu plus loin. Partant à pied, il aborda le « cerro » Santa-Lucia par un autre côté et gagna un banc qui dominait la clinique d'une centaine de mètres. Il s'y assit, comme pour prendre le soleil et commença à observer ce qui se passait.

Au bout de dix minutes, un homme sortit de la clinique, monta dans l'ambulance qui avait un chauffeur et le véhicule s'éloigna.

Puis le temps s'écoula sans qu'il ne se passe rien. Quarante minutes plus tard, l'ambulance revint. Les deux hommes ouvrirent les portes arrière et transportèrent une civière sur laquelle Malko distingua une forme étendue. Puis le chauffeur ressortit et s'installa avec un journal à son volant.

Malko s'imposa de rester encore deux heures. Il n'en pouvait plus d'ennui et de frustration. Cela ressemblait à une vraie clinique. Pas d'antennes sur le toit, pas de gens en uniforme, même pas beaucoup d'allées et venues. On n'avait amené qu'une seule personne en trois heures. L'autre ambulance n'avait pas bougé. Le fait que la clinique elle-même existe à l'endroit indiqué ne signifiait rien.

Absorbé dans son observation, il ne vit pas une vieille femme s'approcher à petits pas. Elle s'assit près de lui et engagea aussitôt la conversation, se plaignant des dernières augmentations... Malko lui répondit par monosyllabes ne tenant pas à se faire remarquer. Puis il pensa soudain à quelque chose :

— Vous êtes du quartier ? demanda-t-il.

Ravie qu'il s'intéresse à son sort, elle précisa :

— Oui, j'habite en bas, dans la calle Salvador, la petite là-bas.

— Vous travaillez à la clinique, calle Subercaseaux ! demanda innocemment Malko. Là où il y a les ambulances ?

Elle regarda le bâtiment blanc qu'il désignait, marmonna une réponse indistincte, resta un moment silencieuse puis se leva et s'éloigna sans dire au revoir à Malko. Son soudain mutisme

contrastant étrangement avec son bavardage précédent.

Troublé, Malko se leva à son tour. Il mourait de faim. Le soleil brûlait sa blessure. Redescendant du « cerro », il regagna la Datsun et prit la direction du « Los Leones ».

Il aperçut Jorge Cortez à une table de la terrasse. Le diplomate dominicain était escorté de deux ravissantes aux cheveux aile de corbeau. Il fit signe à Malko de se joindre à eux. Le Dominicain le présenta aux « lolas ».

— Déjeunez avec nous, proposa-t-il.

— Vous avez eu un accident ? demanda une des filles.

Malko tâta machinalement son arcade sourcilière. Los Leones était vraiment une oasis de calme. Il essaya d'oublier les horreurs qui se déroulaient tout autour de lui. Cinq minutes plus tard, un amiral, un des quatre officiers de la Junte passa, escorté de deux carabinieri et se dirigea vers le terrain de golf. Les amies de Jorge Cortez observaient goulûment Malko. C'étaient des purs produits de « Barrio Alto ». Habillées de vêtements coûteux en provenance du Brésil, bien coiffées, arrogantes, désirables et disponibles.

Ils commandèrent les éternels « erizos » et des churrascos. Malko suivait la conversation d'une oreille distraite. Pensant à la vieille du « cerro » Santa Lucia. Soudain, il dressa l'oreille : une des filles parlait de son nouveau job comme journaliste à l'agence « Prensa Latina ». Il demanda :

— Vous connaissez Carmen Rosario, une journaliste du *Mercurio* ?

Elle connaissait. Malko fit fondre l'or de ses yeux.

— J'aimerais la rencontrer, dit-il, je prépare un mémoire sur le Chili et j'ai besoin de renseignements.

La lola prit l'air un peu pincé.

— Elle sera ravie, affirma-t-elle. Je peux lui téléphoner, si vous voulez. À cette heure-ci, elle est au journal.

Elle s'éloigna, balançant naïvement ses hanches à peine trop larges.

Lorsqu'elle revint à table, elle annonça d'un air de regret :

— Carmen vous attend au *Mercurio* après le déjeuner. C'est-à-dire vers quatre heures...

Visiblement, elle regrettait l'initiative de Malko. La jambe gainée de nylon de son amie s'appuya à celle de Malko sous la table, ce qui ne l'empêchait pas d'enlacer les doigts de sa main droite à ceux du Dominicain.

Ce dernier annonça :

— Je donne une petite fête chez moi ce soir. Venez-vous joindre à nous. Amenez Oliveira.

— Oh ! il connaît Oliveira ! s'exclama son amie.

Sa jambe s'appuya avec encore plus d'insistance contre celle de Malko. C'était délicieusement excitant de faucher l'amant d'une

amie...

— Si vous restez longtemps à Santiago, vous ne pourrez plus partir, il y a trop de jolies femmes, dit Jorge en riant.

Les deux « lolas » gloussèrent, ravies. Malko eut du mal à partager leur gaieté, se demandant ce que la journée allait lui apporter. Oliveira devait être folle furieuse. Et quand elle apprendrait en plus qu'il avait déjeuné sans elle au « Los Leones »... Ses amies allaient s'empresse de le lui dire. Il avait hâte d'être au *Mercurio*. Il but une gorgée de vin chilien fort à assommer un lama et tenta de se détendre un peu. Mais la boule qui lui bloquait l'estomac refusait de se dissoudre.

* *

*

Carmen Rosario était une jolie fille blonde un peu forte, à la poitrine épanouie, avec de longs cheveux et un nez busqué. Elle avait accueilli Malko dans un petit box vitré de la rédaction du *Mercurio* presque vide à cette heure. Lorsqu'il lui offrit d'aller boire un verre, elle accepta immédiatement.

— Allons au *Carlton*, proposa-t-elle. C'est à côté. On pourra me prévenir s'il y a quelque chose.

En pénétrant au *Carlton*, Malko eut l'impression de revenir cinquante ans en arrière. Tout était poussiéreux, même les maîtres d'hôtel, les sièges défoncés, les rideaux en loques, cela sentait le mois. Quelques vieilles dames prenaient le thé en papotant à voix basse. Au début du siècle cela avait dû être un endroit très élégant, mais on n'avait pas changé les nappes depuis...

Devant l'éternel pisco-sour – le whisky étant hors de portée du Chilien moyen. Carmen et Malko commencèrent à bavarder. Politique, mode, n'importe quoi. La journaliste parlait facilement. Lorsque Malko lui demanda comment elle était entrée au *Mercurio*, elle rit.

— Oh, du temps d'Allende, j'étais déjà journaliste !

— On ne vous a pas fait d'ennuis ? s'étonna-t-il.

Une lueur de gaieté passa dans les yeux de la journaliste.

— Non. Mon père a des amis dans la Junte. Le directeur du journal a été arrêté, mais c'est tout. Maintenant, je gagne 1 500 000 escudos, c'est un bon salaire.

— Et vous écrivez ce que vous voulez ?

Elle hésita un peu avant de répondre...

— Oui... Mais il y a des choses dont il vaut mieux ne pas parler. Comme attaquer le gouvernement.

Elle rit.

— « J'ai fait une enquête sur un repas social que la Junte a forcé tous les restaurants à afficher à leur menu pour 1 luca. Afin que les pauvres ne souffrent pas trop de l'inflation. J'ai découvert que la

plupart des restaurants offraient pour ce prix de la soupe de têtes de poissons ! On m'a conseillée de ne pas publier mon enquête. Pour le moment... »

— Que vous serait-il arrivé si vous l'aviez publiée ?

— Elle fit la moue.

— Oh, j'aurais été probablement convoquée à la D. I. N. A. où des officiers m'auraient expliqué que je faisais le jeu des marxistes et m'auraient lu la liste de mes amants, pour me montrer qu'on savait tout de moi. Et puis, ils m'auraient offert un « café-café ».

— Ils savent tout ?

Carmen Rosario hocha gravement la tête.

— Tout, confirma-t-elle. Ils ont beaucoup de moyens et d'informateurs. Les meilleurs.

Elle sourit.

— « Si vous envoyiez un câble de votre hôtel, ne mettez pas de choses compromettantes. Vous voyez le petit apprentis sous l'escalier, là où il y a le bureau de I. T. T. ? Deux fois par jour, un policier vient chercher le double des câbles... »

Charmant.

Malko se dit que Carmen Rosario paraissait assez indépendante d'esprit pour qu'il puisse aller plus loin.

— Il me semble que j'ai lu quelque chose de vous, dans le *Mercurio* récemment, dit-il. Une histoire à propos d'une évasion.

Elle approuva aussitôt.

— Ah oui, l'évasion de Tania Popescu.

— C'est une information que vous avez eue comment ? Je croyais que la D. I. N. A. était assez discrète sur ses opérations.

Elle hésita imperceptiblement, croisa les jambes.

— Mon fiancé est officier, expliqua-t-elle. De temps en temps, il me donne des tuyaux que les autres n'ont pas. C'est pour cela que je suis si bien payée au *Mercurio*...

Les militaires faisaient décidément des ravages chez les « lolas ».

— Alors, il vous a emmenée sur les lieux ? demanda Malko.

Carmen Rosario se récria aussitôt.

— Oh non ! d'abord ça s'est passé la nuit. Et puis la D. I. N. A. ne veut jamais que l'on identifie ses agents ! Il m'a raconté l'histoire et m'a même donné une photo de Tania pour que je la passe, en promettant une récompense. Cela faisait une très bonne histoire parce que c'est la première fois qu'on s'évadait de la D. I. N. A.

La conversation dévia sur la politique, le M. I. R., la Junte. Visiblement, la jeune Chilienne était favorable au régime sans y être vraiment inféodée. Juste assez pour se laisser influencer. Malko paya et ils ressortirent dans le vingtième siècle.

Elle remonta au *Mercurio*. Lui partit à pied. De plus en plus

songeur. Le visage de Tania flottait devant ses yeux, comme un fantôme malfaisant.

Où était-elle ?

Personne d'autre que lui ne répondrait de façon certaine à cette question. La réponse lui faisait courir un risque extrêmement élevé. Pourtant, Malko était décidé à le courir. En essayant de mettre quelques chances de son côté...

* *

*

Jorge Cortez, enveloppé dans un peignoir de bain, pieds nus, ébouriffé, ouvrit la porte avec un sourire surpris et fit entrer Malko.

— Je ne m'attendais pas à vous voir, fit-il. À voix basse, il ajouta :

— « Je baisais. »

Malko le suivit dans un living de plain-pied avec un grand jardin. La maison était située dans une des innombrables petites voies calmes du « Barrio Alto », dans un coin hautement résidentiel. Une vieille bonne surgit en bougonnant et se radoucit en voyant Malko.

Le diplomate éclata de rire.

— Elle est terrible, elle hait les femmes... Chaque fois qu'il y a une fille ici, elle est odieuse, elle refuse même de leur apporter le petit déjeuner ou de leur adresser la parole.

Il n'avait pas fini sa phrase qu'une des deux filles du restaurant surgit, le maquillage en déroute et les cheveux en bataille, l'air furieux, enveloppée dans une serviette de bain qui s'arrêtait en haut de ses cuisses qu'elle avait fort belles. Elle se laissa tomber près de Malko, découvrant encore plus d'elle-même et éclata :

— Ta bonne m'a traitée de putain quand je lui ai demandé où était la salle de bains !

La serviette glissa, découvrant un sein blanc et elle ne la remonta pas. Toute à sa rage.

— Si elle te voit dans cette tenue, remarqua doucement Jorge, elle va se dire qu'elle n'a pas tort.

Ivre de rage, la fille se leva, abandonnant totalement la serviette, et traversa le living, entièrement nue, se heurtant presque à la bonne. Cette dernière marmonna distinctement une injure et fit un signe de croix.

La fille cracha comme un chat en colère. Cinq minutes plus tard, elle fit claquer la porte à faire s'écrouler la maison. Malko soupira.

— Je crois que c'est la fin d'un beau roman d'amour...

Toute mielleuse, la bonne vint lui demander ce qu'il désirait boire. Jorge rit de bon cœur et se tourna vers Malko.

— Je suppose que vous n'êtes pas venu déranger ma vie..., sentimentale sans un motif sérieux.

Mi-figue, mi-raisin. Malko lui rendit son sourire, mais ses yeux

dorés restèrent froids.

— Il se trouve que vous êtes en ce moment la seule personne en qui j'ai confiance à Santiago, dit-il. Bien que nous nous connaissions à peine. Or j'ai besoin aujourd'hui de quelqu'un en qui j'ai une confiance absolue. Pour une question de vie ou de mort.

Jorge Cortez leva un sourcil étonné.

— On m'avait dit que vous étiez un agent de la C. I. A., remarqua-t-il. Vous avez pourtant de nombreux amis en ville. En dépit du petit incident qui vous a opposé à la D. I. N. A. John Villavera n'est pas sans lien avec les gens qui vous emploient.

— C'est exact, reconnut Malko. Mais cela ne change rien à mon problème.

— Je vous écoute, dit Jorge Cortez, sans insister.

— Je ne vous demanderai rien de dangereux, expliqua Malko. Simplement de prévenir un certain nombre de personnes si je ne vous ai pas donné signe de vie à un moment donné. Si vous gardez le secret absolu sur cet accord, vous ne courez aucun risque.

— Très bien, dit le diplomate. Vous avez ma parole.

* *

*

Malko arrêta la Datsun derrière l'ambulance stoppée en double file et se dirigea vers l'entrée de la clinique. Tranquillement, mais l'estomac contracté, il en poussa la porte. Le couloir était assez sombre, à sa gauche se trouvait un box vitré qu'on ne peut voir de l'extérieur. Deux hommes en civil s'y trouvaient. L'un d'eux, en voyant Malko, quitta sa place et sortit dans le couloir, lui barrant le chemin.

— Señor ?

Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il n'avait pas une tête d'infirmier...

— J'ai rendez-vous avec le lieutenant Pedro Aguirre, dit Malko. À cinq heures.

Il était cinq heures moins dix.

— Le lieutenant Pedro Aguirre ? répéta le civil. Je ne connais pas. Ici, c'est...

— Renseignez-vous, dit sèchement Malko.

L'autre le toisa, indécis, puis, visiblement troublé, hocha la tête.

— Attendez ici señor.

Il rentra dans le box vitré, ferma la porte et s'approcha d'un téléphone. Malko ne le quittait pas des yeux. D'après Oliveira. Aguirre travaillait la nuit, donc il ne devait pas être à la D. I. N. A. dans la journée... S'il tombait dessus, il avait une explication toute prête. La conversation au téléphone se prolongeait. Bon signe. Enfin, le civil raccrocha et revint vers lui. L'air ennuyé.

— On ne peut pas joindre le lieutenant Aguirre, dit-il. Mais s'il vous

a donné rendez-vous, il va sûrement venir. Je vais vous montrer où vous pouvez l'attendre.

Malko le suivit au bout du couloir. Ils tournèrent, entrèrent dans une petite pièce avec quelques chaises. Le civil y laissa Malko et referma la porte.

Quelque chose venait de se glacer en lui, lui rendant tout son sang-froid. Le message jeté par la vieille motocycliste n'avait pas menti. Cette « clinique » était bien un centre de la D. I. N. A. Quelque chose le frappa d'ailleurs : il manquait l'odeur caractéristique des établissements hospitaliers. Maintenant, il fallait vérifier le dernier point. Et il n'avait pas beaucoup de temps. Il se leva, ouvrit doucement la porte, regarda autour de lui. Quelques mètres plus loin, devant l'entrée d'un escalier menant au sous-sol, deux carabinieri étaient assis sur des tabourets, leur fusil d'assaut S. I. K. entre les jambes.

Tout doucement, Malko s'avança dans le couloir, allant dans la direction opposée, jusqu'à ce qu'il soit hors de vue. Puis il fit demi-tour et revint en marchant sans se cacher. De façon que les soldats aient l'impression qu'il venait du premier étage. En voyant Malko, ils se levèrent avec ensemble. Il les toisa et demanda sèchement :

— Le lieutenant Aguirre est déjà en bas ?

Un des soldats secoua la tête.

— Je n'ai vu personne. Mais, señor, qui...

— Vous, accompagnez-moi, dit Malko. Vous, restez là. Dès que le lieutenant Aguirre arrivera de la calle Londres, dites-lui que le major Salto est déjà là.

Les carabinieri hésitaient, décontenancés. Le ton de commandement de Malko les impressionnait. En principe, tous ceux qui se trouvaient dans la « clinique » appartenaient à la D. I. N. A. ou à l'armée. Beaucoup d'officiers se mettaient en civil.

Au sous-sol se trouvaient les cellules. Ils n'étaient là que depuis le matin et ne connaissaient pas tout le monde. Les rotations se faisaient la nuit, pendant le couvre-feu, pour qu'on ne voie pas les uniformes. Le jour, les carabinieri avaient l'interdiction formelle de se montrer dehors, sous peine de se retrouver à Ritoque.

— Vamos, répéta Malko d'un ton impatient.

Docilement l'un des deux soldats s'engagea dans l'escalier, son fusil à bout de bras. Malko lui emboîta le pas. L'autre se rassit sur son tabouret.

Ils arrivèrent en bas. Le soldat frappa à une porte et se retourna vers Malko.

Celui-ci glissa la main sous sa veste, sortit son pistolet extra-plat d'un geste parfaitement naturel et en enfonça le canon dans la gorge du carabinieri.

— Silencio, dit-il à voix basse, si no te mata(23).

De la main gauche, il lui arracha son fusil et le posa contre le mur. Médusé, l'autre n'avait pas encore retrouvé la voix. Malko ouvrit la porte, poussant le carabinieri devant lui d'une bourrade.

Il aperçut un civil assis sur une chaise derrière une table de bois en train de lire un illustré. Celui-ci leva la tête, vit le pistolet de Malko braqué sur lui.

Une douzaine de portes s'ouvraient sur un couloir central, derrière la table.

Les traits du civil s'étaient affaîssés. Il n'était pas rasé, ne portait pas d'armes, était gras, assez âgé. Ses yeux allaient de Malko au carabinieri, pleins d'incompréhension.

— Dans quelle cellule est Tania Popescu ?

Ou le gardien ne le savait pas, ou il était trop médusé pour répondre. Malko sans les quitter des yeux se dirigea vers la première porte.

Elle s'ouvrit sans difficulté. Il n'y avait personne à l'intérieur.

Du geste, il fit signe aux deux hommes de s'approcher, les y poussa et referma un énorme verrou extérieur. Puis il alla à la seconde porte, tourna le verrou, identique sur toutes les portes, ouvrit. Deux hommes étaient étendus à même le sol, au milieu de leurs excréments, couverts de sang, dans une odeur effroyable. Malko laissa la porte ouverte, au bord de la nausée. Ils ne bougèrent même pas. Deux autres pièces étaient vides. Une troisième contenait six prisonniers assis par terre, le dos au mur, les mains enchaînées, les unes aux autres. Ils levèrent un regard atone sur Malko, le prenant visiblement pour un des bourreaux de la D. I. N. A.

— Tania ? demanda-t-il. Tania Popescu ?

Ils ne répondirent pas. Dans la cellule suivante, une femme jeune, aux vêtements déchirés, du sang coulant le long de sa jambe, gémissait faiblement, les yeux fermés. Peut-être celle qu'il avait vue amener dans l'ambulance... Il faillit vomir. En ressortant, il entendit des bruits d'appels et de pas dans le couloir du rez-de-chaussée. On se demandait où il était passé. Il lui restait peu de temps.

Des bruits de bottes ébranlèrent l'escalier. Il restait trois portes. Il risquait de ne pas avoir le temps de les ouvrir toutes. S'il ne trouvait pas Tania, un doute subsisterait. C'était la dernière occasion... Il choisit la dernière porte à droite, rabattit le battant au moment où la porte desservant le couloir s'ouvrait violemment.

Une ampoule nue brillait au plafond.

Une forme humaine était tassée dans un coin, au milieu d'une odeur innommable, le visage si enflé qu'on la reconnaissait à peine, la tête pendant sur sa poitrine, une écuelle posée devant elle comme pour un animal. Les cheveux sales pendaient, collés de sueur et de

sang. Le nez était comme une pomme de terre. Brisé. La poitrine était celle d'une vieille femme, flasque, marbrée de coups. Tania tourna lentement la tête vers Malko. Son regard atone le traversa sans qu'il voie si elle le reconnaissait.

Les hurlements et le martèlement des bottes força Malko à se retourner au moment où la meute se jetait sur lui.

Malko, submergé par les uniformes et les civils, tomba sous les coups. Sa dernière pensée, avant de s'évanouir, fut qu'ils ne le tueraient sûrement pas tout de suite.

Ce sur quoi il avait compté.

Jorge Cortez acheva son J and B et alla remettre un disque. La nuit était tombée et il faisait frais. Il ferma la porte-fenêtre du living, retourna s'asseoir, prenant le téléphone près de lui. Une angoisse diffuse l'empêchait de se détendre. Malko aurait dû être de retour depuis plus d'une heure déjà. Il avait essayé de se dire que la circulation sur Providencia était épouvantable en fin de journée, que sa voiture avait pu tomber en panne, qu'il avait pu égarer son numéro de téléphone... Mais cela ne l'apaisait pas.

Il regarda l'enveloppe fermée que lui avait laissée son visiteur. Jorge Cortez n'était pas un homme d'action. Une fortune personnelle importante lui avait permis de mener une agréable carrière dans la diplomatie, sans trop se préoccuper de son salaire. Il aimait les femmes, les fêtes, les conversations mondaines et la bonne chère. Jamais, avant le Chili, il n'avait été mêlé à une histoire de Services Secrets, il évitait même de fréquenter trop les attachés militaires... Cette fois, il mettait le doigt dans l'engrenage. La rumeur publique lui avait très vite appris que Malko n'était pas au Chili pour s'occuper du Wild Life Fund. Tout se savait dans l'étroit cercle diplomatique. Il ne voulait pas connaître le vrai motif de sa visite. Mais il ne pouvait pas non plus se dérober. Une insolite complicité le liait à Malko. En partie à cause de leur expérience commune avec la D. I. N. A. Surtout parce qu'ils s'étaient reconnus comme étant de la même race. Il déchira l'enveloppe et regarda la feuille de papier. Il y avait trois noms dans l'ordre, avec, chacun, deux numéros de téléphone.

1. John Villavera.
2. Colonel Federico O'Higgins.
3. David Wise. Langley. Virginia.

Malko avait précisé à Jorge Cortez de faire part aux deux premiers de l'appel au troisième. Jorge passa sa langue sur ses lèvres sèches et composa le premier des numéros. Certain que Malko ne reviendrait pas.

* *

*

— Alors, cochon, tu voulais me voir, hein !

Le pétrole dégoulinait sur le visage de Malko, lui brûlant les yeux. Ses mains menottées derrière le dos l'empêchaient de s'essuyer. Le liquide gluant lui collait à la peau. Mais il ne pensait pas à ses propres souffrances. Une rage aveugle contre ceux qui l'avaient mené en bateau l'étouffait. Il secoua la tête, essaya d'ouvrir les yeux, distingua vaguement la silhouette du lieutenant Pedro Aguirre planté devant la

baignoire pleine de pétrole. Une variante du supplice « El scaphandro » mise au point par la D. I. N. A.

Bien campé sur ses bottes vernies, sanglé dans un uniforme impeccable, le regard mauvais et le cheveu calamistré, le lieutenant Aguirre observait Malko avec une rage sans bornes. Sa haute casquette était pendue à une patère. Muets, les deux carabiniers en treillis qui maintenaient Malko dans la baignoire pleine de pétrole essayaient de ne pas déraiper sur le carrelage gluant. Eux aussi étaient inondés du liquide nauséabond. Ils avaient failli le tuer, à coups de pied, l'avaient remonté au premier en le frappant sans arrêt, jusqu'à ce qu'un officier leur ait ordonné de ne pas le tuer avant qu'il ait parlé. Le carabinier se souvenait du nom donné par Malko pour tromper sa vigilance... On avait été chercher le lieutenant Aguirre chez lui. En attendant, on avait mis Malko en condition.

Les coups d'abord, puis la mise à nu, la fouille humiliante, les coups. Et enfin, la baignoire de pétrole.

Aguirre venait d'arriver. Dans une rage indescriptible. Le fait que Malko soit parvenu à Tania en se servant de son nom ne pouvait lui attirer que des ennuis. Mais il y avait pire. Il était certain que Malko se trouvait avec Oliveira lorsqu'il avait téléphoné. Oliveira qui se refusait à lui...

Il allait faire tout payer d'un coup à ce gringo.

— Tu ne veux rien dire ! hurla-t-il à Malko.

« Que fait Jorge ? » se disait ce dernier. Il se demanda s'il n'avait pas été fou de faire confiance à un quasi inconnu.

Pedro Aguirre se rendit compte tout à coup que les révélations du prisonnier pouvaient être embarrassantes pour son orgueil.

— Sortez, vous autres, ordonna-t-il aux carabiniers.

Ceux-ci laissèrent tomber Malko qui glissa dans la baignoire, la tête émergeant seule, parce qu'il s'arc-boutait les pieds contre la paroi. Dès que la porte se fut refermée, le lieutenant Aguirre se pencha vers lui.

— Communiste de merde, qui t'a dit que Tania était ici ?

— Personne ! fit Malko.

— menteur ! rugit-il. Je vais te faire payer tes mensonges.

Malko se raidit. En ce moment le téléphone devait fonctionner entre Washington et Santiago. Le colonel O'Higgins était donc prévenu que Washington était au courant. Le gambit de Malko était que le Chili ne pouvait pas se permettre officiellement de liquider un agent de la C. I. A.

Mais c'était seulement un gambit...

David Wise risquait, si Malko s'était trompé, d'être obligé de se contenter de rapatrier ce qui resterait de lui dans des conditions décentes...

— Pourquoi voulais-tu voir Tania ? demanda le lieutenant Aguirre.

Malko avala un peu de pétrole et toussa.

— Cela ne vous regarde pas.

Il ajouta, d'un ton méprisant :

— Lieutenant Aguirre, vous allez être obligé de me libérer et de faire des excuses. Je représente le gouvernement des États-Unis. Vous aurez à rendre des comptes... Et Oliveira risque de vous en vouloir...

Elle avait plus fort que lui. Pedro Aguirre le contempla un long moment, brûlant de haine. Puis il alla fermer la porte à clef et se pencha sur la baignoire.

— Tu sais que j'interroge tous les salauds de ton espèce. Que personne n'est encore venu se plaindre. Tu le sais, dis ? Toi non plus, tu ne viendras pas te plaindre. Aux Américains ni à personne.

Sans laisser à Malko le temps de répondre, il appuya la paume de sa main droite sur sa tête et poussa de toutes ses forces, le forçant à glisser dans le pétrole. Malko s'arc-bouta de toutes ses forces aux parois gluantes, tint pendant plusieurs secondes. La main appuyait impitoyablement. Aguirre avait un rictus féroce et joyeux. Comme le jour où il avait rempli d'eau un étudiant gauchiste jusqu'à ce que ses intestins éclatent. Ses fonctions spéciales lui donnaient une toute-puissance grisante. Brusquement, les pieds de Malko dérapèrent et il glissa dans la baignoire. Le bras du lieutenant plongea à sa suite, salissant l'uniforme, jusqu'au coude. Mais il n'en avait cure. Vingt centimètres sous le pétrole, il sentait la tête de Malko luttant contre l'asphyxie et il en éprouvait presque un plaisir sexuel.

L'image d'Oliveira passa devant ses yeux et il appuya encore plus fort.

Malko ne serait pas le premier suspect décédé au cours d'un interrogatoire. De la clinique réquisitionnée, la D. I. N. A. n'avait conservé qu'un médecin. Bien utile pour signer des certificats de décès circonstanciés. Style arrêt du cœur. Sans préciser la cause, bien entendu.

Le corps de Malko eut un spasme furieux. Il venait d'avalier une grande goulée de pétrole.

* *

*

Le colonel Federico O'Higgins était en train de changer la pile de sa bouillotte quand le téléphone sonna. Il décrocha de la main gauche. La droite le faisait de plus en plus souffrir. Livide, elle était recroquevillée comme une serre d'animal, les ongles bleuis. Entendant la voix de Jorge Cortez, il lui demanda de patienter quelques secondes et remit son gant de laine. Puis il reprit l'appareil.

Tout de suite son visage se figea, en écoutant le diplomate. Il répondit par monosyllabes, ne s'engageant pas, écoutant le Dominicain jusqu'au bout.

Puis, très poliment, il lui expliqua qu'il s'agissait très certainement d'un canular, d'une mauvaise plaisanterie... Qu'il le verrait le lendemain au Club et qu'ils en riraient ensemble. Mais Jorge Cortez n'avait pas l'air disposé à rire. Quand il mentionna le nom de David Wise, Federico O'Higgins se retint pour ne pas raccrocher et lui envoyer une équipe de la D. I. N. A. il y avait encore de la place dans les camps et dans les cimetières. Il fit un effort surhumain pour continuer d'une voix mondaine, plaisantant même. Assura qu'il allait se renseigner néanmoins. En raison de leurs excellents rapports. Mais qu'il n'y avait sûrement RIEN de vrai dans toute cette histoire. Dès qu'il eut raccroché, il poussa un grognement de rage, donna un coup de pied dans la corbeille à papier et commença à faire les cent pas dans son bureau, serrant la bouillotte japonaise à la briser.

Le salaud !

Il en bavait de rage. En confiant le message à un diplomate, Malko le mettait à l'abri des représailles de la D. I. N. A. Même le colonel O'Higgins ne pouvait pas faire arrêter le Premier Conseiller de l'ambassade dominicaine. Pas avec la réputation du Chili. Il se rassit, donna quelques coups de téléphone, fit le point...

Il avait très peu de temps pour agir. Ensuite, le processus serait irréversible. Il décrocha son téléphone et composa un numéro de son index mort.

La main qui appuyait sur la tête de Malko agrippa ses cheveux et le tira soudain vers le haut. Suffocant, mais encore conscient, il se dit qu'enfin la « Cavalerie » arrivait. Sa tête émergea du pétrole, il aspira avidement une bouffée d'air, entendit des voix qui vociféraient, des cris, des interjections furieuses. Puis il se mit à vomir et tout le reste lui fut égal. Il eut l'impression qu'il s'écoulait un temps infiniment long avant que des mains ne le soulèvent, ne l'arrachent à la baignoire et ne le jettent par terre. Ses yeux collés par le pétrole l'empêchaient de voir clairement. Il distinguait seulement des silhouettes. Quelqu'un jura en essayant de le prendre. Finalement, on le tira par les pieds dans une pièce voisine et on défit ses menottes.

Presque aussitôt, un violent jet d'eau le frappa en plein visage. Suffoquant de nouveau, il toussa, se débattit, le jet descendit sur tout le corps. On essayait de laver le pétrole. Ensuite, avec des chiffons, on le frotta vigoureusement, lui nettoyant surtout les yeux et le visage. Enfin, il put voir. Il se trouvait assis à même le sol d'une pièce carrelée. Deux carabineros en manches de chemise, l'air dégoûté, le nettoyaient avec des éponges. Enfin, on lui jeta une serviette humide.

Il fit un effort prodigieux pour se mettre debout, s'appuya au mur et eut un vertige. Les carabiniers le regardèrent en ricanant.

— On se sent mieux après un bain, hein !

Il préféra ne pas répondre. Si on l'avait sorti du pétrole, c'est que son plan avait marché. Mentalement il bénit Jorge Cortez. Le diplomate avait tenu sa promesse. Sinon, Malko serait en train de mourir, les poumons pleins de pétrole. Une femme sans âge entra dans la pièce et lui tendit ses vêtements. Après lui avoir fait signer une décharge. La légalité ne perdait pas ses droits. Il se rhabilla tant bien que mal... Regarda sa montre. Neuf heures dix. Cela avait passé vite.

Un civil, le visage impénétrable, l'attendait dans le couloir du rez-de-chaussée. Il se leva en l'apercevant.

— Señor, j'ai l'ordre de vous conduire chez le colonel O'Higgins.

Malko sortit le premier de la « clinique » et s'arrêta sur le pas de la porte pour humer l'air frais. Un fourgon Chevrolet noir et blanc était stationné derrière l'ambulance. La Datsun avait disparu. Malko monta dans le Chevrolet. Aussitôt, le civil grimpa à côté de lui et prit le volant. L'arrière était séparé de la cabine par un épais grillage. Des lanières pendaient des parois. Le Chevrolet roulait rapidement. D'elles-mêmes, les voitures s'écartaient devant lui. Seule la D. I. N. A. utilisait ce genre de véhicule... Ils montèrent Providencia sans un mot, pénétrèrent dans le Barrio Alto, dans le dédale de petites allées

cossues, pour finalement s'arrêter dans une courbe, en face d'une maison basse entourée d'un jardin.

— C'est ici, señor, dit le civil.

Malko descendit. Il avait hâte de se retrouver en face de John Villavera. La porte s'ouvrit sur l'Américain. Le visage grave. Lui et Malko se toisèrent quelques secondes, puis le premier dit avec une chaleur un peu forcée :

— Je suis heureux que vous ne soyez pas trop mal en point.

Ignorant la main tendue, Malko le toisa. Glacial.

— Je crois que vous avez un certain nombre d'explications à me donner.

L'Américain secoua la tête, les traits figés d'un coup. S'effaça pour laisser entrer Malko.

— Le colonel Federico O'Higgins est ici, annonça-t-il à Malko qui sentit une sainte colère l'envahir.

— Je suis ravi de me retrouver en face de cette ordure, dit-il.

Ivre de rage, il entra dans le living. L'officier chilien était assis sur un fauteuil, sa main droite serrée sur sa bouillotte. Il esquissa un pâle sourire gêné et dit d'une voix douce :

— Je comprends votre irritation, prince Malko, mais vous m'aviez menti également. Vous m'aviez formellement promis de ne plus vous occuper de l'affaire Geranios. (*Il soupira.*) Je ne fais pas un métier facile.

Malko le coupa, cinglant.

— La plupart des gens qui exerçaient le même métier que vous ont été pendus, colonel.

Le teint de Federico O'Higgins devint encore plus jaunâtre que d'habitude.

— Prince Malko, interrompit John Villavera, ne soyez pas trop dur pour le colonel.

Malko chercha le regard fuyant du Chilien.

— Alors, Tania Popescu s'était évadée ?

Federico O'Higgins baissa les yeux. Avec un sourire bien ignoble :

— Prince Malko, pour des raisons intéressant la sécurité du Chili, personne ne devait savoir que nous détenions toujours cette personne. Le général Pinochet lui-même m'en avait donné l'ordre écrit. J'ai dû mentir à M. Villavera également, comme il pourra vous le dire. Ce n'était pas de gaieté de cœur...

— Bullshit, fit Malko.

Écœuré. Il pointa un doigt vengeur sur le colonel chilien.

— Vous avez menti parce que vous vouliez la torturer tranquillement. Jusqu'à ce qu'elle parle ou qu'elle meure. Comme tous les gens que vous arrêtez...

— Nous ne l'avons plus torturée, protesta O'Higgins. Elle a été

transportée dans cette clinique pour y être soignée à la suite des excès commis à son égard.

— Soignée aux bains de pétrole, fit amèrement Malko. Cessez donc de mentir.

Il se retourna vers John Villavera qui assistait, muet, à l'altercation.

— C'est valable également pour vous. En me manipulant, vous avez cherché à livrer Carlos Geranios à la D. I. N. A. Pour qu'elle l'assassine.

L'Américain s'empourpra d'un coup, en commençant par le front.

— Vous oubliez que nous travaillons pour le même gouvernement et que le colonel O'Higgins est un ami des U. S. A.

— Je doute que le Congrès se vante d'une telle amitié, cingla Malko. Un certain nombre de choses ont changé à Washington, ces derniers temps, ajouta-t-il. Vous devriez aller y faire un tour...

Federico O'Higgins se leva et posa sa main glaciale gantée de laine sur le bras de Malko.

— Laissez-moi m'expliquer, demanda-t-il, vous me jugerez ensuite. D'abord je vous jure que John Villavera n'en savait pas plus que vous. Cette personne, Tania Popescu, attendait du renfort d'Argentine. Un commando d'assassins d'extrême gauche. Venus ici pour faire régner la terreur. Impossible de les arrêter dans la montagne. Il y a quatre mille kilomètres de frontière et nous n'avons pas beaucoup de moyens. Le seul indice que nous possédions, c'était Tania Popescu. S'ils avaient pensé qu'elle était encore en prison, jamais ils ne seraient venus... Nous avons sous surveillance toutes ses planques. C'est pour connaître leur emplacement que nous avons été obligés de l'interroger un peu brutalement.

La rage de Malko tombait peu à peu. La fatigue et le dégoût... Et puis, la voix douce et persuasive du colonel O'Higgins était difficile à combattre. Ce dernier changea sa bouillotte de main et ajouta :

— Prince Malko, nous ne luttons pas contre des enfants de cœur. Vous connaissez les méthodes des marxistes. Vous savez ce qui se passe en Argentine. Cette Tania a été responsable de nombreuses morts, durant le régime « Allende ». Sans les hautes protections dont elle disposait, nous l'aurions arrêtée depuis longtemps.

Les gros yeux exorbités semblaient avides de convaincre. Mais Malko ne voulait pas être convaincu. Il se tourna vers Villavera :

— Comment pouvez-vous soutenir sérieusement que vous cherchiez à faire sortir Carlos Geranios du Chili ? Alors que vous entretenez de si bons rapports avec le colonel O'Higgins.

John Villavera passa sa langue sur ses lèvres sèches. Les yeux jaunâtres et proéminents du colonel chilien se fixèrent sur l'Américain.

— J'espère que le prince Malko parle au passé. Vous savez que ce Geranios est extrêmement dangereux et s'est rendu coupable de graves

délits dans ce pays.

John Villavera bafouilla :

— Je n'ai jamais voulu le soustraire à votre justice. Seulement l'encourager à se constituer prisonnier. Je pense qu'alors, en faisant appel à votre générosité...

Un ange passa et s'enfuit écœuré. Le colonel O'Higgins hocha gravement la tête.

— Nous sommes effectivement toujours prêts à pardonner à ceux qui se repentent...

— Il se serait retrouvé en train de macérer dans le pétrole. En attendant votre geste magnanime, remarqua Malko, caustiquement.

Le Chilien ne releva pas.

— Prince Malko, me croyez-vous, au sujet de Tania Popescu (*Il se rapprocha encore de Malko.*) Écoutez, si nous avons vraiment voulu nous débarrasser de Carlos Geranios, et si M. Villavera avait été notre complice, c'était facile de vous suivre et de s'emparer de lui ensuite. Je crois que vous lui avez communiqué le lieu de sa cachette.

Malko ne répondit pas. C'était le seul argument qui le troublait vraiment. Et auquel il n'avait pas de réponse. Il s'assit, épuisé, puant encore le pétrole.

— Très bien, admit-il d'une voix lasse. Tout cela est un tissu de quiproquos. Il n'en reste pas moins que la D. I. N. A. ressemble fortement à un organisme que j'ai connu durant ma jeunesse : la Gestapo.

O'Higgins massa soigneusement sa petite bouillotte. John Villavera frotta son lourd menton, embarrassé.

— Ce sont des paroles très dures, lâcha-t-il. Qui dépassent sûrement votre pensée...

— Je vais vous quitter, annonça O'Higgins. J'espère que cette affaire est définitivement terminée.

Il avait appuyé sur le mot « définitivement ».

Malko laissa l'Américain raccompagner le colonel O'Higgins, eut une quinte de toux provoquée par le pétrole. John Villavera revenait déjà, le front barré d'une large ride.

— Vous m'avez mis dans une position très difficile, reprocha-t-il à Malko. O'Higgins est fou de rage contre moi. J'ai été obligé de tout lui raconter pour vous sortir du pétrin où vous vous étiez fourré.

Malko hésita entre le coup de pied dans le ventre et le crachat. Mais il était trop fatigué.

— J'ai été torturé deux fois par une organisation dont vous m'avez vanté la parfaite correction, fit-il amèrement. Tout le monde m'a menti. On a tenté de m'assassiner !

— J'ignorais que Tania Popescu ait été transférée dans un autre centre de torture, avoua piteusement Villavera. O'Higgins ne me dit

pas tout, vous savez. Quant à Carlos Geranios, je vous jure que je n'ai jamais eu l'idée de le livrer à la D. I. N. A. Bien au contraire. Et je vous supplie de me croire, de continuer à tenter de le sauver. Vous êtes le seul à pouvoir le faire.

Malko ferma les yeux, pris de vertige. C'était trop pour une seule journée. Tout le fardeau retombait sur lui. Où était la vérité ? Il scruta le visage crispé de John Villavera qui respirait la sincérité et l'angoisse.

D'une façon ou d'une autre, le sort de Carlos Geranios était entre ses mains.

Il se leva.

— Reconduisez-moi à mon hôtel, demanda-t-il. Nous en reparlerons demain.

* *

*

Malko rouvrit les yeux. La sensation était horrible : dès qu'il les fermait, il se voyait trempant dans la baignoire de pétrole. Il avait mal dormi. Par la fenêtre restée ouverte, il entendait la rumeur de la place de la Moneda. Il se leva. Sa décision était prise : il préviendrait le fugitif, lui donnant tous les éléments, et le laisserait choisir son sort. Le tout était de parvenir à sa cachette avec une chance raisonnable de ne pas être suivi. C'était risqué, mais il n'avait pas le choix. Il s'habilla et descendit. Miraculeusement, sa Datsun s'était retrouvée dans le parking de la Moneda, la clef dans une enveloppe à son nom à l'hôtel. Alors qu'il longeait le trou du métro dans Alameda, une pétarade lui fit tourner la tête : la vieille tueuse en moto arrivait derrière lui. Il regarda la machine se rapprocher. La vieille tenait ostensiblement son guidon à deux mains et roulait très lentement. Incroyable avec ses grosses lunettes et ses boucles d'oreilles de gitane. Mais ses intentions ne semblaient pas mauvaises.

Tout en restant sur ses gardes, il la laissa arriver à sa hauteur et baissa la glace. Elle se pencha, sans lâcher son guidon, esquissa un sourire édenté et hurla :

— Hay informaciones para el Señor Carlos(24) ?

— Si, cria Malko.

Elle lui fit signe de stopper, ce qu'il fit. Elle l'attendait, le moteur en marche. Il la rejoignit.

— Vamos, señor !

Il contempla la selle double puis se décida et l'enfourcha. Aussitôt, la vieille démarra et tourna à droite dans une rue en sens interdit, la remontant en frôlant des voitures et en se faisant copieusement injurier. Elle conduisait avec l'habileté d'un homme. Malko s'accrocha à sa taille épaisse. Personne ne pouvait les suivre. Un peu plus loin, ils revinrent dans un quartier central. Elle stoppa devant un vieil

immeuble des années trente, sale et noirâtre, ôta ses lunettes, lissa sa jupe. Parfaitement calme.

— Par ici, señor.

Il la suivit dans un ascenseur poussif. Ils entrèrent au neuvième étage dans un appartement bourgeois. Plusieurs filles étaient assises sur des divans et des chaises, fumant et bavardant. Pas besoin de demander où il se trouvait. Une énorme Brésilienne vint lui proposer ses services en mauvais espagnol. La vieille réapparut avec une petite bonne femme boulotte aux yeux vifs. Ils s'enfermèrent dans une pièce vide et la femme demanda à Malko :

— Ils vous ont relâché ?

— Oui, dit Malko. Je veux voir Carlos. Il y a du nouveau. J'ai retrouvé Tania.

Les deux femmes restèrent silencieuses. Malko insista :

— Il est toujours au même endroit ?

La vieille à la moto acquiesça :

— Oui.

— Prévenez-le, dit Malko.

Il redescendit avec la vieille. Sans même lui proposer de le ramener, elle monta sur son engin et s'éloigna. Malko dut prendre un taxi. Le tout n'avait pas pris un quart d'heure. Le M. I. R. était encore bien organisé... Il décida d'aller rendre visite à Oliveira.

Il ne sentait presque plus le pétrole et avait besoin d'un peu de détente. Il trouva une place en face du *Coppelia* et remonta à pied jusqu'à Palta. Il dut monter au premier étage pour trouver Oliveira. Elle le vit dans une glace et se retourna. Il retint une exclamation de surprise. Son œil gauche, encore plus bleu que d'habitude, était souligné d'une large marque bleuâtre qui s'étendait jusqu'au milieu de la joue. La pommette et la mâchoire étaient enflées.

Oliveira lui jeta un regard à geler un mort.

— Qu'est-ce que tu veux ? Je n'aime pas qu'on vienne me déranger ici...

Malko ne s'attendait vraiment pas à cet accueil.

— Mais enfin, que t'ai-je fait ? demanda-t-il à voix basse.

Il crut que la Chilienne allait lui arracher les yeux.

— Ce que tu m'as fait ? gronda-t-elle. Tu as été dire à Pedro que je couchais avec toi ! Il est venu hier soir et il a failli me tuer.

Ce fut au tour de Malko d'être ivre de rage.

— Écoute, dit-il, je te donne ma parole d'honneur que je n'ai rien dit à ton lieutenant. C'est lui qui a failli m'assassiner. S'il a appris, pour nous, je n'y suis pour rien, bien que je devine comment. Voyons-nous ce soir et je t'expliquerai...

Les yeux bleus d'Oliveira se radoucirent.

— Viens me chercher tout à l'heure. Je suis contente que tu ne lui

aies pas dit. J'étais triste.

* *

*

Santiago avait disparu dans le lointain depuis longtemps. Malko attendit qu'un gros bus le dépasse avant de s'engager dans le sentier menant à la mine abandonnée. Fatigué. La réconciliation avec Oliveira avait été presque aussi éprouvante qu'un bain de pétrole. Pourvu que la vieille ait transmis le message. Sinon, il allait se faire canarder à vue... Il ralentit et entra très doucement dans la mine, donna un coup de phare et attendit.

Pas longtemps. Un homme porteur d'une torche et d'un Kalachnikov s'approcha de la voiture.

Carlos Geranios était derrière lui. Il serra les deux mains de Malko entre les siennes. Son visage était encore plus émacié et sa barbe mangeait ses joues creuses. De lourds cernes soulignaient ses yeux trop brillants.

— Je sais ce qui s'est passé, dit-il. Tu as failli mourir à cause de moi. Mais maintenant, tu sais où est la vérité !

Malko fut sensible au chaleureux tutoiement hispanique.

— Il y a beaucoup de nouveau, dit-il.

Carlos Geranios l'entraîna vers l'intérieur de la mine. Ils s'assirent sur de vieilles caisses et Malko commença à lui raconter tout ce qu'il avait appris.

* *

*

— Je vais partir !

Malko prenait une énorme responsabilité. Mais le Chilien la partageait. Finalement, après avoir tout pesé, ils avaient conclu que John Villavera disait la vérité. Donc que Carlos Geranios pouvait se remettre entre ses mains. Malko se leva.

— À demain.

— À demain, dit Carlos.

Il regarda Malko s'éloigner, pensant au corps jeté dans le jardin de l'ambassade d'Italie, trois semaines plus tôt. Et aussi à Tania, dans sa cellule. Qui allait sûrement mourir. La Datsun gronda et s'éloigna le long de la colline. Les dèd étaient jetés. De toute façon, il ne pouvait pas rester indéfiniment dans ce trou.

— Je suis heureux que nos malentendus soient dissipés, hurla John Villavera par-dessus la table.

Le vacarme était tel aux tables voisines du restaurant *El Parron* qu'on était obligé de crier pour communiquer. Tous les jours, au déjeuner, c'était pareil. Des tablées de Chiliens aisés, commerçants ou amis du régime, qui s'empiffraient de « nidos⁽²⁵⁾ » arrosés de torrents de « vino tinto » chilien à 15°... Au moins, personne ne pouvait écouter les conversations. Malko l'avait choisi parce qu'il était juste en face de la boutique de Oliveira, sur Providencia. Il venait d'annoncer au chef de station de la C. I. A. que Carlos Geranios acceptait d'utiliser l'aide de l'agence américaine pour quitter le Chili. Malko attendit qu'une table particulièrement bruyante se taise et planta ses yeux dorés dans ceux de l'Américain.

— John, dit-il, vous êtes sûr qu'il n'y a pas d'arnaque ? Vous répondez de Geranios sur votre vie...

L'Américain eut une mimique choquée.

— Tout ce que je vous demande, fit-il, c'est que O'Higgins n'apprenne jamais que je lui ai menti jusqu'au bout. Il me ferait une vie infernale... Je vais mettre tous les détails au point aujourd'hui. Il faudra prendre la route d'Ibacache, sur la droite, à partir de la route de Valparaíso et vous arrêter entre les kilomètres 7 et 8. Il y a une portion droite où un avion léger peut atterrir.

— Je croyais que nous utilisions un terrain ?

— Je me suis renseigné, il est beaucoup trop fréquenté. Peut-être même surveillé par la D. I. N. A. L'appareil filera directement sur Mendoza en Argentine. Avec Geranios. Quant à vous, si vous le voulez bien, vous me retrouverez chez moi pour que nous allions passer le week-end à Viña Del Mar.

Les yeux de l'Américain brillaient de joie anticipée. Il appela le garçon.

— Je vais immédiatement envoyer un télex à Langley pour leur annoncer la bonne nouvelle.

— J'aimerais avoir le double de ce câble, demanda Malko.

— Mais c'est un câble codé, « ultra-sensible », protesta John Villavera, je ne sais pas si vous êtes autorisé à en avoir connaissance. Je dois d'abord demander à Langley.

— Cela rassurera Geranios.

Il pensa à une autre évacuation en cours à des milliers de kilomètres de là, aux énormes C5-A évacuant de Saïgon tous les « traîtres » promis au poteau par le G. R. P. et les Nord-Vietnamiens.

La C. I. A. faisait le ménage. Entre les Cubains, les Sud-Vietnamiens et les Sud-Américains, cela commençait à faire du monde... Si ça continuait, on évacuerait Israël aussi.

— Comment allez-vous trouver l'avion ? demanda Malko.

— Je le loue à l'aéroclub Eulegio Sanchez, dit l'Américain, je l'ai déjà fait à plusieurs reprises. Un petit *Piper* Comanche. Il décollera avec un faux plan de vol. Un garçon sûr. Un type de chez nous, détaché dans une mission d'assistance technique à l'Anaconda. Il a fait du beau travail, paraît-il, avant les événements. Ce soir nous mettrons au point l'heure... D'ici là, relaxez-vous.

— J'espère que notre ami O'Higgins part aussi en week-end, dit Malko.

Ils se quittèrent sur le trottoir et Malko traversa Providencia pour aller retrouver Oliveira. Il se sentait étrangement calme. Maintenant, tout était en route. Il était impensable que la D. I. N. A. ait abandonné tout espoir de remonter à Geranios, à travers lui. Donc, il devait redoubler de prudence.

Oliveira attendait devant Palta. Son visage avait dégonflé, des lunettes noires cachaient son œil au beurre noir qu'elle compensait par un jean super-serré qui semblait cousu sur ses fesses insolemment provocantes. Elle prit le bras de Malko, l'entraînant vers la Datsun. Ils avaient convenu d'aller prendre le café au « Los Leones ».

— Demain, nous allons à Viña ! Annonça-t-elle.

— Bonne idée, approuva Malko.

Ils remontèrent jusqu'au Leones. Malko avait rendez-vous avec Jorge Cortez. Celui-ci l'attendait seul à une table. Tandis qu'Oliveira allait retaper son œil au beurre noir, le Dominicain se pencha vers Malko.

— Maintenant, ils me suivent sans arrêt...

Il désigna du regard deux hommes assis à une table, un peu plus loin. Complètes clairs, cheveux gras, visages olivâtres. Des policiers. Sans se cacher, ils observaient la table. Malko détourna son regard.

— Vous avez eu des ennuis ?

— Pas vraiment, fit le Dominicain. J'ai été convoqué à la D. I. N. A. où un major m'a rappelé les excellentes relations qui régnaient entre nos deux pays et l'obligation que j'avais de ne pas me mêler des affaires intérieures du Chili... J'ai protesté qu'il s'agissait d'une intervention privée et cela s'est arrêté là. Mais, depuis, je sais que mon téléphone est sur table d'écoute et ils me surveillent jour et nuit. Ma bonne m'a dit que des policiers l'avaient interrogée au marché.

— Je suis désolé, dit Malko. Mais je vous assure que votre intervention a été indispensable...

— Ne vous excusez pas, protesta le diplomate, mais faites attention. Je sais de source sûre que O'Higgins a juré que vous ne quitteriez pas

le Chili vivant. Un accident est vite arrivé. Oh, ils ne vous abattront pas, cela ferait trop de vagues. Mais une voiture peut vous écraser...

Il se tut : Oliveira revenait à la table. La conversation vira sur le sujet du jour. La dix-septième dévaluation de l'escudo depuis le début de l'année. Ce qui ravissait la jeune femme.

— Les affaires n'ont jamais été aussi bonnes, dit-elle. Les « lolas » achètent comme des folles...

Pendant ce temps, 30 % des enfants souffraient de malnutrition. Et le salaire minimum était de 80 000 escudos, soit pas tout à fait vingt dollars U. S...

Malko regardait les deux barbouzes. L'avertissement de Jorge Cortez trottait dans sa tête. La D. I. N. A. disposait de moyens puissants et un accident se truquait si facilement !

Oliveira se pencha à son oreille, l'effleura de sa langue.

— Tu viens ce soir ?

— Non. Je prends des forces pour demain.

Elle murmura amoureusement :

— Nous allons faire l'amour comme des fous, j'ai une surprise pour toi. Tu verras.

Peut-être un second guesquel ?

Jorge Cortez les observait en souriant.

* *

*

— Voilà votre ticket, dit la jeune employée de la Lan-Chue. L'appareil décolle à quatorze heures, soyez à l'aéroport deux heures avant. Les formalités sont toujours longues... Bon voyage.

Malko remercia et sortit de l'agence pour se mêler à la foule de la calle Augustinas. Juste en face il y avait un faux Gucci. Des objets d'une laideur affligeante portant le nom célèbre. Une plaisanterie d'Allende, perpétuée par le nouveau régime. Malko pensa avec une pointe de nostalgie au week-end avec Oliveira. C'était un risque qu'il ne pourrait prendre. Pas après l'avertissement de Jorge. En ne prévenant pas Oliveira, en lui téléphonant pour parler de ce week-end, il rassurait la D. I. N. A. Ainsi, ils penseraient avoir encore un peu de temps pour se débarrasser de lui. Il enverrait un mot à la jeune femme. De New York ou de Rio. L'univers parallèle où il vivait partiellement ne permettait pas de sentimentalité. Il avait hâte de se retrouver dans son château de Liezen, de sentir l'odeur de bois de la bibliothèque, de voir les buis taillés, d'être servi par Krisantem et surtout de retrouver la volcanique, pulpeuse, fantastique et unique Alexandra.

Qui devait trépigner en le soupçonnant des pires turpitudes. Pourvu qu'elle n'apprenne jamais l'existence des guesquels ! La santé de Malko n'y résisterait pas... Il avait hâte de voir les nouvelles tuiles

qu'il avait commandées en Bohème pour refaire sa toiture. Elles valaient pratiquement leur poids d'or.

Ou de sang.

Il regrettait de ne pas avoir trouvé de place sur les Scandinavian Airlines, mais leur vol pour Rio était bourré, même en première. La Lan-Chile ne lui inspirait que médiocrement confiance. Il marcha jusqu'à l'ambassade U. S. pour revoir John Villavera.

* *

*

— Le *Piper* sera là à sept heures, annonça l'Américain. Le pilote compte se poser à Mendoza, de l'autre côté des Andes. Quelqu'un de chez nous sera là pour accueillir Geranios, avec de l'argent et un passeport.

John Villavera jubilait. Sa lourde mâchoire semblait avoir encore augmenté de volume. Il amena Malko devant une carte murale, lui montra la route d'Ibacache. Deux lignes rouges la barraient.

— L'appareil se posera à cet endroit, précisa-t-il. Entre les bornes 7 et 8. Il doit d'abord faire un passage pour s'assurer que vous êtes là. Je lui ai signalé le type et la couleur de votre voiture. Pour éviter une erreur improbable, vous allez peindre un cercle noir sur le toit au dernier moment...

— Et la D. I. N. A. ? demanda Malko.

— C'est le week-end, expliqua Villavera. La plupart des services sont en sommeil. O'Higgins s'en va dans le Sud. Mais faites quand même attention qu'on ne vous suive pas...

Villavera fit le tour du bureau et lui serra la main longuement, les yeux brillants derrière ses grosses lunettes.

— J'enverrai un rapport extrêmement favorable à Washington, dit-il.

* *

*

Accoudé à la fenêtre, Malko regardait la place de la Moneda désertée. Il ne restait plus que quelques voitures dans le parking, dont la sienne. Il était une heure moins dix. Dans dix minutes, le couvre-feu allait s'abattre sur Santiago. De très rares passants se hâtaient. Tout était fermé depuis longtemps. Ses bagages étaient prêts. Officiellement, il partait pour Viña Del Mar très tôt.

En week-end.

Il se coucha, essaya de dormir, compta les heures, les demies qui sonnaient à l'église voisine.

Il se réveilla en sursaut, sauta sur sa montre : quatre heures et demie. Il avait quand même dormi. En dix minutes il fut prêt, emportant seulement une housse à vêtements. Le hall était désert, avec un employé en train de balayer et un autre endormi à la

réception. Malko sortit sur la Moneda. Il ne faisait pas encore jour. Il monta dans sa voiture, seule dans le parking, et fila, empruntant Alameda.

Sans voir âme qui vive.

Le couvre-feu était à peine levé. Il aperçut une voiture de police qui ne s'intéressa pas à lui ; dix minutes plus tard, il filait sur la route de Valparaíso. Soudain, un carabiniero surgit d'un abri à la sortie de la ville, lui fit signe de stopper.

Il freina, brusquement angoissé. Tout risquait de s'arrêter là. Le carabiniero s'avança le visage fermé et dit sévèrement :

— Señor, la vitesse est limitée à 45 sur ce tronçon. Vous n'avez pas vu les panneaux ?

Malko se confondit en excuses et repartit. Le pistolet extra-plat était dissimulé dans la housse. Le soleil commençait à se lever dans son dos, mais de grandes nappes de brouillard cachaient encore de vastes zones de paysage. On n'apercevait même pas l'aéroport, à la droite de la route. Un bus le croisa, venant de Valparaíso. À part cela, la route était totalement déserte. Comme le ciel. Malko avait beau surveiller le rétroviseur, il ne voyait rien surgir derrière lui. En partant à cette heure-là, il était certain de ne pas être suivi. Condition *sine qua non* à la réussite de l'opération.

En dehors du danger couru, il avait hâte de savoir si son pari allait se révéler juste, si son intuition l'avait fait revenir sur ses pas. Maintenant, il faisait grand jour, le désert était mauve.

Il avait encore une heure devant lui. Il freina brutalement, une charrette à cheval barrait la piste. Alors qu'il s'apprêtait à la contourner, des hommes armés surgirent des bosquets entourant la route. Il reconnut les traits émaciés de Carlos Geranios. Le rebelle lui adressa un salut joyeux et s'approcha de la voiture.

— Buenos días ! Nous ne nous méfions pas de vous, mais on ne sait jamais ! Vous auriez pu être capturé hier soir et amené à dire où se trouvait notre cachette. Alors, nous avons bougé...

Malko regarda autour de lui. Il y avait une douzaine d'hommes, tous très jeunes, équipés d'armes hétéroclites, en civil, pas rasés. Plus Isabella-Margarita avec des bottes et un blue-jean. Elle aussi portait une mitraillette Beretta en sautoir. Malko s'inquiéta soudain :

— Je ne peux pas emmener tout le monde !

Carlos Geranios le rassura tout de suite :

— Les autres ne partent pas. Il y a encore du travail à faire ici. Regrouper les camarades, reformer des cellules, travailler les masses. Le régime finira par s'écrouler, nous allons l'y aider...

— Allons-y, dit Malko. Vous êtes prêt ?

— Je suis prêt, dit Geranios.

Il tendit son kalachnikov à un barbu et s'avança vers Isabella-

Margarita. Elle aussi avait posé son arme. Ils s'étreignirent un long moment sans rien dire, puis s'embrassèrent furieusement.

Ils se séparèrent et Carlos Geranios se laissa tomber dans la Datsun. Il leva le poing.

— Viva El M. I. R. !

— Viva !

Le cri était sorti de toutes les poitrines. Malko se dit que la vie était étrange. Tandis que la Datsun s'éloignait, Carlos se retourna à plusieurs reprises. Isabella Margarita était toujours plantée au milieu de la route, agitant le bras.

— Je ne sais pas quand je la reverrai, dit le Chilien.

Ils roulèrent en silence. Carlos Geranios guidait Malko dans l'entrelacs des pistes du désert pour éviter de revenir sur la grande route de Valparaiso. Pas âme qui vive.

— Vous avez risqué votre vie et vous avez souffert à cause de moi, remarqua soudain le Chilien. Je n'aurais pas cru cela possible d'un agent de la C. I. A.

— Je ne suis pas un agent ordinaire, dit Malko. De plus, je crois que vous avez travaillé pour la C. I. A., vous-même.

Carlos Geranios eut un sourire désespéré.

— C'est vrai. Mais j'ai commis une erreur terrible, TERRIBLE, répéta-t-il à voix basse. Je voulais forcer Allende à accepter les revendications des travailleurs. Ils avaient besoin de manger. J'ai accepté l'argent d'où il venait, je ne pensais pas qu'Allende était si fragile. Je m'en voudrai toute ma vie. Les communistes nous accusent de nous être fait acheter. C'est faux. Nous nous sommes trompés. Nous avons toujours haï l'impérialisme du Nord.

Le silence retomba. Malko était fatigué d'un coup. La route se dédoublait devant ses yeux.

— Voilà la route d'Ibacache, dit Carlos Geranios. Tournez à droite.

Malko déboucha sur une petite route asphaltée qui filait vers le Sud. Sinuant dans le désert. Il ralentit, dépassa la borne 7. Ils étaient arrivés au lieu du rendez-vous. Il se rangea sur le bas-côté et arrêta le moteur.

Le silence était impressionnant. Un oiseau passa très haut. Un vautour. Les deux hommes descendirent. Il était six heures et demie. Il bâilla, sortit son pistolet de la housse, l'arma. Carlos avait conservé un 45 automatique glissé dans sa ceinture. Épuisé, il s'appuya à la voiture.

— Depuis que j'ai fui de l'ambassade d'Italie, avoua-t-il, je n'ai pas passé une seule vraie nuit... Vous ne savez pas ce que c'est que de ne *jamaïs* pouvoir se reposer totalement. D'être toujours prêt à bondir sur ses armes. Quand je serai à Mendoza, je vais dormir pendant une semaine.

Malko sortit le pot de peinture, un pinceau et entreprit de peindre le cercle noir sur le toit de la voiture, après avoir expliqué à Geranios de quoi il s'agissait. Puis, il examina la route. Avec inquiétude. Elle était pleine d'énormes nids de poules. Jamais l'avion n'allait pouvoir se poser. Il revint vers Carlos Geranios, essayant de dissimuler son anxiété. Le Chilien était assis par terre, accoté à la voiture. Devant l'air préoccupé de Malko, il demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Malko avoua l'état de la route. Le rebelle alla voir et revint, les traits tirés.

— Il ne pourra pas se poser, dit-il sombrement. S'il y arrive, il risque de capoter en décollant.

Ils demeurèrent silencieux. Sept heures moins cinq. Trop tard pour faire quoi que ce soit. Malko prit son courage à deux mains.

— Si... vous ne pouvez pas partir, vous avez prévu quelque chose ?

Carlos Geranios secoua la tête lentement, les traits affaissés, les yeux morts tout à coup.

— Non, fit-il. Mais matériellement, cela ne poserait pas trop de problèmes. Moralement, je ne sais pas si je pourrai tenir. Il faut que je mette tout cela en sûreté...

Il montrait une sacoche de cuir fermée par un cadenas. Un sourire bref montra ses dents blanches.

— C'est pour le contenu de ce sac qu'on a voulu me tuer, dit-il.

— Que contient-il ? demanda Malko.

Carlos Geranios hésita avant de répondre.

— Les preuves que Federico O'Higgins est un agent de la C. I. A. entre autres, depuis des années. Et puis des choses qui intéressent beaucoup les Américains. Des documents sur le projet « Camelot ». Un compte rendu de la réunion du 27 juin 1970 du « comité des 40 » à Washington. Concernant le Chili. Il y avait Henry Kissinger, le directeur de la C. I. A. le député Secretary de la Défense et d'autres...

— Mais qu'est-ce que le projet « Camelot » ? demanda Malko.

Geranios sourit :

— Vous devriez le savoir. Une création de la « Division clandestine » de la C. I. A. classée comme « High-risk covert operation ». En vue de la déstabilisation du régime Allende... Tout est là.

Il frappa la sacoche de cuir.

Malko sentit son estomac se charger de plomb. Il avait peur de comprendre. Mais tout se mettait en place avec une telle clarté qu'il ne pouvait ignorer les révélations de Geranios...

— Carlos, dit-il, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela l'autre jour ?

Le Chilien secoua la tête.

— Je ne pouvais pas. Je n'avais pas assez confiance en vous.

— Est-ce que John Villavera sait que vous avez ces documents ?

— Probablement. Ceux de l'ancienne équipe étaient au courant. Ils ont essayé de les récupérer par la négociation.

— Qui vous les a procurés ?

Carlos Geranios eut un sourire las :

— Tania.

Le cercle était bouclé. Tania, agent soviétique, avait voulu compromettre le régime de Pinochet et la C. I. A. Malko regarda le ciel vide. Étreint par une angoisse inexorable. Revoyant le visage trop sage de John Villavera, représentant la Central Intelligence Agency à Santiago...

— Il faut partir d'ici, dit-il d'une voix blanche. Le plus vite possible. Retournons dans votre mine abandonnée. Cela nous laissera le temps de réfléchir.

Carlos Geranios le regarda, avec étonnement.

— Mais pourquoi ? Vous m'avez dit que...

— Je ne savais pas que vous déteniez ces documents concernant la C. I. A. Cela change tout. Fichons le camp d'ici.

Carlos Geranios ne l'écoutait plus. Il regardait le ciel vers l'est. Il tendit le bras, le visage illuminé de joie.

— Regardez !

Malko suivit la direction de son index. Un avion s'approchait de la route ; volant assez bas. Un petit appareil monomoteur. Le poids qui écrasait l'estomac de Malko se volatilisa en une fraction de seconde. John Villavera ne lui avait pas menti ! Ce qu'il venait d'imaginer n'était qu'un horrible cauchemar.

Le petit monomoteur approchait, volant à quelques centaines de mètres, parallèlement à la route. Malko se dit que le cercle noir sur le toit de la voiture était inutile. Il n'y avait pas âme qui vive à un mille à la ronde... Avec un vrombissement joyeux, le « *Piper* » peint en jaune passa au-dessus de leur tête. Ils lui firent signe sans arriver à voir le pilote.

— Il va revenir, s'écria Geranios. Dans cinq minutes nous serons partis.

Malko pensa à l'état terrifiant de la route et se demanda comment ils pourraient prévenir le pilote du danger. Il suivit des yeux l'avion. Celui-ci continuait à voler tout droit, sans faire mine de revenir vers eux. Malko se dit d'abord qu'il était le jouet d'une illusion d'optique. Qu'il avait déjà viré, qu'il revenait. Mais le petit point diminuait, diminuait. Le bruit du moteur aussi... Il chercha le regard de Carlos Geranios. Le Chilien était transformé en statue.

L'avion disparut dans la brume qui nappait encore les contreforts des collines. Le silence retomba dans le désert. Quelques vautours ou des condors tournaient très haut dans le ciel. Malko se rua dans la

Datsun.

— Vite !

Le Chilien regardait encore l'endroit où l'avion avait disparu. Avec des larmes dans les yeux. Le rugissement du moteur le fit sursauter.

— Qu'est-ce que vous faites ? cria-t-il. Il va revenir.

— Non, cria Malko, venez !

À regret, Carlos Geranios vint s'asseoir à côté de lui. Malko démarra. Aussitôt, il tenta un demi-tour, si brutalement qu'il cala. Pendant le court instant où le moteur resta silencieux, avant qu'il ne tourne le démarreur de nouveau, son oreille perçut un bruit qui lui glaça les veines. Abandonnant le volant, il se rua hors de la voiture.

— Attention, Carlos !

Carlos Geranios ne comprenait plus. Serrant contre lui sa sacoche en cuir, il ressortit de la voiture. Malko tendait le bras vers l'horizon au nord-est. Son œil exercé distinguait un point qui se rapprochait dans le ciel à toute vitesse, volant très bas. Dont le grondement l'avait alarmé lorsqu'il avait calé... Un Jet de combat.

Malko regarda autour de lui. Les fossés bordant la route étaient peu profonds, le désert plat comme la main... Soudain, il aperçut à une centaine de mètres une grande faille d'origine volcanique, ce que les Chiliens appellent des « quebradas ». Il se mit à courir, entraînant Carlos Geranios. Ils plongèrent en même temps dans la rocaïlle au milieu des cactus, alors que le hurlement du Jet devenait assourdissant.

Un autre bruit s'y superposa, celui d'un canon à tir rapide. Une série d'explosions sèches, suivies d'une explosion plus forte. Le grondement du Jet s'éloignait. Malko se hissa au bord de la quebrada et regarda à l'extérieur. Ce qui restait de la Datsun brûlait sur la route, les portières projetées à plusieurs mètres. Le Jet n'était plus qu'un petit point contre la montagne.

— S'il a vu que nous n'étions pas dans la voiture, dit Malko, il va revenir nous achever jusqu'à ce qu'il ne reste rien de nous...

Serrant sa serviette de cuir contre lui, Geranios fixait le ciel. Avec une lenteur exaspérante, le Jet, un mirage chilien grimpa dans le ciel, accomplissant une gracieuse arabesque, brillant dans le soleil levant. Puis, avec grâce, il glissa sur l'aile, revenant vers eux. Avec la colonne de fumée noire montant dans le désert, il aurait fallu que le pilote soit aveugle pour rater sa cible. Malko pensa avec une rage insoutenable au cercle de peinture noire conseillé par John Villavera... Ce qui s'appelait donner des verges pour se faire battre.

Ils replongèrent dans la faille, sans souci des cactus qui les écorchaient. Le hurlement du réacteur se rapprochait. Ils cessèrent de respirer, tous leurs muscles contractés... De nouveau, le staccato des canons à tir rapide déchira leurs oreilles, suivi des explosions des

projectiles. Mais aucun ne les approcha. Ils se redressèrent. Le « mirage » montait tout droit dans le ciel. Le pilote avait seulement tiré une rafale de sécurité dans le magma qui brûlait sur la route. Malko et Geranios restèrent rigoureusement immobiles tandis qu'il tournait en rond, probablement pour s'assurer que plus rien ne vivait dans la voiture incendiée. Le cœur de Malko battait la chamade.

Après quelques minutes qui durèrent des heures, le « mirage » piqua vers le nord-est, d'où il était venu. Aussitôt, ils jaillirent de la quebrada, arrachèrent les piquants de cactus incrustés dans leur peau et leurs vêtements, blêmes. Les mains de Carlos tremblaient. Malko était déchiré entre une rage aveugle et une terreur rétrospective.

— Ils vont venir chercher nos cadavres, dit-il.

La gorge sèche, les poumons en feu, les jambes lourdes, les pieds en plomb, Malko courait vers l'ouest, les yeux fixés sur la ligne des collines qui semblaient s'éloigner à mesure qu'ils tentaient de s'en rapprocher. À ses côtés, Carlos Geranios courait aussi, la bouche ouverte pour aspirer le plus d'air possible, traînant la lourde sacoche de cuir. Loin derrière eux, ce qui restait de la Datsun achevait de se consumer. Le « mirage » avait disparu comme s'il n'avait jamais existé. Ils s'éloignaient de la route Santiago-Valparaiso, parce que ce serait par-là que la D. I. N. A. viendrait ramasser leurs cadavres. Du moins, ils l'espéraient... Malko avait l'impression que ses poumons allaient éclater. Même cachés dans Ibacache, les tueurs de la D. I. N. A. les débusqueraient. Il n'avait qu'une idée. Mettre la main sur John Villavera. Mais l'Américain se trouvait à Santiago. Dans un autre monde... Épuisé, Malko s'arrêta de courir. Carlos Geranios le tira par le poignet.

— Vite, compañero, vite, s'ils viennent maintenant, ils nous tuent.

S'il y avait des témoins, ce serait moins facile.

— Allez-y Carlos, dit Malko. Je ne peux plus.

Il avait même envie de jeter son pistolet extra-plat tant le poids lui en semblait insupportable. Geranios secoua la tête.

— Vamos ! vamos !

Soudain une incroyable pétarade leur fit tourner la tête. Une voiture se rapprochait, vestige d'un autre âge une Fort T, vieille de cinquante ans, avançant à trente à l'heure au milieu de la route. Elle donna un faible coup de klaxon et, voyant que les deux hommes restaient au milieu de la route, s'arrêta dans un crissement plaintif de frein. Il n'y avait qu'un vieux paysan à l'intérieur qui leur adressa un grand sourire et une longue phrase, dans un langage incompréhensible pour Malko. Du patois chilien.

Carlos et lui engagèrent la conversation. Puis le Chilien traduisit pour Malko.

— Il a vu les débris de la voiture, il croit que nous avons eu un accident. Je lui ai demandé de nous conduire à Santiago. Il allait à Ibacache. Il vient de Los Rotos.

Les négociations durèrent quelques minutes, considérablement aidées par une liasse d'escudos. Enfin, les deux hommes montèrent dans la Ford. Carlos à côté du chauffeur. Ils faillirent ne pas redémarrer... Vingt minutes plus tard, ils traversaient Ibacache et filaient vers Santiago.

Malko ruminait sa rage. Maintenant, seul l'ambassadeur des

U. S. A. pouvait intervenir. Le paysan leur tendit un sac de papier contenant des « empenadas », sorte de feuilletés locaux qu'ils se mirent à dévorer de bon appétit.

Ensuite. Malko somnola, brinquebalé par les cahots, fut réveillé par le klaxon furieux d'un gros bus qui les doubla en les jetant presque dans le fossé. Ils entraient dans Santiago par le sud. Malko savait que de jour, il risquait peu. La D. I. N. A. était trop prudente. Et, pour l'instant il était officiellement mort...

Cela lui donnait un certain répit.

La Ford déboucha sur Alameda, derrière le palais de la Moneda. Le paysan cala et s'arrêta, dévorant des yeux le vieux bâtiment.

— C'est la première fois que je viens ici, dit-il, extasié. C'est beau !

Carlos et Malko sautèrent de la Ford, lui serrèrent la main et s'éloignèrent. Ils entrèrent dans un bar, le *Haïti*, où pour 350 escudos une serveuse en mini leur apporta des « café-café ». Ils en burent deux chacun, coup sur coup.

— Allons chez l'ambassadeur des États-Unis, suggéra Malko.

Carlos Geranios secoua la tête négativement.

— Non. Je n'ai plus confiance dans les Américains. Je vais me cacher dans Santiago et organiser mon départ autrement.

Il lui tendit la main. « Adios. »

Malko prit la main tendue. N'arrivant pas à croire que sa mission se terminait là.

— Comment puis-je vous joindre ? demanda-t-il. Carlos Geranios hésita.

— Par la patronne du bordel de la calle Miraflores, Anna, dit-il. Elle saura toujours où je suis.

Il ramassa sa sacoche de cuir et sortit du *Haïti*, disparut dans la foule.

Malko l'imita très vite. Il n'avait qu'une pensée dire à John Villavera ce qu'il pensait de lui. C'était samedi. Il n'y aurait personne à Langley. En prenant l'avion le jour même, il arriverait dimanche matin à Washington. Il avait hâte de se trouver dans le bureau de Michael Burrough, le patron de la « Western Hemisphere », à la Clandestine Division. Pour régler le sort du chef de station de la « company » à Santiago.

Un bruit de fanfare militaire le fit se retourner. Un long convoi s'avancait le long de l'Avenida Presidente Bunez. Des soldats marchaient à un lent et rigide pas de parade derrière un cercueil porté sur un affût de canon recouvert du drapeau chilien. Un chant s'éleva de leurs rangs, poignant et insolite. Malko crut rêver. Les soldats chantaient « Lili Marlène » !

Il s'approcha d'un passant et demanda ce qui se passait. L'autre lui répondit, indifférent :

— Ils enterrent l'amiral Bonilla. Celui qui s'est tué en hélicoptère.

Les soldats défilèrent devant lui au pas de l'oie, martelant la chaussée, le regard fixe, chantant à gorge déployée le vieux chant de la Wehrmacht. Les rares spectateurs détournaient les yeux ou s'éclipsaient dans les rues adjacentes. Une vingtaine d'officiers marchaient solennellement en tête du défilé, chamarrés comme des arbres de Noël. Malko chercha des yeux le colonel O'Higgins, mais ne le vit pas.

Il se mit en route vers le Sheraton, tandis que le martèlement des bottes décroissait derrière lui. Il avait un certain nombre de choses urgentes à faire.

* *

*

Malko allait raccrocher après avoir laissé sonner dix fois lorsqu'on décrocha enfin. La voix de John Villavera fit :

— Hello !

Malko essaya de faire abstraction de sa rage pendant quelques secondes. Jouissant de l'instant. Puis il annonça d'une voix sarcastique :

— Une surprise, John. Une mauvaise surprise.

Il n'entendit plus que les grésillements du bruit de fond. John Villavera avait sûrement reconnu sa voix. Il devait récupérer. Il l'imagina serrant le téléphone ; cherchant une explication... Affolé, furieux. Se demandant ce qui n'avait pas marché.

— John, fit Malko, en détachant chaque mot, je me doutais que vous étiez une ordure. Mais à ce point-là, c'est admirable. Seulement, faites vos commissions vous-même. Les Chiliens ne sont pas consciencieux... Je suis vivant et Carlos aussi. Bad news, hein ?

L'Américain retrouva enfin sa voix. Un croassement plutôt. Chaque mot semblait avoir du mal à passer. Volubile, il expliqua.

— J'étais sous la douche, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi n'êtes-vous pas en route pour l'Argentine ?

— John, fit Malko, s'il ne tenait qu'à vous je serais en route pour l'enfer... Maintenant, je vais à Washington, où je vais expliquer comment vous avez, vous, le C. O. S. de la C. I. A. à Santiago, organisé mon assassinat et celui de Carlos Geranios. Je saurai qui a donné l'ordre ! J'ai quelques amis là-bas...

La voix de John Villavera vira à l'aigu.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites ! Où est Geranios ? Qu'est-il arrivé ? Pourquoi m'accusez-vous ?

— C'était particulièrement cynique de me faire tracer un cercle noir sur le toit de la voiture, continua Malko, étouffant de rage. Un peu comme si on demandait à un lièvre de se dessiner une cible sur le ventre. J'apprécie, John, on dit toujours que les fonctionnaires

manquent d'humour. C'est une erreur. Vous en avez beaucoup, John ! Je vous dis adieu. Mais vous entendrez parler de moi. Avant de quitter ce beau pays, je vais également dire à l'ambassadeur ce que je pense de vous.

— Attendez, protesta Villavera, nous devons aller en week-end à Viña Del Mar...

— John, fit Malko, vous êtes encore plus abject que je ne le pensais.

Il raccrocha un peu soulagé. Cela avait été plus fort que lui. Il alla prendre un bain. À Santiago il était impuissant, ne pouvant lutter contre un gouvernement légal. À Washington, un certain nombre de très hauts fonctionnaires l'appréciaient et le respectaient. Cette histoire allait les intéresser prodigieusement. Surtout au moment où la C. I. A. était sur la sellette. La « company » essayant de supprimer un témoin de son infamie, c'était du pain bénit pour ses nombreux détracteurs. Jack Anderson en ferait ses choux gras. Le William Cobby, l'actuel patron de la C. I. A., risquait de sauter. Peut-être même Kissinger... Alors qu'il sortait de la salle de bains, le téléphone sonna. Une voix de femme.

— Señor Linge ? C'est la Lan-Chue. Je suis désolée. Notre vol a dû être annulé. Si vous voulez, nous reportons votre réservation à mardi. Il n'y a pas de place avant...

Malko jura entre ses dents.

— Il n'y a pas d'autre vol ?

— Je ne sais pas, fit la fille, je ne suis pas autorisée à prendre des réservations pour d'autres compagnies. Dois-je maintenir votre réservation...

— Non, dit Malko.

À peine eut-elle raccroché qu'il se rua sur l'annuaire et commença son exploration. Trente minutes plus tard, il dut se rendre à l'évidence. Aucune compagnie n'avait de place sur un vol quittant Santiago. Trois avions partaient le samedi, tous pleins. Sans même de liste d'attente... C'était plus que suspect. Il rappela la Lan-Chue. Dieu merci, ce n'était pas la même personne. Il demanda s'il y avait de la place sur le vol pour Rio et s'il était à l'heure. Au bout de cinq minutes, il eut la réponse.

Oui, il y avait de la place. Oui, le vol partirait à 14 heures 30.

— Votre nom, s'il vous plaît, demanda l'employée.

Malko le lui donna. Attendit. Plusieurs minutes. Puis son interlocutrice revint en ligne.

— Señor, annonça-t-elle d'une voix embarrassée, je me suis trompée. Ce vol a été annulé. Nous n'étions pas prévenus. Mardi si...

Malko avait raccroché. La D. I. N. A. et John Villavera avaient vite réagi. On avait décidé de l'assassiner avant mardi. Ce qui signifiait que

Washington n'était probablement pas au courant. Ce ne serait pas la première fois qu'un C. O. S. ferait du zèle.

Il restait l'ambassadeur des U. S. A. Lui, n'était pas acheté par la D. I. N. A. Et le State Department n'était sûrement pas prêt à couvrir un meurtre de la C. I. A. Malko n'avait plus que la ressource de se réfugier chez lui. Il reprit son téléphone.

Vingt minutes plus tard, après dix coups de fil, il savait que l'ambassadeur était parti pour le weekend pêcher le requin.

— Donnez-moi un numéro à Washington, demanda alors Malko à la standardiste de l'hôtel. Est-ce qu'il y a de l'attente ?

— Vous l'avez tout de suite...

Il donna la ligne directe de David Wise... Où qu'il soit, le chef de la Division des Plans pouvait être atteint, jour et nuit. À la première sonnerie, Malko se rua sur le récepteur.

— Señor, le numéro ne répond pas, annonça la standardiste.

C'était hautement improbable. Malko eut soudain une inspiration.

— Appelez ce numéro-là, demanda-t-il.

La fille nota le second numéro à Washington. Il attendit. Elle rappela, toujours aussi désolée. Celui-là non plus ne répondait pas. Malko remercia et raccrocha. Sans illusion.

Le second numéro était celui de la Maison-Blanche.

Le piège se refermait. Pas d'avion, pas de communication. Il fallait que Malko reste au Chili. Et surtout, ne puisse pas dire ce qui arrivait. Il restait une solution Carlos Geranios. Malko sourit amèrement de ce retournement de situation. L'homme qu'il était venu sauver risquait de lui venir en aide...

Des coups violents furent soudain frappés à sa porte. Il bondit sur son pistolet, écouta. Les coups s'arrêtèrent et on se mit à sonner. Il regarda la fenêtre. Impossible de s'évader par là. Treize étages. Il se rapprocha, restant collé le long du mur, se souvenant de l'irruption de la D. I. N. A. chez Geranios.

Qui est-ce ?

— Ouvrez vite !

Oliveira jaillit dans la pièce, essoufflée, ses yeux bleus cobalt brillaient d'un éclat inaccoutumé. Son éternelle besace accrochée à l'épaule.

— J'ai essayé de te téléphoner cent fois, dit-elle, c'était tout le temps occupé...

— Mais je devais venir te chercher vers midi seulement...

La jeune Chilienne lui fit face. Une lueur terrorisée dans les yeux.

— Tout à l'heure, Pedro m'a téléphoné. Il m'a demandé si tu étais là. Je lui ai dit que non. Il m'a dit de ne pas chercher à te voir, que cela pourrait être très dangereux pour moi... J'ai peur.

Malko sentit son angoisse s'accroître. La situation évoluait. Même

l'hôtel devenait dangereux.

— Pedro a raison, dit-il. Retourne chez toi, ou va en week-end. En restant avec moi, tu cours un gros risque.

Un cercle blanc était apparu autour de la bouche d'Oliveira.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— C'est une longue histoire, dit Malko. La D. I. N. A. a décidé de me liquider. Je ne peux pas quitter Santiago. Il faut que je me cache jusqu'à lundi quand l'ambassadeur américain reviendra de week-end.

Je vais demander à mon père...

— Ton père ne fera rien.

— Je veux rester avec toi. Ils n'oseront rien me faire...

Ce n'est pas sûr, dit Malko.

— Tant pis. Je reste.

Elle se rua dans ses bras. L'embrassa tendrement, violemment. Tout son corps pressé contre lui.

— Où allons-nous, murmura-t-elle.

— Tu as une voiture ?

— Non.

— Nous prendrons un taxi.

Il ramassa son attaché-case, laissant le reste de ses bagages. Le liftier ne prêta aucune attention à eux.

Ils sortirent. Le soleil était éblouissant. En face du Sheraton, adossées au parking, s'alignaient une rangée de voitures de louage, avec chauffeur. Le feu, au coin des rues Teatinos et Augustinas était au rouge. Malko s'avança au milieu de la chaussée à sens unique, vers les voitures. Il avait parcouru dix mètres quand un cri d'Oliveira, restée sur le trottoir devant le Sheraton, lui fit tourner la tête.

Grillant le feu rouge une « 404 » break fonçait sur lui. Il vit deux hommes à l'avant, le pare-chocs sans plaque d'immatriculation. Il fit un bond désespéré vers une des grosses limousines bleues. La « 404 » le frôla, dérapa, se redressa et fila vers Alameda. Un chauffeur accourut, aida Malko à se relever. Vouant le chauffard aux gémonies. Oliveira traversa comme une folle.

— Ce sont eux, cria-t-elle. Ils n'avaient pas de plaque !

Malko s'époussetait. Cela risquait d'être le plus long week-end de sa vie.

La limousine bleue roulait le long de l'avenue Vitacura à une allure d'escargot. Au prix où était l'essence, le chauffeur ne voulait pas faire de folie. Oliveira, la tête sur l'épaule de Malko, pleurait doucement. Pudique, le chauffeur faisait semblant de ne rien voir. Croyant à une dispute d'amoureux. Malko voyait encore la « 404 » foncer sur lui. La seconde tentative de meurtre en une journée. Ce ne serait pas la dernière.

— Où allons-nous ? demanda à voix basse Oliveira.

— Chez John Villavera, dit Malko.

Le chauffeur se retourna pour leur demander s'ils souhaitaient aller se recueillir au pied de l'énorme statue de l'Immaculée Conception qui dominait le Cerro San-Cristobal, à leur droite. Malko déclina poliment. John Villavera allait encore avoir une mauvaise surprise. Il avait donné au chauffeur l'adresse de la calle Laperouse.

— J'ai un compte à régler avec ce monsieur, dit-il à Oliveira. Ensuite, nous attendrons chez lui le retour de l'ambassadeur.

Elle le fixa terrorisée.

— Tu vas..., le tuer ?

— Ce n'est pas totalement exclu, dit froidement Malko.

Ils roulèrent en silence jusqu'au Barrio Alto. Malko se sentait froid comme un iceberg. Il avait toujours abhorré la violence gratuite. Mais John Villavera ne méritait aucune pitié. Ce qu'il avait combiné était ignoble... Il avait simplement envie de le supprimer. Le virage de la calle Laperouse où se trouvait la maison de l'Américain apparut. L'estomac de Malko se serra brusquement. Un gros fourgon Chevrolet blanc de la D. I. N. A. était arrêté juste devant.

— Continuez, dit-il au chauffeur.

Ce dernier, aux trois quarts endormi, n'entendit pas et stoppa juste à côté du fourgon puis tourna la tête vers Malko avec un bon sourire.

— Je vous attends, señor ?

Les glaces arrière étaient justes à la hauteur de la cabine du Chevrolet. Malko aperçut une casquette et un visage olivâtre qui le dévisageait. Presque aussitôt, il entendit l'autre portière du fourgon s'ouvrir.

Son chauffeur s'était déjà extirpé de son siège pour lui ouvrir la portière. Il vit une silhouette en uniforme faire le tour du Chevrolet pour venir voir qui était à l'intérieur de la limousine. Son signalement avait fatalement été donné. Il mesura la distance qui le séparait de la maison de John Villavera. Impossible de traverser sans être tué. Et il y avait Oliveira.

D'un bond, il sauta hors de la limousine contourna le chauffeur et se glissa à sa place au volant.

— Couche-toi sur la banquette, cria-t-il à Oliveira.

Déjà, il était au volant, passant la boîte automatique. La limousine fit un bond en avant, balayant le chauffeur avec la portière ouverte et évitant de justesse le policier. Surpris, ce dernier n'eut même pas le temps de tirer. La limousine disparut dans le virage. Malko brûla un stop, retomba dans l'avenue Amerigo Vespucci. Oliveira escalada le siège pour venir s'asseoir à côté de lui.

— Fantastique, fit-elle avec un rire nerveux, c'est comme dans les films !

— Dans les films, fit Malko, les balles ne tuent pas.

Le fourgon de la D. I. N. A. était déjà en train de diffuser le signalement de la voiture. Le piège se resserrait. À tombeau ouvert, il descendit Providencia, se faufila jusqu'à la calle Miraflores. C'était dimanche et la rue était déserte. Il descendit, et laissa Oliveira.

— Attends-moi là.

Il se rua dans l'ascenseur, appuya sur le bouton du 9^e. Il sonna à la porte du bordel de la mère Anna. Juste à côté de celle d'un médecin. Les clients avaient tout à domicile...

La porte s'entrouvrit sur une fille très jeune, absolument superbe, outrageusement maquillée, avec des cils interminables, une grande bouche rouge, qui adressa un sourire éblouissant à Malko.

— La señora Anna ?

La ravissante créature prit l'air désolé.

— La casa esta cerrada ! Hoy, esta una matrimonio. Yo se va(26).

Effectivement, elle sortit. Son tailleur cintré « rétro » accentuait la minceur de sa taille et l'opulence de ses hanches. Dès qu'ils furent dans l'ascenseur, elle examina Malko sans vergogne.

— Tu vienes mañana, gringo, souffla-t-elle. Pregunta por Laurencia...

Pour l'instant, ce n'était pas ce que cherchait Malko. Oliveira se rembrunit en le voyant ressortir avec la créature flamboyante.

— Pourquoi vas-tu voir les putes ? siffla-t-elle.

— C'est une coïncidence, jura Malko.

Il repartit. La seule solution était maintenant son ami Jorge Cortez, le diplomate dominicain.

* *

*

— Il y a une voiture qui nous suit, annonça Oliveira.

Malko sentit le picotement de la peur sur le dessus de ses mains. Ils filaient le long de la rivière à sec, vers le Barrio Alto. Il se retourna et vit une « 404 » avec deux hommes à bord. Et une antenne sur le toit... Inutile de demander ce que c'était. Il allait les conduire directement

chez Jorge Cortez. La voiture ne cherchait pas à les rattraper. Il se demanda comment ils avaient retrouvé la limousine.

La chance peut-être, tout simplement.

Il fallait s'en débarrasser. Vite. Il passa en revue mentalement toutes les possibilités. Oliveira se taisait, la main crispée sur son bras. Se laisser rattraper et engager le combat était hors de question à cause d'elle. Il pensa soudain à l'offre du chauffeur de taxi et à une de ses soirées précédentes. Il vira brusquement à gauche, franchissant un pont métallique qui enjambait la petite rivière, puis revint sur ses pas, la « 404 » toujours derrière lui.

— Où allons-nous ? cria Oliveira.

— Tu vas voir !

Arrivé au pied du Cerro San Cristobal, il s'engagea dans un chemin étroit qui sinuait le long de la colline jusqu'au restaurant l'*Œnothèque*, lieu favori des barbouzes de la C. I. A., d'où on dominait toute la ville. La route montait en lacets et la vue était splendide.

— Mais tu es fou, s'exclama Oliveira, ils vont nous coincer. Il n'y a pas d'autre route pour redescendre...

— Je sais, dit Malko.

Brutalement, il passa en « low ». La vieille Chevrolet fit un bond en avant. La « 404 », qui s'était rapprochée, disparut au virage suivant. Elle n'était pas de taille à lutter contre les huit cylindres de la grosse américaine dans cette côte escarpée. La limousine faisait jaillir les cailloux, hurler ses pneus, le capot à trente degrés, cliquetant à fendre l'âme. Terrifiée, Oliveira s'accrochait à Malko.

Ils jaillirent sur l'esplanade qui entourait l'*Œnothèque* au sommet du Cerro.

Sans même ralentir, Malko effectua un tête-à-queue sur place et replongea dans le chemin caillouteux. Serrant son volant, il fonça à tombeau ouvert. Rien au premier virage.

Rien au second.

La « 404 » apparut au milieu du troisième, grimant poussivement, collée contre la paroi à pic. Le chauffeur aperçut la limousine et machinalement serra sur sa droite. Malko accéléra et continua tout droit. À près de cinquante à l'heure, la calandre de la lourde Chevrolet prit la « 404 » de plein fouet, à la hauteur de la portière avant gauche. Le choc fut effroyable, le pare-chocs de la limousine s'enfonçant comme dans du beurre dans la tôle de la « 404 », la poussant hors du chemin comme une boule de billard. La voiture de la D. I. N. A. bascula d'un coup dans le ravin, ripant sur ses quatre pneus, dans un horrible craquement de tôle. La limousine bleue s'arrêta, l'avant dans le vide, l'aile gauche écrasée, la calandre défoncée. La « 404 » fit plusieurs tonneaux le long de la colline, explosa en heurtant un pylône de ciment, cinquante mètres plus bas, et prit feu.

Le tout n'avait pas duré une minute. Oliveira se mit à sangloter, tremblant nerveusement.

Malko passa la marche arrière, recula. L'aile frottait contre la roue avant, avec un couinement exaspérant, mais ils pouvaient rouler. En arrivant au bas du Cerro, Oliveira était en pleine crise de nerfs. Malko repartit vers le nord. Il avait acheté un petit sursis... Il attira Oliveira contre lui.

— N'aie pas peur, je vais te déposer chez un ami sûr.

— Je veux rester avec toi, gémit-elle.

Malko ne répondit pas. Cela devenait trop dangereux... Cinq cents mètres plus loin, un voyant rouge s'alluma au tableau de bord. La température était à cent. Le choc avait crevé le radiateur. La limousine était de plus en plus poussiè. Un jet de vapeur commença à filtrer des interstices du capot... le moteur hoquetait. Il cala, Malko le remit en marche. Cent mètres plus loin, il cala de nouveau, et un jet de vapeur fusa du capot ! Malko sauta de la Chevrolet, entraînant Oliveira. Ils devenaient un peu trop repérables.

— Marchons, dit-il.

Il leur restait un kilomètre à parcourir pour atteindre la maison de Jorge Cortez.

* *

*

Jorge, toujours homme du monde, avait fait préparer des « vainas(27) ». Mis au courant de leur odyssée, le diplomate dominicain n'avait fait aucun commentaire, seulement proposé :

— Il vaut mieux que vous restiez ici jusqu'à demain. Je vous conduirai dans ma voiture à l'ambassade américaine.

Malko secoua la tête :

— Trop dangereux pour vous. Ils sont déchaînés. Ils me veulent.

— Mais Villavera ?

— Il marche avec eux.

Il y eut un lourd silence. Oliveira, qui était partie dans la salle de bains, revint le visage défait et s'assit près de Malko.

— Je crois qu'il n'y a rien à craindre tout de suite, tant qu'il fait jour, dit celui-ci. Mais pendant le couvre-feu, ils feront n'importe quoi. N'oubliez pas que O'Higgins sait que nous sommes amis. C'est le premier endroit où il va venir.

— Que voulez-vous faire, alors ?

— J'ai besoin de votre voiture, dit Malko. Je la laisserai quelque part. Je préfère ne rien vous dire, pour que vous ne sachiez rien.

— Elle est dans le garage, fit le diplomate. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas dormir ici ?

— Certain, affirma Malko. Vous nous avez rendu assez de services.

Ils burent leurs « vainas », puis le diplomate les conduisit dans son

garage, leur donna les clefs de sa Buick Riviera. Il les regarda partir, agita la main. Malko se mit à rouler doucement, un peu plus tranquille. La nuit allait tomber dans moins d'une heure, et cette voiture-là n'était pas encore connue de la D. I. N. A. mais, très vite, le problème de la nuit allait se poser. Ils ne pouvaient pas dormir dans la voiture, c'était trop dangereux dans une ville aussi quadrillée par la police que Santiago.

La jeune Chilienne ne disait rien, enfoncée dans le siège profond. Elle mit une cassette de Jim Croce et ferma les yeux. Malko conduisait automatiquement, tournant dans les allées calmes du Barrio Alto. Il sentait le regard d'Oliveira posé sur lui. Les routes sortant de Santiago étaient sûrement surveillées par la D. I. N. A. ; l'aéroport, il n'en était pas question. Carlos Geranios n'était pas joignable.

— Où allons-nous ? demanda Oliveira.

— C'est la question que je me posais, soupira Malko. Le mieux serait d'essayer de se réfugier dans une ambassade...

— Ce n'est pas facile, observa Oliveira, elles sont très bien gardées. Les carabineros ont ordre de tirer à vue.

Encore une porte qui se fermait. Malko commençait à avoir très faim aussi. Mais tous les restaurants étaient dangereux. Il jura à voix basse, maudissant la C. I. A. et particulièrement John Villavera. Il continua sur Providencia, ralentit en passant devant la résidence de l'ambassadeur américain, de l'autre côté du terre-plein.

Une « 404 » avec quatre hommes à bord était arrêtée le long du trottoir, un fourgon blanc et noir Chevrolet bloquait la grille.

Il tourna à droite un peu plus loin, dans Vicuria McKenna, large avenue qui filait vers le sud.

Il s'arrêta au feu rouge, partagé entre la rage et le découragement. Le filet de la D. I. N. A. se resserrait d'heure en heure. Ce n'était pas facile de lutter contre une police toute-puissante, dans une ville où il ne connaissait pratiquement personne, où ses ennemis avaient les pleins pouvoirs.

Peut-être que Carlos Geranios avait été repris... Il allait être obligé de se débarrasser d'Oliveira, de rester seul. Il n'en pouvait plus de manque de sommeil, de faim, de fatigue.

Sans trop savoir où il allait, il enfila Vicuria McKenna. La Buick ronronnait sans problème. Tout à coup, Oliveira se dressa sur son siège.

— Je connais un endroit où personne ne viendra nous chercher, s'écria-t-elle.

Malko faillit emboutir un tacot qui arrivait en face.

— Où ?

Pour la première fois depuis le début de leur équipée, Oliveira avait une lueur joyeuse dans ses yeux bleus.

— Au *Valdivia*, dit-elle.

CHAPITRE XIX

— C'est un hôtel, expliqua Oliveira. Où on va pour faire l'amour. Il est très connu. *Time Magazine* a écrit un article dessus.

Malko crut avoir mal entendu. *Time Magazine* n'avait pas pour habitude de promouvoir les maisons de rendez-vous. Même à Santiago.

— Qu'a-t-il de particulier ? demanda-t-il.

La jeune femme eut un rire gêné.

— Des décors extraordinaires dans les chambres. Chacune est différente. Il y a la tahitienne, la capsule spatiale, la française, la japonaise, la galerie des Glaces, la voiture, une charrette de foin et des tas d'autres. Chacun choisit ce qu'il veut. Surtout, on ne vous demande pas de papiers pour entrer. Juste 35 000 escudos.

Malko ne put s'empêcher d'être intrigué par l'étendue des connaissances de la jeune Chilienne.

— Tu y vas souvent ?

Elle secoua la tête, tandis qu'ils passaient devant les hautes grilles de l'ambassade d'Argentine, un bâtiment gris au milieu d'un parc, étroitement gardé par des carabiniers.

— J'y allais avec mon « huaço(28) » de mari. Chaque fois que nous venions à Santiago. Je crois que nous avons fait toutes les chambres.

Elle eut une moue charmante.

— Mais ce n'était pas drôle. On buvait beaucoup avant d'y aller et ensuite en cinq minutes tout était fini et il dormait...

Ce qui s'appelle gaspiller de l'argent.

— Cela me paraît une bonne idée, dit Malko. Nous pourrions nous reposer. Où est-ce ?

— Continue tout droit.

Malko suivit Vicuria McKenna près d'un kilomètre avant de tourner dans une petite rue sans lumière, bordée d'un mur aveugle. Plusieurs filles en super-mini faisaient les cent pas sur le trottoir. Des putes.

— Entre là, dit Oliveira en lui montrant un grand portail.

Ils croisèrent une longue voiture noire qui sortait. Sur la banquette arrière, Malko aperçut une mariée en grande tenue qui lui adressa un salut joyeusement complice.

Dans la cour, des box pour voitures s'alignaient. Un gardien surgit et le guida dans l'un d'eux. Dès qu'ils furent sortis de la Buick, il rabattit un rideau de canisses, la dissimulant ainsi aux regards. Puis il les guida vers une caisse minuscule où officiait une employée indifférente. Oliveira se pencha et lui murmura quelque chose. La caissière examina une feuille de papier posée devant elle et hocha la

tête affirmativement.

Une fille en mini noire les guida ensuite le long d'un couloir en plein air desservant des bungalows disséminés dans un petit jardin. La lumière était extrêmement faible et le décor semblait féérique : des bosquets de plantes vertes, des cocotiers, des massifs de verdure. De petites lampes signalaient chaque bungalow.

Ils ne virent personne. À l'entrée, on ne leur avait pas demandé le moindre papier.

Leur guide les mena jusqu'à un bungalow isolé, leur ouvrit une porte, découvrant des marches qui s'enfonçaient très loin. Malko fut stupéfait. On aurait dit une véritable caverne avec des parois grisâtres, tourmentées, des stalagmites, un éclairage habilement dissimulé sous de fausses torches. Un vrai décor de cinéma. Dès que leur guide eut refermé la porte, Oliveira se lova contre Malko.

— C'est la caverne ! expliqua-t-elle d'un ton ravi, j'avais toujours eu envie d'y retourner...

Ils descendirent les marches jusqu'au fond. Le sol était recouvert de fourrures, avec des recoins tapissés de miroirs, rembourrés de coussins. La « pièce » se terminait par une large banquette surmontée d'une immense glace. Au fond, on apercevait à travers une paroi vitrée d'énormes racines éclairées par des projecteurs. Une musique douce tombait de haut-parleurs invisibles. Malko tomba en arrêt devant le lit une sorte de couche préhistorique recouverte de fourrure, encadrée de glace, où même le téléphone était enrobé d'un étui poilu...

À part la musique, le silence était absolu, la « caverne » étant creusée dans le sol. On se sentait étrangement coupé du monde. Malko comprenait le goût des amoureux pour le *Valdivia*. C'était vraiment un décor parfait pour s'aimer en paix. L'absence d'ouverture renforçait l'impression d'intimité. Il repensa à la mariée tout de blanc vêtue croisée à l'entrée. Le *Valdivia* était vraiment une institution...

Soudain la bouche chaude d'Oliveira lui rappela qu'il n'était pas seul. Sans un mot, elle le poussa sur le lit, s'allongea sur lui, avec une pression exigeante de tout son corps. Elle tremblait encore un peu nerveusement par brèves saccades. Malko l'accueillit pour un moment de détente avec joie ; la tension nerveuse heures avait été trop forte.

Oliveira roula soudain à côté de lui.

— J'ai faim ! dit-elle.

Elle rampa jusqu'au téléphone.

— Commande aussi du champagne, lui souffla Malko.

En attendant la commande, ils explorèrent leur domaine. Les parois de stuc ressemblaient à s'y méprendre à celles d'une vraie caverne, mais avec l'air conditionné...

— Tu verras, murmura-t-elle, j'ai une surprise pour toi, tout à l'heure.

Malko souhaita que ce soit une bonne surprise. Il repensa à John Villavera et sa rage fit tomber son désir. La « caverne » n'était qu'un intermède agréable. En ressortant, il aurait de sérieux comptes à régler.

On frappa et un garçon déposa un énorme plateau à côté du lit. Des oursins et de gros coquillages particuliers au Chili, un peu semblables à des moules, des « machas ». Plus deux bouteilles de Moët et Chandon. Ils se jetèrent sur les fruits de mer. Malko déboucha le champagne. Ils burent et mangèrent. Chaque bulle dissipait une parcelle de la tension de Malko.

À la fin de la première bouteille de Moët, Oliveira se leva, prit sa besace et disparut dans la salle de bains. Lorsqu'elle en ressortit, Malko eut un choc au creux de l'épigastre.

La créature qui venait d'apparaître, vêtue d'une combinaison noire de dentelle, se confondant avec des bas de la même couleur, juchée sur des escarpins aux talons interminables, semblait échappée d'une bande dessinée pour adultes. Elle ondula jusqu'au lit dans un crissement de nylon et tomba en riant dans les bras de Malko.

— J'avais prévu cela pour le week-end ! dit-elle.

Au contact du corps parfumé, du nylon crissant les cuisses pleines, de la poitrine à peine voilé par la dentelle, eut pour effet de transformer Malko en authentique homme des cavernes l'espace d'un battement de cils. Repoussant dans un lointain nébuleux la C. I. A., Geranios et la D. I. N. A.

Le Moët, la caverne et les glaces avaient fait éclater le vernis social d'Oliveira. Impérieusement, elle attira la tête de Malko vers son ventre. Puis elle regarda dans la grande glace le reflet des longues jambes gainées de noir enserrant les cheveux blonds. Ce seul spectacle faillit déclencher son orgasme.

Lorsqu'il l'emporta, ses doigts s'enfoncèrent dans la nuque de Malko, sa tête partit en arrière et elle hurla. Libérée par l'intimité sécurisante de la « caverne ».

Malko avait envie de mordre, comme un fauve, son désir multiplié par les cris de sa partenaire.

Il se rua en elle, glissant le long de son corps, la pénétrant d'un coup. Elle l'accueillit avec un feulement de joie, subit son assaut, agrippée des bras et des jambes, secouée de spasmes de plaisir si rapprochés qu'ils ne semblaient en faire qu'un.

Ils restèrent ensuite l'un contre l'autre pantelants, reprenant leur souffle. Puis ils mangèrent encore, burent du champagne, étendus sur les coussins devant la grande glace. Oliveira, les cheveux dans la figure, des cernes jusqu'aux joues, une lueur insoutenable dans ses yeux bleu cobalt, semblait jouir autant que Malko de son « déguisement ».

Celui-ci, peut-être à tort, se sentait totalement à l'abri. Oliveira ronronnait, le caressant, l'arrosant de champagne pour le sécher ensuite à coups de langue. Il s'étira.

— Je ne crois pas que les hommes des cavernes aient eu autant de confort, soupira-t-il.

Pour toute réponse, Oliveira, qui était venue à bout des fruits de mer, l'installa amoureusement dans une pile de coussins et s'agenouilla devant lui comme une hétaïre soumise et expérimentée. Sa bouche chaude rameuta les parcelles d'érotisme éparses dans le corps fatigué de Malko. Il essaya de profiter pleinement de la minute présente. Lorsqu'elle estima avoir assez ravivé ses forces, Oliveira interrompit sa caresse, but d'un trait une coupe de Moët et, délibérément, pivota sur elle-même de façon à se trouver face à la glace.

La tête entre ses bras, les reins surélevés, elle ressemblait, grâce à sa tenue, à une longue chatte noire attendant d'être couverte.

Elle leva les yeux et leurs regards se croisèrent, par l'intermédiaire du miroir. Le pourtour de ses prunelles était d'un bleu presque noir, le centre à peine coloré. Ce qu'il y lut était un désir animal, sans frein, absolu, une soumission totale. Un appel muet.

Il la prit aux hanches, s'enfonça en elle. Les jambes fuselées gainées de nylon noir demeurèrent serrées l'une contre l'autre, comme pour rendre l'accès de son ventre plus difficile. Il se retira, glissa plus haut, millimètre par millimètre et s'enfonça de nouveau, presque aussi brutalement. La réaction imprévue d'Oliveira fut un rauque cri de plaisir. Il la sentit se refermer autour de lui, en une contraction délicieusement excitante...

À chaque élan, Oliveira poussait un bref gémissement, les mains accrochées dans la fourrure, le recevant de tout son corps.

Malko baissa les yeux et surprit son regard fixe et trouble contemplant avidement l'image de leurs deux corps enlacés dans la glace. Ce qui déclencha immédiatement son plaisir. Oliveira hurla de nouveau. Puis, foudroyés, ils roulèrent sur le côté, toujours soudés l'un à l'autre, le cerveau vide, le corps assouvi. Heureux comme des animaux.

Le charme de la « caverne » opérait.

* *

*

La fenêtre du bureau de Federico O'Higgins était la seule allumée au 17^e étage de l'Edificio Diego Portales. Le chef de la D. I. N. A. maintenait une constante pression téléphonique sur ses divers services. Comme chaque fois qu'il était contrarié, sa main atrophiée le faisait atrocement souffrir. Il avait beau pousser sa bouillotte au maximum, il avait l'impression que sa chair brûlait de l'intérieur. Les

doigts crispés sur la source de chaleur, il s'appliquait à respirer lentement pour ne pas hurler.

Un des téléphones sonna. Il décrocha, reconnut la voix du lieutenant Pedro Aguirre. Celui-ci avoua piteusement qu'il n'avait pas retrouvé Malko. O'Higgins n'eut même pas le courage de l'engueuler. Sachant qu'Aguirre ne rêvait que de tuer leur adversaire commun de sa propre main. Federico O'Higgins fit pivoter son fauteuil tournant et repassa dans sa tête les éléments dont il disposait.

Il avait fallu une chance incroyable aux deux hommes pour échapper au *Mirage*. Le pilote était un des meilleurs des Forces aériennes. Spécialiste de l'attaque à basse altitude. D'ailleurs, il n'avait pas raté la voiture... Ensuite la piste des fugitifs disparaissait. L'indice suivant était l'apparition devant la maison de John Villavera, puis l'attaque de la voiture de police sur le Cerro San Cristobal qui avait fait un mort et un blessé grave. Maintenant la toute-puissante D. I. N. A. ne savait même pas quel véhicule Malko utilisait. Tous les endroits possibles étaient surveillés sans interruption.

Le colonel O'Higgins eut un moment de découragement. S'il ne retrouvait pas les deux hommes, son avenir était compromis. La C. I. A. n'aimait les traîtres qu'efficaces... Il alla à la fenêtre, regarda le signe brillant de l'immeuble Xerox, face au sien, puis la chaussée déserte. Les rues de Santiago désertées par le couvre-feu étaient ratissées sans cesse par tous les véhicules dont la D. I. N. A. disposait. Des hélicoptères survolaient la ville et ses alentours, au cas où ils chercheraient à s'échapper.

Le Chilien chercha désespérément où ils avaient pu se réfugier. Il avait pourtant des indicateurs partout. Il fallait qu'il les trouve avant la fin du week-end. Sinon, il perdait la face.

Il se remit au téléphone. Près de 200 agents traquaient l'homme blond et Carlos Geranios. Soudain, un élément lui revint à l'esprit. À vérifier immédiatement.

* * *

*

Malko se réveilla le premier. Ankylosé, vidé, mais merveilleusement détendu. Avec la sensation d'être passé dans une essoreuse. Oliveira, foudroyée de plaisir, n'avait retiré ni sa combinaison, ni ses bas, ni ses chaussures. Elle dormait en travers du lit, les traits massacrés par le plaisir. Malko se sentit de nouveau envahi par une pulsion irrésistible. Après les dangers des jours précédents, son psychisme réagissait violemment.

Il effleura la hanche d'Oliveira et elle se retourna à plat ventre, sans se réveiller. Il se glissa contre elle, tâtonna à peine et la fouilla aussitôt, sauvagement. Elle se réveilla avec un petit cri, se redressa sur les coudes, retomba et cambra automatiquement les reins, comme

pour mieux le recevoir. En quelques minutes ils atteignirent un paroxysme de plaisir et retombèrent. Réveillés pour de bon.

La montre de Malko était arrêtée. La Seiko d'Oliveira indiquait 4 heures. Ils avaient dormi seize heures... Ils se jetèrent sous une douche particulièrement sophistiquée, faite de quatre jets horizontaux. Malko, mourant de soif, fit demander au room-service une bouteille de Saint-Yorre. Le champagne, c'était délicieux, mais desséchant.

— J'ai envie de changer, proposa Oliveira. Il y en a une avec des glaces partout. On a l'impression d'être mille pour faire l'amour...

L'eau tiède les fouettait délicieusement. La bouche pâteuse, Malko reprenait contact avec la réalité. Demain, il contacterait l'ambassadeur américain. Il se dit qu'il ne pouvait abandonner Carlos Geranios.

— Je vais sortir, annonça-t-il.

Oliveira lui jeta un regard effrayé.

— C'est dangereux !

— J'ai quelque chose d'important à faire, dit-il. N'aie pas peur, je ne prendrai pas de risques.

Malko sortit de la douche, se rhabilla, passa son pistolet extra-plat dans sa ceinture et demanda :

— Le patron de l'hôtel ne va pas s'étonner de nous voir rester ici deux jours de suite ?

Oliveira secoua gaiement la tête.

— Oh non ! Ils ont l'habitude. Il y a des gens de la province qui restent huit jours. On peut même faire un accord pour essayer plusieurs chambres dans la même journée. Aux heures creuses.

Malko la prit dans ses bras. Elle était encore toute mouillée.

— J'y vais. Tu m'attends ici ?

Elle fit la moue.

— Non, je vais aller dans l'autre. La galerie des Glaces.

Il remonta l'escalier de la caverne, ouvrit la porte, reçut un rayon de soleil éblouissant. Une palissade de plastique vert le guida jusqu'à la sortie ; le système interdisait aux « entrants » de rencontrer les « sortants ». Discrétion avant tout.

La Buick de Jorge Cortez avait été lavée. Malko donna 5 000 escudos au gardien et sortit. C'était angoissant de quitter le havre du *Valdivia*.

* *

*

Par prudence, il avait garé la voiture loin de la maison de rendez-vous. Anna, la tenancière rondelette au regard acéré, le reconnut et le fit entrer aussitôt. La même brochette de filles attendait sagement dans le salon. Elle mena Malko dans une chambre minuscule. Aussitôt son expression changea.

— Que se passe-t-il, señor ?

— Je dois joindre immédiatement Carlos, dit-il.

Elle secoua la tête.

— Impossible maintenant, señor, ce soir peut-être, et encore, je ne suis pas sûre... Il peut vous appeler ?

Malko se dit que c'était trop dangereux de donner le numéro du *Valdivia*.

— Non, dit-il. Je vous appellerai ce soir. Sans dire mon nom. De la part de Julia.

Elle lui donna le numéro, le raccompagna. Fugitivement, il aperçut la pulpeuse créature de la veille qui lui adressa, en pure perte, un sourire enjôleur. Malko était déjà dans l'ascenseur. Il soupira de soulagement en retrouvant la Buick.

Il était toujours acculé. C'était tentant d'aller chez John Villavera, mais il se contrôla. Une balle dans le canon du pistolet extra-plat, il remonta Vicuria McKenna et tourna dans la rue du *Valdivia*.

Tout était calme. Le gardien le salua d'un grand sourire. Oliveira avait dû laisser des instructions car une servante potelée le conduisit directement à une chambre donnant dans un petit couloir du building principal, curieusement recouvert de mousse où on enfonçait comme dans de la neige. Le bâtiment était un vrai dédale. Oliveira l'attendait, assise par terre sur des coussins, en buvant un pisco-sour. Elle se leva d'un bond pour se jeter dans ses bras.

— J'avais tellement peur que tu ne reviennes pas, murmura-t-elle.

La pièce carrée était tapissée de miroirs, mais le plus extraordinaire était l'alcôve contenant le lit. Grâce aux miroirs qui se renvoyaient la lumière, les corps se reflétaient à l'infini. Le plafond n'était aussi qu'un grand miroir.

— Cela va être fantastique, murmura Oliveira.

Elle semblait avoir complètement oublié leur tragique course-poursuite.

Malko s'assit sur les coussins. Se disant que c'était sa dernière nuit de détente. On frappa : c'était le dîner. Les éternels oursins. Cinq minutes plus tard, nus comme des vers, ils faisaient l'amour au milieu des glaces. C'était une impression extraordinaire d'être plusieurs tout en n'étant que deux... De nouveau, les hurlements d'Oliveira firent trembler les glaces.

— Je n'oublierai jamais le *Valdivia*, dit-elle plus tard. C'est la première fois que j'y fais vraiment ce que je veux.

Elle se laissa glisser à ses pieds et entreprit une fellation douce et lente, multipliée à l'infini par les parois de glace. Sorte d'hymne de reconnaissance.

Ensuite encore, ils burent du champagne.

Légèrement éméchée, Oliveira pouffa.

— Si Pedro me voyait ici avec toi, il me tuerait...

Elle se mit debout devant une des parois de glace et renversa doucement entre ses seins le contenu d'une coupe de champagne. Elle frissonna sous la morsure du liquide glacé. Malko profita de la trêve pour appeler Anna. Dès qu'il eut donné le mot de passe, la tenancière lui dit :

— C'est le 732 864.

Elle raccrocha sans même lui laisser le temps de répéter. Oliveira venait déjà lui mettre sous le nez sa poitrine imbibée de Moët, ne laissant qu'une issue à un gentleman soucieux de l'empêcher de prendre froid. Lorsque Malko eut asséché toute la peau tiède, il avait l'impression d'avoir la langue en carton tant il y avait mis de cœur. Il eut brusquement envie de plus de champagne. Il décrocha le téléphone, tandis qu'Oliveira, décidément insatiable, rampait vers son ventre. Malko en ferma les yeux de contentement.

La réception ne se décidait pas à répondre. Au moment où il allait dire « allo », Malko surprit dans l'écouteur l'écho de plusieurs voix. Le tenancier avait dû avoir des visiteurs au moment où Malko appelait et posé l'écouteur sur la table.

— Un gringo blond, les yeux dorés, grand. Il est avec une Chilienne..., entendit-il.

Son cœur jaillit dans sa gorge. D'un geste d'automate, il raccrocha.

Un gigantesque ballon semblait avoir envahi son estomac, lui coupant le souffle. À l'expression de ses yeux, Oliveira comprit que c'était sérieux. Elle se redressa d'un bond.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

Les lèvres d'Oliveira tremblaient. Elle était blême. Avec des gestes maladroits, elle se rhabillait sommairement, oubliant même ses chaussettes. Malko était déjà prêt. Il ouvrit la porte donnant sur le couloir. Le *Valdivia* était toujours calme, en apparence. Il y avait une chance minuscule que la D. I. N. A. n'ait pas encore investi la cour où se trouvait la voiture. Il poussa Oliveira dans le couloir.

— Vite.

Ils fermèrent la porte de la chambre aux miroirs et filèrent en courant, ralentirent devant une bonne, descendirent, retrouvèrent la courive en plein air, éclairée de néon vert.

Déserte, elle aussi.

Malko ralentit en arrivant en vue de la sortie. À travers la porte étroite, il examina la cour. Aussitôt, il repoussa Oliveira en arrière. Un gros fourgon blanc et noir de la D. I. N. A. bloquait l'entrée du parking. Il se demanda comment la D. I. N. A. l'avait retrouvé. Mais pour l'instant, c'était une question purement académique. Reculant précipitamment, ils heurtèrent un couple qui sortait, un homme aux cheveux plaqués traînant une pute endimanchée, qui les regarda, choquée. La fille se retourna et lâcha une réflexion désagréable sur Oliveira. Ils hésitaient, lorsqu'un bruit de voix leur parvint, venant de l'autre extrémité du couloir.

Malko plongea dans la première chambre ouverte. Cela puait la peinture et la colle. C'était une petite galerie des Glaces inachevée. Serrés l'un contre l'autre, ils entendirent des voix qui parlaient de fouiller tout... L'odeur de colle cellulosique soulevait le cœur. Oliveira réprima de justesse une nausée.

Dès que les voix se furent éloignées, ils ressortirent, traversèrent le couloir, rejoignant un autre boyau. Il fallait gagner du temps. La D. I. N. A. allait sûrement fouiller tout l'établissement. Il pensa au téléphone. S'il parvenait à prévenir Carlos Geranios, le Chilien pourrait peut-être lui venir en aide. Mais il ne pouvait pas téléphoner lui-même. Il eut soudain une idée.

Il commença à parcourir le couloir, essayant toutes les portes. Deux chambres étaient vides. Deux autres verrouillées. La cinquième ne l'était pas.

Il tourna doucement le bouton. La porte s'ouvrit. La chambre, en partie tapissée de glaces, comportait une fosse au milieu, avec une énorme moto B.M.W. Une fille aux longs cheveux noirs était debout sur les pédales, penchée sur le guidon auquel elle se cramponnait à deux mains tout en recevant l'assaut d'un homme grassouillet au dos

poilu qui se tenait derrière elle en ahanant. Tellement occupés qu'ils n'entendirent pas la porte s'ouvrir.

Ils soufflaient lourdement tous les deux, entrecoupant leurs soupirs d'interjections obscènes. La femme s'écroula tout à coup sur le guidon, grognant de plaisir. L'homme tourna la tête et aperçut Malko. Il resta la bouche ouverte de stupéfaction, puis une violente colère lui tordit les traits. Sa partenaire ne s'était encore aperçue de rien.

— Silencio ! intima Malko, en s'avancant.

Le pistolet extra-plat ajouta un poids considérable à son injonction. La femme se retourna brusquement, tétanisée, poussa une exclamation et ne bougea plus. L'homme descendit de la moto, tandis que son érection se recroquevillait piteusement.

Il pouvait avoir cinquante ans, avec de la graisse un peu partout, prodigieusement velu.

— Qu'est-ce que... ? commença-t-il.

Malko désigna de son pistolet un escalier qui montait vers une grande alcôve en haut, bordée de chaînes, en guise de rampe.

— Montez tous les deux. Ne discutez pas. Vite.

L'homme émergea le premier de la fosse. Malko le poussa du canon de son pistolet. Le Chilien poussa un cri de souris et se rua dans l'escalier. La femme le suivit aussitôt, sa cellulite tremblotant fiévreusement, la peau hérissée par la chair de poule. Elle devait avoir quarante ans, avec un corps un peu lourd, mais encore beau : Malko fit monter Oliveira derrière elle et monta à son tour. Le haut était occupé par un grand lit au ras du sol. Le couple attendait debout. Tremblant. Honteux.

— Étendez-vous, dit Malko. Sur le bord. Elle d'abord.

La femme obéit avec un regard effrayé.

— Mettez-vous sur elle, ordonna Malko à son partenaire.

Celui-ci s'allongea maladroitement sur sa compagne, jetant un regard effrayé à Malko. Ne comprenant visiblement pas où il voulait en venir. Malko contourna le lit et vint s'allonger entre le mur et le couple, attirant Oliveira contre lui. Ainsi, quelqu'un passant la tête dans le petit escalier bordé de chaînes ne verrait qu'un seul couple en train de faire l'amour. Mais, pour le moment, ils avaient plutôt l'air de gens surpris par l'éruption de Pompéi. Malko enfonça le canon du pistolet dans le flanc de l'homme.

— Mieux que cela, faites vraiment l'amour...

Ce n'était pas du sadisme, mais il ne voulait rien qui puisse donner l'éveil aux policiers de la D. I. N. A.

— Mais je ne peux pas ! gémit le malheureux. Manuela, fais quelque chose.

Il ne mentait pas.

Une lueur passa dans l'œil de la femme. Se dégageant, elle

s'accroupit et se pencha vers son ventre. Dans d'autres circonstances moins tragiques, la scène eut été risible. L'homme fermait les yeux, faisait des efforts incroyables pour se concentrer... Rien. Furieux, l'homme marmonna.

— Chupas como una huevona(29) !

Enfin, elle arriva à un résultat presque honorable. Suffisant en tout cas pour ce qu'il voulait.

— Mettez-vous sur le côté, ordonna Malko.

Le couple obéit, la femme lui tournait le dos. Il sentit la peau tiède s'appuyer contre l'alpaga de son costume. L'homme bougeait à peine, les yeux fermés. Malko réalisa soudain que la femme se cambrait contre lui. Réclamant discrètement d'être prise de ce côté-là ! Tout en protestant à voix basse, en geignant, elle poussait ses reins impérativement. Où vont se nicher les phantasmes...

Il y eut du bruit en bas. On frappa à la porte, des voix appelèrent. La femme cessa aussitôt de bouger.

— Répondez, souffla Malko.

L'homme obéit d'une voix étranglée.

— Hai personas(30) ? demanda une voix rogue.

— Aqui !

Des pas lourds ébranlèrent l'escalier. Malko retenait son souffle, prêt à tirer. Mais après un instant de silence, les pas redescendirent.

— Ce n'est pas lui, entendit Malko.

Les policiers repartirent et, aussitôt, l'homme se redressa, affolé :

— Mais qui êtes-vous ?

Cette fois, il avait vraiment peur, croyait plus à un caprice de dévoyé sexuel... Malko lui désigna le téléphone :

— Peu importe, vous allez encore faire quelque chose. Appelez le standard, demandez le 732 864. Vite.

Normalement, une communication émanant de cette chambre ne devait pas éveiller l'attention.

L'homme demanda son numéro, attendit. Malko lui prit l'appareil.

— Que es ? fit une voix d'homme.

— Malko.

Il y eut un silence, puis la voix de Carlos Geranios :

— Malko ? Que se passe-t-il ?

Malko faillit crier de joie en reconnaissant sa voix.

— Je suis au *Valdivia*, dit-il. La D. I. N. A. est ici. Ils me traquent. Je...

— Je viens, dit Carlos Geranios. Je serai dehors. Il avait raccroché. Oliveira regardait Malko d'un air terrifié. Le couple n'avait plus du tout envie de faire l'amour. Malko réfléchissait. La D. I. N. A. n'allait pas se borner à une inspection superficielle du *Valdivia* il fallait en sortir. C'était le couvre-feu, personne ne leur viendrait en aide, à part

Carlos Geranios.

Un quart d'heure passa.

— Ils vont peut-être partir, suggéra Oliveira, pleine d'espoir.

— Sûrement pas, dit Malko. Il faudrait trouver un endroit pour se cacher, mais pas une chambre.

— On peut se servir de ces deux-là pour se protéger ? Suggéra la Chilienne.

La notion d'otages faisait horreur à Malko. Et ce ne serait pas très efficace.

La femme se mit à pleurer brusquement, le sein flasque :

— Oh, laissez-nous partir !

— Vous allez rester là, dit Malko. Je vous conseille de ne rien dire. Sinon la D. I. N. A. pensera que vous étiez complices.

Il n'y avait rien de plus efficace pour qu'ils se taisent.

Lui et Oliveira descendirent l'escalier aux chaînes. Collé contre la porte, en bas, il écouta. Aucun bruit ne filtrait du couloir. Il ouvrit.

Ils coururent vers la sortie. Au moment où ils allaient l'atteindre, des voix s'élevèrent devant eux. Aussitôt Malko se rua sur la première porte, ouvrit. Elle donnait sur un escalier qui débouchait dans un couloir souterrain très étroit, à la décoration psychédélique, desservant trois portes. Un cul-de-sac. S'ils se faisaient coincer là-dedans, c'était fini. Mais le couloir du haut était pour l'instant plein de monde. Impossible de remonter immédiatement.

Ils poussèrent la première porte. Une « caverne » ultramoderne celle-là, éblouissante de blancheur. Un homme somnolait allongé sur le dos. Dans la douche, une fille brune se donnait du plaisir, la tête renversée en arrière, le jet dirigé contre le centre de son corps. Ils ressortirent, essayèrent la suivante qui était vide. Ils s'y reposèrent un moment, allongés sur l'étrange sol de mousse, guettant les bruits de l'extérieur. Il fallait absolument remonter vers la surface.

Malko se décida enfin à remonter l'escalier. Le couloir était de nouveau vide. Ils coururent vers l'autre bout du bâtiment. Essayant de trouver une seconde entrée. De nouveau, il y eut un bruit de bottes, et ils se ruèrent dans la première chambre venue. Malko se trouva en face d'une étrange voiture, avec de gros phares et un capot vert émeraude. Des pièces de moteur pendaient du plafond. Mais la fausse voiture comportait en son centre un lit recouvert de peau de panthère. Une femme agenouillée au milieu administrait à un homme debout, appuyé sur le volant, une fellation consciencieuse.

Qui s'arrêta net devant les intrus.

Malko un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! Silencio.

Des pas se rapprochèrent dans le couloir. On frappa à la porte. Malko pivota, prêt à tirer. Le couple n'osait plus respirer, toujours

dans la même position. Une voix de rogomme hurla simplement à travers la porte qu'il fallait évacuer le *Valdivia*.

Malko échangea un regard avec Oliveira. C'était la fin. La D. I. N. A. les attendait dehors.

Il entraîna sa compagne, laissant le couple traumatisé à vie. Après une course éperdue dans un dédale de couloirs étroits, à peine éclairés, bousculés par des couples affolés qui surgissaient de partout, ils débouchèrent dans un minuscule bureau avec une table en Formica. L'autre du patron. En face se trouvait le standard téléphonique gardé par un carabinier mitraillette à la hanche. De l'autre côté d'une cour minuscule, il y avait une sorte de cuisine et d'entrepôt de boissons où plusieurs employés s'affairaient. C'était l'entrée de service qui semblait beaucoup moins gardée. Quelqu'un surgit derrière Malko par une porte qu'il n'avait pas vue.

— Señor ?

Il reconnut Malko, vit le pistolet, blêmit, se laissa tomber derrière le bureau.

— Señor, no me mata, murmura-t-il.

Ses yeux ne se détachaient pas du pistolet.

— Où sont-ils ? demanda Malko.

— Partout, souffla le patron. Partout, señor, ils fouillent l'hôtel chambre par chambre, vous ne pouvez pas leur échapper.

Une rafale d'arme automatique claqua brusquement dans la rue, tout près, Oliveira poussa un cri. Malko se raidit. C'était sûrement Carlos Geranios.

Empoignant Oliveira, il la poussa hors du bureau. Devant lui s'ouvrait un couloir étroit et puant donnant sur la rue. Ils s'y jetèrent. Au même moment, quelqu'un surgit de la rue, fuyant les coups de feu et s'y engouffra, en sens inverse. À la lueur des réverbères, Malko reconnut le chapeau blanc et la courte silhouette de Juan Planas, le policier tortionnaire ! L'autre, à cause de l'ombre du couloir, le reconnut à son tour, une fraction de seconde plus tard. Il recula précipitamment vers la rue, portant la main à sa ceinture.

— He, señor ! cria-t-il.

Le bras de Malko se détendit, prolongé par le pistolet extra-plat. L'arme sauta dans sa main. Le chapeau blanc sembla emporté par un coup de vent, remplacé par une fleur rouge au milieu du front.

La bouche ouverte, foudroyé, Juan Planas s'écroula en arrière en un petit tas sombre, encore agité de mouvements réflexes.

Malko enjamba le corps, traînant Oliveira hurlant de peur, parvint à la sortie. Un carabinier et un civil étaient étendus sur le trottoir. Des lueurs jaillissaient d'une voiture noire stoppée au bout de la rue, à droite. Un gros fourgon Chevrolet de la D. I. N. A. était stoppé entre l'entrée de service et l'entrée principale, à gauche de Malko, ripostant

au tir de la voiture noire. Derrière, des groupes de policiers et de clients du *Valdivia* refluèrent en désordre, fuyant la fusillade.

Malko prit Oliveira par la main, lui montrant la voiture noire.

— Cours !

Il se jeta en avant. Les occupants du Chevrolet les virent. Les phares du véhicule s'allumèrent. Aussitôt, une grêle de balles jaillit de la voiture noire, pour protéger la fuite de Malko. Avec un grondement, le fourgon s'ébranla, fonçant sur eux.

Terrifiée, Oliveira, lâcha la main de Malko, voulut se serrer contre le mur pour échapper au véhicule. Celui-ci fonça, montant sur le trottoir. Malko se retourna, tendit le bras, vidant son chargeur en direction de la cabine du véhicule. Trop tard. Le fourgon continua à avancer, coinçant Oliveira entre sa paroi droite et le mur du *Valdivia*. Frôlé par le lourd véhicule, Malko entendit un cri atroce. Tirant toujours, il vit la tête du conducteur éclater.

Le Chevrolet continua tout droit, alla s'écraser contre un camion en stationnement.

Malko fonça sur la frêle silhouette étendue sur le trottoir, voulut la soulever, retira ses mains poisseuses de sang. Oliveira gisait sur le ventre, tête écrasée, tuée sur le coup, au milieu d'une mare de sang qui s'agrandissait. Il n'avait même pas le temps de s'occuper d'elle. Des balles sifflaient déjà autour de lui, ricochant sur le mur et l'asphalte. Il courut en zigzag vers la voiture noire. Essoufflé, il se jeta à travers une, portière ouverte. Reçut une gerbe de douilles brûlantes en plein visage, tomba sur le plancher, alors que la voiture démarrait brutalement. L'homme à côté de lui vidait le chargeur de son kalachnikov par la lunette arrière. Il cria soudain et s'affaissa comme la voiture tournait dans Vicuria McKenna.

Une balle en pleine tête, lui aussi.

Carlos se retourna, les traits hagards, avec un rictus désespéré.

— Elle est morte ?

— Oui, dit Malko.

— Chiens immondes, fit le rebelle. Je ne...

Il ne termina jamais sa phrase, une rafale claqua derrière eux. Carlos se rejeta d'abord en arrière puis sa tête plongea sur le volant sans un mot, comme s'il avait un malaise. Dans un ultime réflexe, il écrasa son pied sur le frein et la grosse Fiat stoppa brutalement, heurtant le trottoir.

— Carlos !

Malko bondit dehors, ouvrit la portière, tira le corps de Carlos Geranios. L'œil gauche resta accroché au volant, éclaté par la balle qui lui avait traversé la tête. Le corps bascula sur le trottoir. Malko entendait déjà les voitures de la police démarrer. L'avenue Vicuria McKenna s'étendait devant lui, totalement déserte.

Il reprit le volant, passa en première, fonça. Sans regarder derrière lui, sans penser à rien. Les rues de Santiago étaient vides. C'était une sensation extraordinaire que de rouler dans cette ville morte. Plus il s'éloignait du *Valdivia*, plus la sensation de cauchemar s'accroissait. D'abord, il roula machinalement, essayant de se remettre du choc des deux morts, du danger couru. Puis il réalisa qu'il était vivant. Il revit le corps d'Oliveira disloqué, écrasé, la tête en bouillie, la cervelle sur le trottoir. Il avait envie de hurler de haine impuissante. Sans même s'en rendre compte, il prit la direction du Barrio Alto.

* *

*

Malko traversa la pelouse comme un fantôme, pistolet au poing, à peine éclairé par le clair de lune. Il avait laissé la Fiat cinq cents mètres plus loin pour gagner la maison de John Villavera à travers les jardins des autres villas. Un gros fourgon Chevrolet blanc et noir de la D. I. N. A. stationnait devant la grille du jardin. Donc il était là.

La porte-fenêtre vitrée du living-room était fermée, bien entendu. Malko fit le tour de la maison. Sans rien trouver d'ouvert. S'il cassait une vitre, cela attirerait immédiatement les policiers. Il alla jusqu'au coin du garage, aperçut la grosse Lincoln. Au fond, derrière la voiture, il y avait une petite porte communiquant avec la maison. Il attendit, guettant les hommes dans la Chevrolet. Au moment où le chauffeur allumait une cigarette, il se jeta dans le garage, s'accroupit derrière la voiture.

Puis, mètre par mètre, il gagna le fond, essaya la porte. Elle était ouverte ! Il la franchit, la referma aussitôt, le silence de la maison lui fit une drôle d'impression. Il essaya de se rappeler la topographie du bâtiment. La chambre de John Villavera était à l'autre bout du couloir, près du living.

Il s'avança tout doucement sur le carrelage. Ses yeux s'habituèrent à l'obscurité.

La porte de la chambre était entrouverte. À cause du chat. Malko aperçut une forme dans le lit, entendit une respiration régulière. John Villavera dormait. Pas seulement sous la protection de la D. I. N. A. Sur la table de nuit était posée une arme dont Malko avait déjà vu quelques exemplaires : une mitraillette M. A. C.(31) courte et massive, prolongée par un silencieux de vingt centimètres. Avec un chargeur de 52 coups...

Malko tendit le bras et la prit. Cela ferait moins de bruit que son pistolet. L'Américain bougea dans son sommeil, se dressa tout à coup sur son séant, tâtonna pour allumer.

Ses yeux pleins de sommeil s'emplirent de la silhouette de Malko, la M. A. C. calée au creux du coude. Malko dit sans élever la voix :

— John, vous savez ce que je suis venu faire ?

John Villavera cligna des yeux, remonta sa mâchoire qui semblait prête à se décrocher, respira profondément et se leva. Il portait un pyjama rayé bleu. Il mit les mains dans les poches et leva la tête.

— Oui, je le sais, dit-il d'une voix sans timbre.

— Oliveira est morte, dit Malko, Carlos Geranios aussi.

Une lueur passa dans les yeux de John Villavera.

— Vous avez..., les papiers ?

Malgré lui, Malko le respecta. Qu'un homme qui se savait déjà mort puisse encore se préoccuper de son job forçait l'admiration.

— Non, je n'ai pas les papiers, John, dit-il. J'ignore même où ils sont.

John Villavera avait le droit de savoir cela.

— John, dit Malko, vous avez un message à transmettre, quelque chose...

L'Américain secoua lentement la tête, les mâchoires serrées.

— Non.

Malko pensa soudain à quelque chose.

— Chalo Goulart, c'était eux ?

L'Américain hocha la tête affirmativement.

Quelque chose bougea contre le lit, fila entre les jambes de Malko. Le chat. John Villavera le suivit des yeux. Malko en profita pour appuyer sur la détente. Épargnant à l'Américain la cruauté de se voir mourir. Il y eut une série si rapprochée de « ploufs » qu'ils semblaient n'en faire qu'un. Les balles entrèrent dans la poitrine, dans la gorge, dans la tête de John Villavera, en un pointillé mortel. Sous l'impact des projectiles de 38, il tituba, tomba en arrière.

Le doigt de Malko lâcha la détente.

Il s'approcha. L'image d'Oliveira, la tête broyée, lui donna l'affreux courage de retourner le corps. John Villavera, respirant encore par hoquets, comprimait des deux mains la tache rouge qui s'élargissait sur son pyjama. Malko se détourna. Triste à mourir. La mort du chef de station de la C. I. A. ne ressusciterait ni Oliveira ni Carlos. Mais il fallait qu'il meure.

L'âcre odeur de la cordite avait envahi la chambre. Malko se sentait mal. Presque jamais, au cours de sa longue carrière d'agent spécial de la C. I. A., il n'avait tué de sang-froid. John Villavera l'avait froidement manipulé pour le faire mener un homme à l'abattoir. Il était responsable de la mort d'Oliveira aussi. Il avait peut-être reçu des ordres. Malko ne le saurait jamais. Il ne poserait pas la question. Il connaissait la C. I. A. On lui mentirait. Mais quelquefois, il fallait mettre le holà. Sinon, on devenait semblable aux adversaires que l'on combattait.

C'était le plus vieux risque du monde. Que Malko avait évité jusque-là. Il sortit de la chambre sans se retourner, guidant la

mitrailleuse. Il n'avait pas abattu John Villavera à la sauvette. L'Américain savait pourquoi il était mort...

Dans le couloir, il écouta les bruits de l'extérieur.

Les détonations étouffées de la M. A. C. à silencieux n'avaient pas alerté les policiers de la D. I. N. A.

Il se sentait vidé, comme après une longue course de fond. Avec presque envie de mourir. Pourtant, l'instinct de conversation fut le plus fort. Son cerveau se remit à fonctionner, cherchant une façon pratique d'atteindre la résidence de l'ambassadeur des États-Unis, en dépit des obstacles placés sur sa route.

Il pensa soudain à la Lincoln blindée aux pneus à l'épreuve des balles de John Villavera. Exactement ce qu'il lui fallait : un vrai char d'assaut.

Il regagna le garage et s'installa au volant. Les clefs étaient dessus. Il mit le contact et le moteur ronronna aussitôt. Dans le rétroviseur, il aperçut les deux policiers du fourgon qui sursautaient. Tranquillement, il alluma ses lumières. Comme s'il s'agissait de John Villavera. Il sortit lentement en marche arrière du garage. Un des policiers descendit du fourgon pour le guider ! Il faisait trop sombre pour qu'on puisse le reconnaître.

Roulant doucement, il descendit vers le centre. La radio s'était allumée automatiquement, branchée sur un poste bolivien qui diffusait de belles chansons accompagnées de guitares et de flûte indienne où on parlait de mort et de liberté. En bas de Providencia, un phare tournant surgit : une « 404 » de la D. I. N. A. Voyant la grosse américaine, elle freina brusquement et fit demi-tour, partant à sa poursuite. Malko accéléra, la distançant facilement. Aussitôt, il y eut un bruit sec à l'arrière. Une balle venait de s'écraser sur la lunette... Sans même faire un trou.

Malko continua dépassant la résidence de l'ambassadeur américain, poursuivi par la sirène et une rafale de balles qui s'écrasaient contre la carrosserie avec un bruit de grêlons. Il éprouvait le sentiment grisant d'être invulnérable... Au passage, il aperçut la grille de la résidence, les carabiniers, plusieurs voitures, des policiers qui couraient, alertés par la « 404 » qui le poursuivait.

Deux cents mètres plus loin, il freina brutalement, vira sec à gauche pour revenir le long de la contre-allée. Voyant sa manœuvre, la « 404 » stoppa derrière lui et trois hommes en jaillirent, mitrailleuse au poing. Ils traversèrent le terre-plein et l'attendirent. Il accéléra légèrement au moment où ils ouvraient le feu sur la Lincoln ! Malgré son sang-froid, il baissa instinctivement la tête quand les balles de 38 s'écrasèrent contre le pare-brise épais de cinq centimètres... réussissant tout juste à l'étoiler.

Il y eut une série de chocs sourds sur la carrosserie, la glace de

gauche devint opaque et ce fut tout.

La grille n'était plus qu'à trente mètres. Il passa en « low », donnant toute la puissance des 8 litres de cylindrée et écrasa l'accélérateur. Le « tank » fit un bond en avant. Plusieurs carabiniers s'écartèrent en hurlant, une grêle de balles l'encadra à nouveau, la grille grandit, il y eut un choc terrifiant, un froissement de tôles et il se retrouva dans le jardin de la résidence, traînant derrière lui des morceaux de grille. Il tourna derrière le bâtiment, bondit hors de la voiture et se précipita vers le perron. Collant le canon de la M. A. C. contre la serrure, puis le verrou, il tira deux longues rafales. Les esquilles jaillirent, les deux pènes explosèrent et la porte s'ouvrit.

Malko grimpa quatre à quatre un escalier superbe, plongea dans un bureau au premier, dont il ferma la porte à clef.

Celui de l'Ambassadeur.

Alors, seulement, il se détendit un peu.

Le jour était levé. L'ambassadeur serait là dans quelques heures. Il s'assit et écouta le brouhaha furieux qui montait de la rue. Sans la voiture blindée du chef de la C. I. A., il ne serait parvenu là que mort. Il pensa soudain à la sacoche de documents de Carlos Geranios. Qu'était-elle devenue ?

Ce n'était plus son problème. On se mit à frapper des coups violents à la porte du bureau. Des voix américaines demandant ce qui se passait. Le dialogue s'engagea à travers le battant. C'étaient les deux « marines » chargés de garder la résidence qui avaient été réveillés par les coups de feu.

Rassuré, Malko ouvrit, se trouva nez à nez avec deux géants en maillot de corps, colt 45 au poing. Il leur montra son passeport du State Department et leur expliqua rapidement qu'il avait dû se réfugier là pour des raisons de force majeure. Il s'en expliquerait avec l'ambassadeur... Les « marines » n'avaient aucune tendresse particulière pour les Chiliens. L'un d'eux, un sergent, salua et dit :

— All right, Sir. Reposez-vous. Nous allons nous habiller et descendre. Et je peux vous jurer qu'aucun de ces foutus flics ne mettra un pied ici.

Malko remercia. Il referma, s'étendit sur le divan et s'endormit aussitôt.

La longue Limousine noire arborant le fanion américain sur l'aile droite avançait lentement dans Alameda, en dépit de la voiture de police censée lui ouvrir la route. Sur la banquette arrière, l'ambassadeur des États-unis et Malko ne s'étaient pratiquement pas adressé la parole depuis leur départ de la résidence. En excellents termes avec tous les membres de la Junte, il avait vivement déploré l'opération « Geranios » et ses conséquences. Il avait fallu un télégramme officiel du State Department enjoignant au diplomate d'accompagner lui-même Malko jusque dans l'avion de la Braniff et d'attendre que l'appareil ait décollé, pour qu'il se décide à faire sortir Malko du pays. Il n'avait pas du tout apprécié son intrusion dans sa résidence, ni les désordres qui l'avaient accompagné.

Les protestations du gouvernement chilien s'amoncelaient sur son bureau. Accompagnés d'une accusation d'homicide volontaire sur la personne de John Villavera, conseiller culturel de l'ambassade...

Malko avait eu une longue conversation privée avec Michael Burrough, responsable du Western Hemisphere à la Division « clandestine ». Délicate et parfois violente. Il ne saurait jamais la vérité sur Carlos Geranios. Mais il emportait à Washington un numéro du *Rebelde en la clandestinidad* qui reproduisait la lettre ultracompromettante d'un ancien C. O. S. de la C. I. A. à Santiago au colonel O'Higgins, qui n'était alors que capitaine. Avec quelques photocopies de chèques. La feuille polycopiée lui avait été adressée anonymement, à son nom, à la résidence de l'ambassadeur. Carlos Geranios était mort, mais sa vengeance commençait.

La Cadillac freina soudain et stoppa. L'avenue était barrée par un attroupement. Malko regarda à travers la glace blindée, soudain inquiet. O'Higgins était capable de tout... Mais ce n'était pas pour lui. Il vit d'abord une haie de carabineros, mitrailleuse au poing. Comme pour un mariage... Un policier en civil sortit d'un porche tenant un étrange objet à la main... Une statue de plâtre représentant un pied humain enfermé dans une cage. Le policier le tenait comme une cage à oiseau, par un anneau sur le sommet. Derrière lui, il y en avait un autre, portant une cage similaire où, cette fois, il y avait une main humaine, également dans une cage, puis un autre encore, avec une cage plus petite qui contenait un poing fermé coupé au poignet.

Enfin, derrière, un homme en chair et en os. Barbu, vêtu d'une chemise et d'un pantalon bleu. Les mains menottées derrière le dos, le visage grave. Poussé, bousculé, houspillé par deux policiers.

Malko tourna la tête vers l'ambassadeur américain, figé devant ce

spectacle insolite.

— Monsieur l'ambassadeur, dit-il calmement, vous choisissez bien mal vos amis.

Le diplomate resta coi. La scène était tellement symbolique qu'elle en paraissait irréelle. Soigneusement, les policiers disposèrent dans un fourgon de la D. I. N. A. les cages coupables d'offenser le général Pinochet, puis y firent monter le sculpteur. Le fourgon démarra et la Cadillac put reprendre son chemin.

Ils roulèrent près d'une demi-heure jusqu'à l'aéroport. Malko quittait le Chili sans regret. Un titre énorme dans le *Mercurio* avait annoncé la mort de Carlos Geranios au cours d'une bataille féroce avec les carabineros. L'éditorial concluait que, désormais, l'ordre régnait à Santiago et que le couvre-feu allait être enfin levé...

Pas un mot sur la mort d'Oliveira. On la trouvait à la rubrique des accidents de la route. Attribuée à un chauffard non identifié. Quant au meurtre de John Villavera, c'était l'œuvre d'assassins non identifiés, probablement des extrémistes de gauche.

La voiture pénétra sur l'aire d'envol, précédée par la voiture de police, et roula jusqu'au DC 8 peinturluré en jaune de la Braniff. Il partait dix minutes plus tard, tous les passagers étaient déjà à bord. Lima et Miami. De là, Malko volerait vers l'Europe.

Il eut un choc quand la voiture stoppa. Le colonel O'Higgins était là, avec quelques policiers. L'ambassadeur le rassura de mauvaise grâce.

— Ne craignez rien, il m'avait prévenu. Il est là pour que tout se passe bien.

Malko descendit le premier et marcha vers la coupée. Federico O'Higgins ne bougea pas, un sourire incertain sur son visage rond de pierrot blafard. Comme si de rien n'était.

Malko, pris d'une subite inspiration, s'avança vers lui. Souriant, la main tendue.

Le Chilien fut tellement suffoqué qu'il tendit la sienne.

Malko l'ignore. Au lieu de prendre la main gauche du colonel O'Higgins, il saisit la droite, celle dont les doigts morts serraient la bouillotte japonaise. O'Higgins n'eut pas le temps de réagir. Déjà Malko lui emprisonnait solidement la paume et les doigts. La bouillotte tomba par terre. Ses yeux dorés rivés dans ceux de Federico O'Higgins, Malko commença à serrer.

De toutes ses forces.

D'abord O'Higgins grimaça, essayant de garder sa dignité. Comme si c'était une mauvaise plaisanterie sans importance. Puis la douleur fut la plus forte et il recula, essayant de dégager sa main. Malko accompagna son recul, sans le lâcher.

Alors, la bouche du colonel chilien s'ouvrit, se tordit, sur un cri

aigu. Malko serrait toujours, sachant à quel point la douleur était insupportable. Des larmes jaillirent des yeux de Federico O'Higgins. Blême, des gouttes de sueur perlant à son front, il murmura :

— Lâchez-moi. Je vous en prie.

Malko ne répondit pas, accentuant encore la pression. Soudain, les genoux d'O'Higgins cédèrent, il tomba à genoux sur le ciment, le visage déformé par la douleur. Personne n'osait intervenir. Malko maintint sa pression encore quelques secondes ; puis lâcha d'un coup la main. La bouche ouverte, O'Higgins essayait de ne pas s'évanouir, au milieu d'un cercle horrifié. Tranquillement, Malko monta la passerelle. Au moment de disparaître dans le D.C. 8, il se retourna. Le colonel chilien était toujours à genoux, plié en deux par la douleur.

FIN

Achevé d'imprimer sur les presses de

BUSSIÈRE
Groupe CPI

*à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en novembre 2004*

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS
14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

— N° d'imp. 45104. —
Dépôt légal : novembre 2004.

Imprimé en France

-
- 1 : Direcccion des Informaciones Nacionales.
 - 2 : Parti d'extrême gauche.
 - 3 : Chief Of Station.
 - 4 : Tu veux !
 - 5 : Chief Of Station.
 - 6 : Va donc, eh mochetée !
 - 7 : Tuez-le !
 - 8 : Pedé !
 - 9 : Cochons.
 - 10 : En avant pour le scaphandrier.
 - 11 : Elle n'est plus aussi grosse, gringo !
 - 12 : On y vas !
 - 13 : Maison des tendresses.
 - 14 : Connards.
 - 15 : Voir « Roulette cambodgienne »
 - 16 : Le photographe sur le port de Valparaiso.
 - 17 : Rue Asuncion, Monsieur, numéro 45, deuxième étage.
 - 18 : Une passe, monsieur, dix lucas.
 - 19 : C'est très dangereux.
 - 20 : Tue-le.
 - 21 : Ici, gringo.
 - 22 : Sorte de panthère d'Amérique du sud.
 - 23 : Silence, ou je le tue.
 - 24 : Vous avez des nouvelles pour Carlos ?
 - 25 : Plat chilien de viande et de pommes de terre.
 - 26 : La maison est fermée. Aujourd'hui il y a un mariage. Je m'en vais.
 - 27 : Cocktail a l'œuf.
 - 28 : Paysan.
 - 29 : Tu suces comme une conne !
 - 30 : Il y a quelqu'un ?
 - 31 : Military Armement Corporation.